

Préface

Avec une lenteur inlassable, les artistes japonais élaborèrent les netsuké¹.

Les netsuké sont des figurines d'ivoire et de bois, patiemment ouvragées. On les attache par une cordelière à l'inro², que leur poids retient et empêche de glisser à travers la ceinture.

Car l'inro est une petite œuvre d'amour studieux. C'est une boîte à plusieurs compartiments, une boîte de laque incrustée de nacre ou d'or et qui recélait autrefois les remèdes contre les fièvres.

Les netsuké sont ciselés dans l'ivoire ou le bois patiné comme du bronze. Parfois ils évoquent un symbole, parfois ils ressuscitent une légende. Ils sont éloquents à l'égal d'un poème.

Les ciseleurs de netsuké ont recueilli les traditions mystérieuses des Chinois et des Coréens. Ils suivent des ancêtres religieux, les Butsuki, sculpteurs d'idoles et d'ornements liturgiques.

Les netsuké ont leurs lumières et leurs gloires. Toyomasa sut faire jaillir la forme ténébreuse des dragons. Ikkwan a la curiosité aiguë des rats. Rioumin, Masaichi et Giokouzan Asahi, s'étant penchés longuement sur les tombes, firent grimacer la solennité grotesque et admirable des crânes et des squelettes. Giokumin est épris des tortues majestueuses. Il sait aussi convulser la hideur bizarre des démons.

Semblables aux ciseleurs de netsuké, j'ai évoqué des symboles et ressuscité des légendes. Comme eux, je me suis attardée devant l'énigme, et, comme eux, j'ai voulu fixer en des lignes étroites tout un fuyant univers de songe.

¹ Prononcez netzghi.

² Blague à tabac.

La Violette humiliée

En un temps lointain, naquit à Nara³ une enfant que l'on nomma plus tard Mourasaki⁴. On lui donna ce nom pour son âme suave et pour son humilité.

Mourasaki, la violette odorante, fleurit pendant les années puériles. Mais, comme elle entra dans l'adolescence, sa mère mourut. Et le père de Mourasaki, Toyonari Foujiwara, très sage conseiller du Mikoto⁵, prit une seconde épouse. Selon la coutume des vieillards, il choisit une femme jeune.

La seconde épouse de Toyonari Foujiwara s'appelait Térouté. C'était une femme au cœur étroit, à l'âme jalouse. Elle haït Mourasaki, la violette fragile, de n'être point son enfant.

Mourasaki exhalait les divins parfums de la simplicité. Kwannôn⁶ elle-même eût envié ses belles paupières. Elle aimait la musique attardée et tenace et les vers obsesseurs. Sa voix rappelait le chant du coucou parmi les glycines. Elle composait des stances ingénieuses.

Térouté mit au monde un fils.

Tout ce que la maternité recèle d'inconscient égoïsme gonfla ce cœur fruste. Térouté fut mère d'une façon primitive et sauvage. Elle chérit son fils farouchement, despotiquement. Et elle haït la fille de la première épouse avec la même passion qu'elle apportait à aimer son propre fils.

Mourasaki, la violette humiliée, subit en silence les injustices de la mère trop fervente et de l'implacable marâtre. Sachant que les événements superficiels de la vie extérieure sont peu de chose et que l'intensité de la vie intérieure peut compter pour tout, elle accepta dédaigneusement les épreuves du destin. La rudesse et la laideur de la réalité rehaussaient la beauté de ses jeunes songes. Elle vécut dans les palais, dans les jardins et dans les temples du rêve.

Lorsque Mourasaki eut atteint sa douzième année, elle fut emmenée par la marâtre à la fête solennelle des cerisiers.

L'impératrice et toute la cour célébraient avec pompe la résurrection du printemps embaumé sous la neige. Les fleurs des cerisiers se révélaient par leur odeur subtile, blanches au milieu des blancs flocons.

L'impératrice n'ignorait pas que le plaisir et la douleur des mortels trouvent leur expression suprême dans les divins balbutiements de la musique. Elle fit donc jouer et chanter devant elle les vierges et les femmes les plus gracieuses et les plus savantes de la cour.

La solitude avait enseigné à Mourasaki les pensées profondes. Le silence avait enseigné à Mourasaki les mélodies inentendues, et plus suaves d'être chimériques. Patiente, elle avait su triompher des mètres et des notes indociles. La jeune musicienne, la jeune poétesse avait appris des lèvres mêmes de la souffrance ses plus harmonieux secrets.

Selon l'ordre de l'impératrice, Térouté et Mourasaki devaient faire entendre d'accord une chanson très naïve, qu'une antique poétesse avait rythmé jadis.

Mourasaki fit sangloter limpide sous ses doigts le clair samisen. Mais Térouté qui, dans la ferveur de sa tendresse maternelle, avait négligé tout autre souci, accompagna sans habileté sa belle-fille. La flûte obéissait mal à son haleine et à ses

³ Ancienne capitale du Japon.

⁴ Violette.

⁵ Auguste, titre de l'empereur du Japon.

⁶ Déesse de la Miséricorde, égale de Bouddha.

doigts. Confuse de sa blâmable inexpérience, Térouté laissa choir l'instrument rebelle et s'excusa piteusement devant l'impératrice et sa cour assemblée.

Mourasaki chanta seule. Elle célébrait la langueur du printemps, la tristesse des coucous et des cigales, et la douloureuse lumière des lucioles se consumant d'un vain désir devant la nuit indifférente. Toute sa jeunesse contrainte se révoltait et protestait, en ces strophes, contre l'inutile angoisse.

L'impératrice l'écouta, émue jusqu'à l'oubli de ses propres regrets.

Et l'impératrice, reconnaissante envers celle qui lui avait fait oublier ses peines réelles pour la faire souffrir de peines étrangères et illusoires, offrit à la musicienne, à la poétesse, de rares présents. La haine de Térouté s'accrut de ce que la faveur impériale était venue ensoleiller Mourasaki, la violette dédaignée et mélancoliquement odorante.

Elle recéla sa haine au plus profond de son silence, comme d'autres femmes recèlent en leur cœur mystérieux un amour inavoué. Mais la haine de Térouté s'envenima de jour en jour et d'heure en heure. Elle résolut enfin de faire mourir sa belle-fille, Mourasaki, la violette triste.

La haine est plus obstinée que l'amour. Térouté épia l'occasion propice.

La fête des phalènes rassembla, vers le printemps épanoui, les jeunes filles et les adolescents. Tout, dans la demeure de Térouté, s'exalta de l'allégresse mystique des âmes ailées.

Et Térouté, qui chérissait sa haine secrète comme d'autres leur craintive tendresse, distilla un poison et le mêla au saké⁷ dont s'animent les festins. Elle fit apporter le saké mortel et les gâteaux de riz dans le jardin où Mourasaki célébrait, pour la joie enfantine de son frère, la beauté des Filles de la Lune.

Les Filles de la Lune viennent, à des intervalles de mille années, demeurer au milieu des hommes. Elles sont tristes et farouches, tant que dure le jour. Et, lorsque tombent les ténèbres, elles apparaissent, ceintes d'une auréole.

Elles ne répondent point à la convoitise des hommes qui les implorent...

Mourasaki se tut, lorsque Térouté s'avança, faussement souriante. La marâtre loua la jeune poétesse et lui offrit en récompense de ses beaux chants, disait-elle, la coupe de poison. Mais, les yeux aveuglés et l'esprit obscurci par l'horreur de son crime, Térouté confondit les deux coupes, la coupe empoisonnée qu'elle destinait à sa belle-fille et la coupe de saké, à la fois ardent et doux, préparé pour son propre enfant. De ses mains tremblantes, la mère trop passionnée, l'injuste marâtre versa la coupe mortelle à son fils.

Stupide de terreur, elle vit le visage de son enfant se décomposer... Elle vit l'agonie et la mort du seul être qu'elle eût aimé sur la terre.

Une amertume nouvelle gonfla son cœur. Elle haït sa belle-fille d'être la cause innocente de cette mort. La passion de la mère intensifia la haine de la marâtre.

Dans son âme envenimée, elle médita sur le plus sûr moyen de faire mourir sa belle-fille, Mourasaki, la violette douloureuse.

Le temps des pluies approcha. Elles tombèrent, implacables. Le fleuve Tatsouta, qui s'irisait à travers les jardins de l'impératrice, grossit monstrueusement. Il roula ses ondes tumultueuses parmi les bambous, noyant les glycines mélancoliques, les camélias et les chrysanthèmes.

L'impératrice, qui chérissait étroitement ses jardins pour leur magnificence et leur fraîcheur, tomba malade de tristesse, en les voyant submergés ainsi par le fleuve. Elle pleurait nuit et jour sur la destruction de ses glycines, de ses chrysanthèmes et de ses camélias. Car les fleurs lui dévoilaient leur personnalité mystérieuse. Elle

⁷ Boisson fermentée.

connaissait l'âme et la vie sourde de chacun de ses chrysanthèmes, qui différaient les uns des autres ainsi qu'un visage diffère d'un autre visage.

Seule, derrière les paravents, l'impératrice pleurait nuit et jour sur la mort de ses jardins.

Le Mikoto, amoureux de sa jeune épouse, s'alarmait de cette fièvre de langueur et de tristesse qui la consumait jusqu'aux moelles. La voyant dépérir, il fit porter à tous les temples l'ordre impérial d'offrir des prières à Kwannôn et à Bouddha, pour l'apaisement des eaux courroucées.

Mais, malgré les supplications des moniales et des prêtres, les eaux ne se calmaient point.

Accablé de désespoir, le Mikoto songea que, jadis, une poétesse virginale, plus belle que les sapins fleuris de neige, Ono-no-Komachi, avait conjuré, par le sortilège de ses poèmes, la mortelle sécheresse qui fendillait la terre. La pluie tomba du ciel et bénit le sol torride, au moment où moururent les dernières paroles d'Ono-no-Komachi, confondues en le murmure expirant du koto.

Ayant appris par son père que Mourasaki, la violette ignorée, était la poétesse la plus mélodieuse du Japon, le Mikoto lui ordonna de se rendre, dès l'aube, dans les jardins de l'impératrice.

Entourée de toute la cour, elle devait réciter devant les flots ses plus belles strophes.

Mourasaki, la violette craintive, obéit à l'ordre impérial, pâlement tremblante. Elle n'osait espérer, par la seule magie de ses vers, réprimer la violence et la rébellion des eaux.

Sur un pont qui défiait les vagues bondissantes, Mourasaki déploya le fragile poème dont son pinceau avait orné le papier de riz. Elle récita les premières paroles, de sa voix ingénument et savamment rythmée... Et, pour l'écouter, il se fit un grand silence.

Le fleuve tut son bruit d'orage. Il coula, moins farouche, entre les rives dévastées. Peu à peu, le torrent s'apaisa selon le rythme alangui du poème. Il se calma, pareil à un dragon lassé qui s'endort.

Lentement, lentement, les eaux rentrèrent dans leur lit... Et le torrent redevint le fleuve heureux qui baignait avec sérénité les jardins de chrysanthèmes et de glycines.

Les bosquets de l'impératrice refleurirent splendidement. L'impératrice, en les voyant aussi beaux que jadis, retrouva la santé et la joie. C'est pourquoi le Mikoto reconnaissant fit accorder à Mourasaki le titre de himé⁸. L'impératrice, à son tour, la combla d'honneurs et de présents.

Mais la haine silencieuse de Térouté s'exacerbait. Et, lorsque Toyonari Foujiwara partit en ambassade auprès de l'empereur de Chine, la marâtre, de nouveau, résolut de faire mourir sa belle-fille.

Elle appela un ancien et fidèle serviteur de Toyonari Foujiwara. Et, plus cruelle mille fois par la calomnie que par le meurtre comploté, elle accusa faussement Mourasaki, la violette immaculée, de s'être abaissée au rang des courtisanes. Mourasaki, disait-elle, était enceinte des œuvres de quelque étranger. Afin de dissimuler aux yeux de tous cette honte et ce scandale, il fallait que la réprouvée pérît. Térouté, contrefaisant une colère vertueuse, ordonna au vieux et fidèle serviteur, Katoda, de mettre à mort la jeune fille.

Katoda demeura perplexe, en son âme loyale. Il n'osait enfreindre l'ordre de sa maîtresse, épouse redoutée de son maître. Mais, connaissant Mourasaki depuis son enfance, il la savait innocente du crime dont la chargeait la marâtre. C'est pourquoi

⁸ Princesse.

il usa d'un stratagème. Il feignit d'obéir aux commandements de Térouté. Et, ayant fait préparer le palanquin de Mourasaki, il l'emmena au fond des solitudes.

Mourasaki, la violette ployante, se soumit aux ordres, incompréhensibles pour elle, de sa belle-mère. Elle suivit Katoda, le vieux et fidèle serviteur, à travers les montagnes...

Katoda, étant un homme juste, bâti, pour l'innocence et l'immaculée, une hutte de bambous. Il fit secrètement venir sa vieille femme. Et tous deux veillèrent sur Mourasaki, la violette très chaste.

Le père de Mourasaki, Toyonari Foujiwara, revint dans sa maison. Térouté l'accueillit avec une douleur simulée. Prodiguant les larmes menteuses et les faux sanglots, elle le persuada que Mourasaki, enceinte des œuvres de quelque étranger, était allée cacher au loin sa honte et son désespoir.

Toyonari n'avait point le cœur assez grand ni assez fort pour croire, contre toutes les apparences, en ce qu'il aimait. Il accepta les calomnies de sa femme, l'injuste marâtre. Et, parce que la tendresse paternelle protestait malgré tout faiblement en lui, il pleura.

Voulant se délivrer, pendant quelques jours, de l'angoisse qui le courbait, il s'en alla chasser dans les montagnes. Un lièvre bondit à travers les fourrés. Toyonari avait devancé ses serviteurs. Il se vit seul en face d'une cabane de bambous, œuvre de mains inhabiles. Mais cette hutte primitive était enclose d'un odorant jardin sauvage. Un nostalgique parfum de violettes monta vers Toyonari. Il s'arrêta, le cœur étreint par les souvenirs.

Soudain, une voix s'éleva, aussi mélodieuse que le koto de Benten⁹. C'était une voix de vierge, semblable à un ruissellement de neige fondue. Et cette voix cadencait avec noblesse des strophes sonores.

Toyonari s'approcha, frappé par une stupeur d'admiration. Il hésita, avant de franchir la haie fleurie qui protégeait le jardin.

Une jeune fille, plus souple que les saules au printemps, récitait aux solitudes charmées ces vers magnanimes. Et Toyonari, l'âme illuminée d'une joie sans bornes, reconnut sa fille Mourasaki, la violette immaculée.

... Tout s'explique, dans les naïves légendes populaires. La calomnie, nécessaire à l'action, ne laisse ni empreinte ni brûlure. Elle glisse sur les âmes. Elle ne pénètre pas. Tout s'explique, vous dis-je. L'innocence est reconnue aussitôt après l'épreuve. Le doute, vaincu, s'effondre. Le mal engendre le bien, et la douleur la joie, dans les naïves légendes populaires...

⁹ Déesse de la Mer.

La Lune se reflète...

Un vieux coupeur de bambous vivait naguère du produit quotidien de son travail. Et, parce qu'il coulait son existence simple parmi les choses simples, il était heureux.

Il coupait et taillait avec sérénité les bambous, frêles et ployants à l'égal d'un corps de femme. Il les aimait pour leur souplesse fraîche. Mais il les abattait sans remords. Nulle tristesse ne lui venait de ce destin de l'homme qui l'oblige à une cruauté meurtrière à l'égard du monde vivant, des plantes comme des animaux.

Dès l'aube, le coupeur de bambous s'acharnait à son labeur. Or, il travaillait un matin, les yeux réjouis de l'heure et du beau site, lorsqu'un prodige s'accomplit. A travers les bambous jaunis par le soleil matinal, filtrait un irréel clair de lune.

Le vieil homme considéra les arbres mystérieusement argentés. Il s'aperçut que cette lumière de songe venait d'un bambou plus haut et plus souple que les autres.

Au creux de l'arbre, la clarté s'affirmait, plus splendide. Le vieux coupeur de bambous, se baissant, aperçut un étrange petit être.

Le corps, menu ainsi que celui d'un enfant, arrondissait de voluptueux contours de femme.

D'une beauté surnaturelle, cette vivante splendeur diffusait autour d'elle une irradiation pâle.

Le coupeur de bambous ne s'étonna qu'à peine et ne redouta point le prodige. Car l'âme des simples est en communion inconsciente avec les merveilles et les chimères. Les miracles ne s'accomplissent que sous les yeux crédules.

Ayant recueilli l'être énigmatique, le coupeur de bambous l'éleva dans sa cabane.

Dès ce jour, une incompréhensible fortune dora l'existence du vieillard. Il découvrait, au creux des arbres abattus, des gemmes et de prestigieux lingots. Et le vieux coupeur de bambous, enrichi par ces trésors, devint l'homme le plus opulent de la contrée.

Peu à peu, l'étrangère éclos au creux d'un bambou grandit en force et en grâce. Sa chair semblait pétrie de lueurs de lune. Et ses yeux étaient limpides et lointains, ainsi que la lune sur l'eau. Un perpétuel clair de lune émanait d'elle. Ceux qui, étant tristes, la contemplaient, s'en retournaient consolés. Les fiévreux qui cherchaient sa présence s'en retournaient guéris.

La radieuse inconnue attendait, tout le jour, engourdie par une torpeur bizarre, le réveil des ténèbres. Alors, elle paraissait se ranimer. Ses prunelles, éteintes sous le brutal soleil, se rallumaient soudain. La lumière qui rayonnait sans cesse autour d'elle se ravivait et brûlait à l'égal des flammes nocturnes de Djoga¹⁰.

Chaque nuit, elle contemplait, avec une singulière ferveur, les levers de lune. Lorsque l'astre diminué languissait au ciel, la vierge semblait dépérir en même temps que lui. Et lorsque, dans son plein, il triomphait au fond de l'azur noir, elle semblait revivre.

Le vieux coupeur de bambous s'en étonnait naïvement. Parfois, il la blâmait de rester pendant de longues heures, baignée par la lumière de la lune, les regards dirigés vers elle et perdus dans l'infini de la prière et de l'extase.

Enfin le jour fut proche où le vieux coupeur de bambous devait, selon la coutume, apprêter un festin, pour que l'enfant mystérieuse y reçût publiquement son nom.

Il convoqua donc la *donneuse de noms* la plus célèbre du pays. Cette femme était une poétesse de grand éclat. Et telle était son ingéniosité, qu'elle devinait, en voyant les enfants pour la première fois, leur personnalité future. Les noms qu'elle

¹⁰ Déesse de la Lune.

leur donnait s'adaptait à leur âme, ainsi qu'un souple kimono enveloppe harmonieusement le corps.

Parce que cette femme était poétesse, elle attribuait aux jeunes filles des noms rythmiques et doux : Kohachi, fleur puérile ; Asakichi, gemme fortunée ; Katsoukici, aube heureuse ; Tchiyoé, fleur de la félicité ; Tchiyotsourou, glorieuse victoire ; O-Kayo, années de bonheur ; Wakagousa, herbe tendre du printemps.

La donneuse de noms considéra longuement l'inconnue. Elle s'attrista, sentant que tout son art ne pourrait lui dicter un nom assez mélodieux ni assez évocateur pour cette vierge miraculeuse. Mais, devant la clarté magique émanée de l'étrangère, elle la nomma Térouko¹¹.

Térouko devint si belle que le vieux coupeur de bambous, qui lui vouait une paternelle tendresse, dut entourer sa demeure d'une formidable palissade, afin de protéger cette beauté contre les profanes regards des foules. Pourtant, malgré la solitude où s'enclôtrait l'étrangère, le renom de sa splendeur se répandit. Et tels furent le charme et la puissance de son image lointaine que des amoureux vinrent des pays les plus reculés afin d'entrevoir sa face inconnue.

Ils veillaient jour et nuit, dans leur anxieuse attente. Mais la vierge ne passa jamais le seuil du coupeur de bambous. Jamais ses fervents, à travers les carreaux de papier diaphane, ne virent sa face désirée.

Pendant trois ans, ils attendirent en vain.

Le dédaigneux silence brisa les plus hautains courages et désespéra les plus tenaces adorations. La foule des prétendants abandonna peu à peu l'attente. Seuls, cinq jeunes samouraï demeurèrent sous les fenêtres du Rayon de Lune, sans prendre de nourriture ni de sommeil.

Les printemps inquiets enfièvreèrent leurs fronts. Les étés les consumèrent. Et les funèbres hivers les glacèrent jusqu'aux moelles. La soif les dessécha. La faim tordit leurs entrailles. Mais ils ne fléchirent point un seul instant. Ils n'abandonnèrent point leur veille amoureuse.

Pendant trois années encore, ils s'obstinèrent dans leur espoir. Et le vieux coupeur de bambous, ayant la miséricorde de toutes les âmes simples, prit en pitié leur longue patience. Il intercéda en leur faveur auprès de l'être radieux qu'il nommait sa fille, mais qu'il traitait avec la vénération due aux Déesses lointaines.

Térouko l'écouta en une douceur triste. C'était pour elle une souffrance et un remords de répondre par un refus aux prières du vieillard qui l'avait recueillie et qui l'avait élevé. Et pourtant elle ne pouvait consentir à ces noces sacrilèges.

Sa souffrance et son remords lui suggérèrent une ruse innocente. Elle répondit au vieux coupeur de bambous :

« O toi qui me traites comme ta fille, je t'accorde la soumission tendre qu'une enfant aimée accorde volontairement à son père. J'accède à ton désir. Mais celui qui aspire à m'épouser doit me gagner par de terribles épreuves. Car je suis d'une autre essence que les femmes terrestres, et je ne veux pour époux qu'un homme supérieur aux autres hommes.

« Voici l'épreuve du premier samouraï. Il doit m'apporter de l'Inde la coupe de pierre dans laquelle Bouddha trempa naguère ses lèvres divines. L'épreuve réservée au second est de gravir le mont Horaï et de m'apporter une branche de l'arbre merveilleux qui croît sur la cime du mont. Or, les racines de l'arbre merveilleux sont d'argent, le tronc en est d'or clair et les branches en sont de jade. Le troisième samouraï doit me rapporter de Chine la peau du rat de feu, qui vit au milieu des flammes, comme la salamandre, sans en être consumé. Le quatrième samouraï doit vaincre le dragon qui possède la pierre de cinq couleurs et me

¹¹ Rayon de Lune.

rapporter ce trésor incomparable. Le cinquième samouraï doit capturer l'hirondelle fuyante, et extraire, pour me l'offrir, du ventre de l'oiseau le coquillage marin qu'il recèle. »

Le coupeur de bambous, entendant ces paroles, se lamenta.

« Je suis vieux, » sanglotait-il, « et mon existence présente touche à son terme. Bientôt, mes quatre âmes quitteront mon corps usé. Qui donc veillera sur toi, te protégeant après ma mort?... Ecoute ma prière, ô toi que j'ai recueillie jadis ! N'impose point à ces valeureux samouraï des épreuves trop rigoureuses pour les forces mortelles. Et daigne choisir l'un d'entre eux pour ton époux. »

Le vieux coupeur de bambous se lamentait en ces termes, car il n'était qu'un homme simple, égaré dans l'univers complexe. Il ne comprenait point que la divine Fragilité garde en elle une force supérieure au vouloir des géants.

Souriante d'un lunaire sourire, Térouko demeura inflexible dans sa volonté. Et, tristement, le vieux coupeur de bambous porta son message aux cinq amoureux.

Les cinq amoureux s'affligèrent à l'énumération des entreprises qu'ils devaient vainement tenter. Et pourtant ils ne se révoltèrent point contre l'arrêt implacable. Car ils subissaient aveuglément le pouvoir du nom de Térouko et le sortilège mélodieux de sa grâce célébrée par les musiciens.

Le premier samouraï, ayant accepté les conditions imposées par la vierge mystérieuse, se disposait à partir pour l'Inde lointaine. Mais, songeant aux périls et aux privations d'un tel voyage, il perdit cœur et résolut d'obtenir par la ruse la vivante récompense.

Astucieux, il se rendit dans un temple de Hyoto. Le bonze, que le samouraï couvrit d'or et de gemmes, remit à celui-ci la coupe sacrée dont se parait l'autel.

Ayant enveloppé la coupe de pierre dans un tissu brodé, le prétendant l'emporta dans sa demeure. Et, après un an patiemment écoulé, il chargea une vieille femme d'apporter la coupe à Térouko.

La vierge mystérieuse reçut la coupe des mains de l'envoyée. La Nuit approchait, ainsi qu'une amoureuse craintive. Tremblante comme la Nuit même, Térouko déroula le tissu brodé. Elle prit la coupe de pierre entre ses deux mains tendues et l'offrit à la Nuit...

Mais aucun rayon n'émana de la coupe terne. Et Térouko comprit que le déloyal samouraï l'avait abusé par un lâche mensonge d'amoureux. Dans son âme hautaine, elle méprisa cet homme, car elle savait que le mensonge d'amour est le seul mensonge irréparablement infâme. En silence, elle rendit la coupe fautive à la messagère.

Le samouraï, voyant sa ruse découverte, s'en retourna en pleurant dans sa contrée. Il demeura inconsolable de cette destruction d'un songe.

Le second samouraï partit à son tour pour l'impossible entreprise. Mais il redoutait le blâme et la raillerie des siens. Il donna pour prétexte à son long voyage l'accomplissement d'un vœu. Désavouant en son âme sa propre témérité, il s'en fut à la recherche du mont Horaï.

Le mont Horaï blanchit dans l'île heureuse où reposent les génies lassés. Dans l'île, volettent les cigognes qui vivent mille ans. Les sapins y dressent leur grâce orgueilleuse et triste. Les tortues impérissables s'y nourrissent de fleurs et de rosée. Des champignons y verdissent, beaux comme des pierres antiques et comme des palais en ruine. Et quiconque boirait l'eau de ses fontaines ne mourrait point.

L'air, autour de l'île heureuse, n'est jamais troublé. Le silence s'y prolonge, limpide et souriant. Les vagues ne s'y courroucent jamais. Tous les désirs s'éteindraient chez les mortels qui aborderaient son rivage. Mais jamais un mortel n'a découvert l'île heureuse.

Et ceux qui ne croient point à la réalité des chimères disent, incrédules : « L'île heureuse n'est point de ce monde... »

Une moniale avait dit autrefois au jeune homme :

« Le mont sacré est si haut que sa crête disparaît dans l'azur. Sur la cime, croît l'arbre aux racines d'argent, au tronc d'or clair, aux branches de jade ciselé. »

Le samouraï, ayant un moment la foi divine de l'amour, avait tenté l'entreprise. Mais, lorsqu'il demanda aux bonzes, aux devins et même aux passants, l'emplacement de l'île heureuse, tous répondirent, railleurs : « L'île heureuse n'est point de ce monde. »

Le samouraï perdit la foi de l'amour et résolut, lui aussi, d'obtenir par la ruse la vierge mystérieuse.

Il fit venir six joailliers chinois. Et, lentement, patiemment, ils ciselèrent une branche de jade lourde de feuillage. Les plus petites veines y étaient minutieusement et délicatement tracées. Une sève tiède gonflait la pierre. Et le travail des joailliers chinois était si parfait, que l'on devinait la légèreté des feuilles prêtes à frémir sous l'air du matin. Des floraisons de pierreries éclataient parmi la verdure fraîche.

Le labeur des joailliers dura pendant de longs mois. Lorsque la branche de jade fut achevée, le samouraï déchira son kimono et farda son visage, afin de se donner l'apparence d'un voyageur courbé sous les fatigues. Ayant engainé la branche de jade dans un étui de laque rouge, il la fit apporter à Térouko.

La vieille messagère, qui apportait à Térouko l'étui contenant la branche ciselée, vanta l'intrépidité du samouraï vainqueur.

Elle peignit insidieusement à Térouko les lassitudes et les périls de l'aventure.

Térouko l'écouta, silencieuse, et, ouvrant l'étui de laque, elle y prit la branche ciselée.

Elle la respira, non sans une grande tristesse, car les fleurs de pierreries n'exhalaient point de parfum. Or, elle savait que les gemmes vivantes, les fleurs précieuses du mont Horaï, exhalaient une senteur inexprimable.

Néanmoins, elle écouta le récit mensonger égrené par la messagère du samouraï.

La vieille femme conta le long voyage sur une mer tourmentée.

« Les orages s'acharnaient contre le vaisseau, » dit-elle. « Les vents hostiles le firent tournoyer ainsi qu'une feuille de papier de riz. Pendant quarante nuits et quarante jours, le navire fut emporté par les courants. Et, après des souffrances héroïquement endurées, les voyageurs furent jetés contres les roches d'une île inconnue.

« De beaux pins s'y assombrissaient, détachant leur nuit sur l'immuable azur. Des battements d'ailes y frémissaient perpétuellement. On y voyait passer des nuages bruissants de cigognes. Des tortues y resplendissaient au soleil et faisaient scintiller leur carapace dorée et coruscante de pierres rares.

« Les voyageurs abordèrent à la grève... Mais un tourbillon d'oni¹² courroucés s'abattit sur eux, les dents aiguës et les griffes menaçantes.

« Le samouraï les ayant adouci par de sages paroles, ils se montrèrent favorables aux naufragés. Fraternelles, les oni les aidèrent à réparer leur vaisseau brisé par les vents. Le samouraï demanda un jour aux oni quel était le nom de l'île. Et les oni lui répondirent : « Vous avez échoué sur l'île heureuse. »

« Il supplia donc les oni fraternelles de le conduire au mont Horaï. Ceux-ci lui montrèrent le chemin qui menait à la cime. C'est là que le valeureux samouraï cueillit la branche de jade aux fleurs gemmées. »

¹² Esprits malfaisants.

Térouko écoutait la vieille messagère. Elle l'écoutait, ses paupières baissées sur un mépris incrédule.

A ce moment, d'aigres clameurs s'élevèrent, grossissant. C'étaient des menaces et des cris proférés en un langage incompréhensible. Térouko fit demander quelle était la cause de ce tumulte. Les six joailliers chinois, que le samouraï n'avait pu rétribuer, revendiquaient âprement le prix de leur patient labeur...

Souriante, Térouko leur distribua le salaire qu'ils exigeaient et imploraient tour à tour... Les six joailliers chinois reprirent le chemin de leur pays, heureux et récompensés.

Ils partirent... Mais leur satisfaction fut brève. Car le samouraï, apprenant par la vieille messagère leur intervention inopportune, les attendit non loin de la ville avec ses hommes armés... Et les six infortunés joailliers chinois périrent sous les coups de bâton du samouraï vindicatif.

Le troisième samouraï se mit en chemin à son tour pour l'impossible entreprise. Il devait rapporter à la vierge de ses désirs la peau du rat miraculeux qui vit au milieu du brasier, qui respire les flammes et se nourrit de la fumée. Or, le troisième samouraï possédait un allié chinois. Il traça, d'un pinceau éloquent, une prière pressante à cet allié, le conjurant de lui obtenir, au prix d'un trésor, la peau du rat miraculeux.

Une année plus tard, un envoyé haletant vint annoncer au samouraï que son allié chinois s'était emparé de la peau du rat, après de surhumains efforts. Le cœur réjoui, le prétendant parcourut à cheval toute la route qui menait au port où l'attendait son allié.

Durant sept jours et sept nuits, le prétendant galopa sur la route, sans prendre de nourriture ni de sommeil. Il vint à la rencontre de son allié chinois, et, avec des larmes de gratitude, lui remit un trésor en échange de la peau convoitée par la vierge mystérieuse.

L'allié chinois regagna son pays natal.

Ayant roulé la peau du rat au fond d'un coffret de nacre, le samouraï l'envoya à Térouko.

Souriante, la lumineuse étrangère plongea la peau du rat dans la flamme d'une lanterne... Car la peau du rat de prodige ne se consume point au contact du feu. Mais la peau apportée par le samouraï craqua et brûla misérablement dans la flamme aigüe, et fut aussitôt réduite en cendres.

Le samouraï, au désespoir, comprit alors que l'âme des amis est aussi perfide que l'âme mensongère des amants. Ecœuré des autres et de lui-même, il s'en alla vivre une vie de solitaire sur la cime d'une montagne.

A son tour, le quatrième samouraï tenta l'impossible aventure. Il devait conquérir la pierre de cinq couleurs que le dragon bleu porte à son front. Mais, à son tour aussi, il voulut obtenir par la duplicité ce qu'il ne pouvait conquérir par la valeur patiente. Il fit partir pour la Chine les serviteurs et les hommes d'armes qui lui inspiraient le plus de confiance. Dans une attente aveuglément heureuse, il souhaita leur retour. Car il avait la certitude de voir revenir ses émissaires possesseurs de la pierre inestimable.

Les serviteurs et les hommes d'armes partirent pour la Chine. Mais, infidèles à l'ordre du maître, ils ne tentèrent point l'impossible entreprise. Ils séjournèrent paisiblement dans les cités chinoises et prodiguèrent l'or du samouraï en festins et en magnificences amoureuses.

Pendant ce temps, le trop crédule samouraï disposait sa maison pour y recevoir Térouko, la vivante lueur de lune. Il se sentait assuré de voir bientôt l'épousée virginale franchir le seuil de sa demeure.

Mais une lente année se traîna dans le silence. Aucun message d'espoir, aucune promesse de prochain triomphe, aucune nouvelle, n'adoucirent l'impatience du prétendant.

Fébrile, il prit la résolution de partir lui-même à la recherche des indolents serviteurs, qui tardaient à lui apporter la pierre miraculeuse. Il fit affréter un vaisseau... Et, par une aube tiède d'espoirs et de promesses, il s'embarqua pour la Chine.

Le cœur du samouraï était libre et léger, à l'égal des oiseaux marins qui suivaient le sillage du navire.

Mais, vers le troisième soir, les voiles se gonflèrent sous un vent mauvais qui se courrouça d'heure en heure... Et ce fut la majesté de l'orage sur la mer.

Pendant des jours ténébreux et des nuits spectrales, les voyageurs flottèrent à la dérive, au gré des flots et de l'ouragan. Ils endurèrent la faim et la soif, car les vagues avaient balayé ou gâté toutes les provisions du bord.

Le samouraï, la gorge desséchée par la soif, suivait, de ses prunelles hagardes, son rêve envolé. Car la souffrance et la terreur du trépas avaient éteint en lui le chimérique amour. L'image lumineuse de la vierge ne se dressait plus devant ses yeux. Il grelottait douloureusement pendant le jour. Il brûlait de fièvre pendant la nuit. Il cessa d'être le maître de ses pensées. D'abominables hallucinations hantèrent son esprit. Il apprit à haïr l'orgueilleuse et lointaine apparition lunaire, cause de tous ses maux. Il blasphéma son amour, comme d'autres leurs dieux...

Enfin, le vent mauvais brisa le vaisseau, épave lamentable, sur les côtes de Chine.

Les habitants du port où la nef venait échouer piteusement firent un cordial accueil aux naufragés. La nouvelle de l'aventure du très noble et très puissant samouraï parvint aux oreilles du Fils du Ciel. Et le Fils du Ciel envoya en présent au samouraï de rares ouvrages de laque et de jade.

Les serviteurs infidèles accoururent vers leur maître. Car le bruit de son naufrage s'était répandu dans toute la contrée.

Tremblants, ils balbutièrent au samouraï un mensonger récit et montrèrent leurs mains vides. Leurs efforts, disaient-ils, avaient été vaincus. Ils n'apportaient point à leur maître la pierre de cinq couleurs...

Avec épouvante, ils attendaient le châtiment. Mais, non sans une joie étonnée, ils ouïrent le samouraï les louer en termes de gratitude. Sa rébellion contre l'amour s'était exaspérée. Il maudissait Térouko, la vierge mystérieuse, au nom de toutes les souffrances qu'il avait traversées pour elle. Il la maudissait d'être inaccessiblelement pure, à l'image des lointains rayons de lune. Et la haine avait corrompu dans son cœur la chimérique tendresse qui l'avait, un instant, éclairé et enflammé.

Le quatrième samouraï n'osa plus regagner son pays natal, par crainte des vents et des flots. Il vécut de longues années dans le palais impérial de Chine, estimé du Fils du Ciel et honoré des courtisans. Il s'y para d'une magnifique illustration. Les poètes chinois célébrèrent son amour héroïque. Et les plus belles d'entre les femmes nobles l'aimèrent, les unes en secret, les autres ouvertement. Il fut un héros de légendes. A travers les naïfs récits, il apparaissait orné de toutes les audaces et de toutes les vertus.

Le cinquième samouraï, découragé par l'insuccès de ses rivaux, ne tenta point l'impossible aventure. Il se vengea de ses infructueuses attentes en décrivant la beauté du vivant rayon de lune. Il avait possédé Térouko, disait-il, sans ravissement et sans trouble. Ainsi, il se consolait par un mensonge de mépris. Sa vanité était rassérénée, il ne souffrit point de sa convoitise déçue.

Térouko, la vierge lumineuse, demeura seule dans la paix de ses songes. Le renom de sa mystérieuse splendeur s'accrut, ainsi qu'une marée sonore, et arriva jusqu'au Mikoto lui-même.

Il envoya, vers la demeure de Térouko, des messagères chargées de lui rapporter si la vierge lunaire était véritablement aussi belle que son nom, et si elle méritait la gloire mélodieuse que lui avaient décernée les chanteurs.

Mais la vierge, réfugiée en une farouche solitude, refusa de recevoir les envoyées du Mikoto.

Le Mikoto s'étonna de ce fier refus. Jusqu'à ce jour, nulle ne l'avait repoussé. Car il vivait entouré des femmes de la cour, qui, indifférentes à la passion, ne désiraient de lui que les honneurs et les trésors. La magnanimité de ce dédain le surprit, en lui imposant l'admiration de l'orgueilleuse inconnue.

Il résolut de la contempler de ses propres yeux. Il organisa donc une chasse dans la forêt qui enveloppait la demeure de l'ancien coupeur de bambous. Seul, ayant à dessein dépassé la foule des courtisans, il franchit le seuil de Térouko.

Le vieux coupeur de bambous accueillit son hôte auguste avec déférence. Dissimulé derrière un paravent, le souverain fut mis en présence de la jeune fille.

Le Mikoto fut frappé de stupeur. Une lumière veloutée émanait de la vierge, faisant taire la clarté stridente de midi. C'était comme un rayon lunaire qui se serait glissé à travers les rayons du soleil. Vivante lueur de lune, douceur nocturne, consolation fraîche, Térouko irradiait chimériquement.

L'ayant contemplée de ses prunelles éblouies, le Mikoto voulut s'approcher d'elle, effleurer sa longue manche bleue. Il la supplia de prendre place parmi les concubines impériales.

Mais la vierge se recula... Le Mikoto vit cette chair radieuse pâlir et s'atténuer devant ses regards. Elle disparaissait, vapeur aérienne, comme le halo même de la lune...

Eperdu, le Mikoto conjura l'inconnue de ne point reprendre sa forme lunaire et de demeurer, mortelle, parmi les mortels. Il lui promit de ne jamais profaner, par le plus léger effleurement, le mystère de ce corps sacré.

Aussitôt, la vierge mystérieuse reparut, dans tout l'éclat de sa beauté à la fois terrestre et surnaturelle.

Le Mikoto se prosterna devant l'étrangère, qu'il devinait issue d'une race divine.

Il quitta la demeure de l'ancien coupeur de bambous, emportant un inguérissable amour. Et il se sentit meilleur de convoiter vainement une splendeur inaccessible.

Cette ferveur pour une vivante et lointaine lumière rendit l'âme du Mikoto pareille à l'âme douloureuse des poètes. Eux aussi s'éprennent vainement d'impalpables clartés. Eux aussi s'épuisent et se consomment en des adorations sans espoir. Le Mikoto connut la joie amère de chanter ses douleurs. Tous les jours, il composait un hymne, qu'il envoyait à la vierge intangible.

Elle lui répondait par des strophes aussi fluides qu'un rayon de lune glissant sur l'eau calme. Des parfums nocturnes émanaient de ces vers, et des frissons de feuillage pâlis.

La vierge mystérieuse avait composé ses poèmes sur des modes ignorés. Le Mikoto apprit d'elle des rythmes qu'on eût dits empruntés à une autre sphère. Dans ces stances, elle louait la virginité et célébrait sa décision inébranlable de ne jamais consentir à une terrestre union.

Vers cette époque, l'ancien coupeur de bambous observa chez sa fille adoptive une inquiétude bizarre. Elle semblait attendre avec plus d'impatience le lever de la lune. Tout son être n'était plus qu'un espoir, silencieusement contenu. Et l'ancien coupeur de bambous, grâce à l'intuition des simples, comprit qu'une loi

incompréhensible pesait sur l'étrangère qu'il ne connaissait point, encore qu'il l'aimât de toute sa tendresse humaine.

Souvent, Térouko le considérait avec une douceur triste, comme si des paroles qu'elle n'osait prononcer brûlaient ses lèvres.

Enfin, elle parla. Déjà, la nuit approchait, insinuante et impérieuse, ainsi qu'une amante qui flatte et qui ordonne tout ensemble.

Térouko révéla son origine surnaturelle à l'ancien coupeur de bambous qui l'avait recueillie.

Elle fut autrefois une des soixante et onze Filles de la Lune, qui meurent à l'aube et qui ressuscitent avec les ténèbres. Mais elle désobéit à un ordre de Djoga, la Déesse de la Lune, sa mère et sa redoutable souveraine.

Djoga fit subir à sa fille révoltée un châtement terrible. Elle la condamna donc à demeurer pendant vingt années sur la terre, mortelle parmi les mortels. Elle donna à cette clarté vivante la forme d'une enfant abandonnée.

Mais voici que le temps du séjour terrestre était révolu, et Térouko devait rejoindre ses lumineuses sœurs, les soixante-dix Filles de la Lune.

En entendant ces paroles, l'ancien coupeur de bambous sanglota. Dans sa détresse, il alla supplier le Mikoto d'envoyer la garde impériale, afin de retenir sur la terre la Fille de la Lune.

Le Mikoto arma ses troupes. Il les envoya garder la demeure de l'ancien coupeur de bambous.

Pendant quarante nuits, les guerriers attendirent autour de la demeure. Mille archers veillaient sur le toit et mille archers veillaient dans les jardins. Le Mikoto les avait choisis tous pour la précision de leur œil, exercé à viser les buts les plus éloignés. Leurs carquois étaient abondamment pourvus de flèches.

L'ancien coupeur de bambous fit asseoir Térouko derrière les paravents. Il espérait la ravir ainsi au pénétrant regard de la Lune. Mais la vierge sourit, d'un sourire d'orgueil et de dédain. Que pouvaient tous les efforts de la puissance et de la tendresse humaines contre la volonté de la Lune ?

Un jour, Térouko dit à l'ancien coupeur de bambous :

-« La Lune, ma mère, et mes sœurs, les soixante-dix Filles de la Lune, m'emmèneront cette nuit. »

L'ancien coupeur de bambous, épuisé par les lamentations et les alarmes, se prosterna vainement aux pieds de celle qu'il aimait comme il eût aimé sa propre fille. Vainement, il la conjura de demeurer mortelle parmi les mortels.

Pendant tout le jour, l'ancien coupeur de bambous s'abîma dans l'appréhension et dans la douleur.

Enfin, la nuit tomba...

La Lune, à son plein, embrasait de flammes froides le ciel nocturne. La Lune dominait et régnait en son omnipotence. L'univers, asservi par elle, semblait heureux de cette servitude apaisante. La Lune brillait, à son plein...

Les heures passèrent, et le vieux coupeur de bambous conçut le tremblant espoir que Térouko lui serait laissée. Il se rassérénait peu à peu et ne redoutait plus la vigilance de la Lune...

... Mais, à l'heure où l'astre est au zénith, un nuage lumineux le voila d'argent opaque. Puis, se détachant, le nuage roula vers la terre. Le vieux coupeur de bambous, terrifié, comprit que ce nuage allait s'abattre sur sa demeure.

... Le nuage plana enfin au-dessus du toit qui abritait Térouko, Fille de la Lune.

Le vieux coupeur de bambous et les deux mille archers virent, avec une stupeur d'extase, les soixante-dix Filles de la Lune, venues pour ramener vers Djoga leur sœur exilée.

Toutes, elles étaient diaphanes en leur pâleur légère. Toutes, elles étaient belles comme l'âme même de la Nuit.

Celle qui paraissait commander aux autres s'avança jusqu'au bord du nuage et, d'un ton assuré, dit à l'ancien coupeur de bambous :

« O vieillard, rends-nous notre sœur que tu as recueillies jadis. Tu l'as pieusement élevée, sachant qu'elle était d'une essence supérieure. Pour te récompenser, mes sœurs et moi remplîmes jadis d'or et de gemmes le tronc des bambous que tu abattais en ton labeur quotidien. La Lune te sera favorable, ô vieillard, parce que tu recueillis une de ses filles, châtiée pour avoir désobéi à un ordre de sa mère souveraine. »

L'ancien coupeur de bambous voulut tromper, par un subterfuge, la Fille de la Lune. Il lui parla en ces termes :

« Pendant vingt ans, ô redoutablement belle Envoyée de la Lune ! j'ai abrité sous mon toit celle que tu t'imagines faussement être ta sœur exilée. Pendant les vingt ans que je l'ai élevée et chérie, elle n'a jamais résisté à la plus futile de mes prières, elle n'a jamais désobéi au moindre de mes ordres. Comment se pourrait-il, ô Messagère de la Lune ! qu'elle fût cette révoltée qui osa braver les commandements de sa mère souveraine ? Cherchez ailleurs votre sœur exilée. »

Mais la Fille de la Lune n'écouta point les paroles trompeuses de l'ancien coupeur de bambous. Elle appela, avec une impérieuse douceur :

« Viens, ô notre sœur exilée ! »

A ces mots, les paravents s'écartèrent et révélèrent la beauté lumineuse de Térouko. Elle rayonnait, pareille à ses brillantes sœurs, les Filles de la Lune. Et le vieillard qui, pendant vingt ans, l'avait enveloppée d'une paternelle tendresse, désespéra. Au milieu du silence des archers, il la pleura comme on pleure une morte.

Térouko, limpidement souriante, s'avança parmi ses divines sœurs, les soixante-dix Filles de la Lune. Celles-ci revêtirent leur sœur retrouvée d'un aérien kimono, tissé de fils d'argent. Puis, celle qui paraissait commander aux autres tendit à Térouko un flacon de jade, contenant l'élixir qui rend immortel.

Térouko supplia sa sœur de lui laisser partager avec l'ancien coupeur de bambous l'élixir qui rend immortel. Mais la Fille aînée de la Lune refusa avec une caressante fermeté.

Térouko, ayant tracé à la hâte un poème, le tendit à celui qui la chérit longtemps comme un père chérit sa fille. Elle le supplia de remettre ces stances d'adieu au Mikoto qui, pour l'amour d'elle, était devenu poète.

Puis le vivant rayon de lune se joignit à la foule radieuse de ses divines sœurs... Le vieux coupeur de bambous les suivit longtemps de ses yeux brouillés de larmes...

Térouko avait envoyé au souverain, avec la permission de sa sœur, le flacon de jade, contenant l'élixir qui rend immortel.

Mais le Mikoto, en la tristesse de son incurable amour, confia le présent inestimable aux moniales. Celles-ci brisèrent le flacon et brûlèrent la lettre sur la cime du mont Fouji, la montagne sacrée. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, on y voit une fumée qui s'élève jusqu'aux nues...

Lequel est le plus fort ?

Kintaro¹³, *l'Enfant Doré*, naquit et grandit dans la douleur. De basses manœuvres de courtisans jaloux avaient fait perdre la faveur du Mikoto à son père, le valeureux Kintoki. Et, ne pouvant vivre loin du maître aveuglément adoré, le samouraï était mort du dédain impérial.

Traquée par les ennemis de son époux, Yama-Ouba¹⁴, la jeune veuve, se réfugia dans les montagnes. Et, sous les grands pins violets, elle enfanta d'un fils posthume, qu'elle nomma plus tard Kintaro.

Lorsque l'enfant atteignit l'âge de huit années, il abattait des arbres, à l'égal des plus vigoureux bûcherons. Il en construisit une demeure pour sa mère, qui, jusque-là, avait vécu sans autre abri que la mouvante pagode des branchages.

Parfois, dans ses jeux puérils, le héros enfant arrachait les rocs et les brisait entre ses fortes mains.

N'ayant ni amis ni camarades au fond des solitudes, Kintaro choisit pour compagnons les animaux fraternels. Sans peine, il apprit leur mystérieux langage. Et les animaux le chérissaient pour sa force et pour sa douceur. Ceux qu'il préférerait entre tous étaient une ourse, un cerf, un lièvre et un singe.

L'ourse apportait ses petits, afin qu'ils divertissent Kintaro par leur gentillesse maladroite et naïve. Souvent, le singe luttait avec le lièvre, afin de distraire l'enfant par son agilité rusée. L'ourse égalisait alors, de ses lourdes pattes, une plate-forme de terre pour les lutteurs. Le singe au dos rouge et le lièvre attendaient le signal du combat. Kintaro laissait tomber une feuille et s'établissait en juge avec le cerf. Aussitôt, les deux adversaires se précipitaient l'un sur l'autre en poussant le cri : « Yoisho ! Yoisho ! »

Un soir, Kintaro revenait du haut des montagnes avec ses quatre amis, lorsqu'ils s'arrêtèrent devant un torrent. Les eaux désordonnées jetaient vers les saules une écume plus épaisse qu'une fumée blanche. Elles roulaient, charriant les camélias déracinés, trophées des jardins détruits.

Perplexes, les quatre amis piétinaient au bord des flots. Ils se désolaient ingénument. Il leur faudrait donc, pour regagner leurs antres et leurs tanières, faire un très long détour à travers les montagnes. Déjà la nuit approchait.

Mais Kintaro se plaça devant un pin qui se dressait en son orgueilleuse sveltesse. Et, de ses puissantes mains, il déracina l'arbre et le jeta en travers des ondes bouillonnantes.

Grâce au pont improvisé, les animaux défilèrent, un à un. Et, riant de sa force glorieuse, il précéda les animaux sur l'autre rive.

Un vieux bûcheron avait contemplé ces choses de ses yeux ternes où se rallumait une flamme. Car il se réjouissait de voir, avant de mourir, un futur héros. Se levant, il suivit l'enfant prédestiné, qui marchait, escorté des animaux dociles.

Il suivit l'enfant prédestiné jusqu'à un tournant où se croisaient cinq routes. L'ourse, le cerf, le singe, le lièvre, prirent leurs chemins différents. Et Kintaro s'engagea dans le sentier qui menait à la demeure de Yama-Ouba.

L'étranger, l'ayant suivi, fut présent à l'accueil de la femme, rigide en son kimono blanc. Souriante avec majesté, elle interrogea son fils :

« D'où viens-tu, mon fils Kintaro ? »

– Je viens des montagnes lointaines, okkasân¹⁵.

¹³ Prononcer Kinntaro.

¹⁴ Fée des Montagnes.

¹⁵ Mère

– Quels étaient les amis qui t’accompagnèrent sur la route ?
– L’ourse, le cerf, le singe et le lièvre m’ont escorté jusqu’au croisement des cinq routes.
– Lequel est le plus fort d’entre vous cinq, mon fils Kintaro ?
– Je suis le plus fort d’entre nous tous, tu le sais, okkasân !
– Et après toi, mon fils Kintaro, lequel est le plus fort ?
– L’ourse est la plus forte après moi, okkasân.
– Et des trois autres, lequel est le plus fort, mon fils Kintaro ?
– Le cerf est le plus fort après l’ourse, okkasân.
– Et lequel est le plus fort du singe ou du lièvre, mon fils Kintaro ? »
Pour la première fois, l’enfant hésita.
« Je ne sais point, okkasân. Aujourd’hui, le lièvre et le singe ont lutté ensemble. Et tous deux me parurent d’une force égale. »
L’étranger écoutait, silencieux. A ce moment, il éleva la voix et dit :
« Lorsque le lièvre et le singe lutteront de nouveau ensemble, Kintaro, laisse-moi contempler la lutte. Je te dirai lequel des deux j’estime le plus fort. »
Yama-Ouba et son fils se retournèrent. Ils considérèrent en silence le visage de celui qui parlait. Enfin Yama-Ouba dit à l’inconnu :
« Qui donc es-tu, ô étranger ?
– Mon nom importe peu, » reprit l’inconnu. « Mais je sais une autre question plus intéressante : c’est de savoir lequel, de Kintaro ou de moi, est le plus fort. Luttons ensemble, afin de trancher le différend. »
Riant d’un rire confiant et joyeux, Kintaro, accepta le défi. Et, pendant les heures nocturnes, les deux adversaires prolongèrent la lutte sans que l’un ou l’autre en sortît victorieux.
Enfin, à l’aube, l’inconnu proposa de suspendre la lutte égale. Kintaro, émerveillé de la souplesse et de la force de son vieil adversaire, consentit de bonne grâce.
L’inconnu parla en ces termes à Yama-Ouba :
« Ton fils sera, dans la suite des temps, le plus robuste et le plus glorieux des hommes. Il ne doit point laisser dormir sa jeunesse au fond de ces montagnes. Ton fils, Yama-Ouba, doit prendre place parmi les samouraï. »
Yama-Ouba répondit avec tristesse qu’ils étaient seuls et sans appui auprès du Mikoto. Elle n’osait donc espérer que son fils portât jamais l’épée et le poignard des samouraï.
Mais le vieillard, qui lisait dans l’avenir, prédit à l’enfant la gloire future d’un héros. Il devait, plus tard, miséricordieux autant que vaillant, abattre les dragons et les oni, et secourir les affligés. Jusqu’à la postérité la plus lointaine, les musiciennes et les poètes célèbreraient la splendeur de son nom et immortaliseraient sa force et son courage.
Puis, reprenant sa forme véritable, l’inconnu revêtit l’aspect d’un dragon jaune. Le dragon s’envola, laissant dans l’air un sillage d’or.
Yama-Ouba, voyant que la destinée de son fils devait s’accomplir, lui dit adieu en pleurant. L’aube se levait déjà, aux cimes roses, et les parfums se ranimaient sous la lumière, rafraîchis et renouvelés.
Les quatre amis de Kintaro, l’ourse, le cerf, le lièvre et le singe, avertis par une mystérieuse prescience, l’attendaient devant sa demeure. Tandis que le soleil se levait sur les cimes, Kintaro partit, escorté de ses compagnons fraternels.
L’aurore frémissait d’une orgueilleuse attente. Elle triomphait déjà, dans un confiant espoir. Son regard assuré illuminait les chemins.
Au croisement des cinq routes, Kintaro et ses quatre amis se séparèrent. Et, devinant qu’ils étaient déjà, pour l’héroïque enfant, un vain passé, les animaux retournèrent mélancoliquement dans leurs antres et dans leurs tanières...

Kintaro, seul et se fiant à la promesse de l'aurore, partit vers l'Avenir.

Les cinq foies du Singe

Benten, la Déesse de la Mer, délaissa quelques mois son royaume fluide pour enseigner aux Dieux l'art du samisen et du koto.

En ce temps, les Dieux ignoraient encore les modes et les rythmes de la musique. Ils connaissaient le chant frêle et clair des grelots accompagnant les danses d'Ouzoumé, la Déesse du Rire. Et, lorsqu'ils voulurent attirer hors de sa caverne Amatérasou, la Déesse du Soleil, ils imaginèrent une enfantine harmonie. Les Déeses frappèrent des branches l'une contre l'autre, et les Dieux firent vibrer les cordes de leurs arcs avec des tiges de bambous. Foujin, le Dieu du Tonnerre, émerveillait l'assemblée céleste par le retentissement de ses gongs formidables. Mais les Dieux n'avaient point défailli aux suavités des notes où se pâment les douleurs charmées.

Benten délaissa donc son royaume des mers, emportant son koto d'argent et de cristal. Avant de quitter les ondes soumises, elle en confia la souveraineté à Rin Jin, le dragon bleu, son fidèle serviteur.

Rin Jin reçut, des mains de Benten, les deux perles Nanjiou et Kanjiou. Ces deux perles assurent à celui qui les possède le commandement sur les marées. La perle du flux, Nanjiou, lorsque Benten la portait à son doigt, faisait bondir les marées à l'assaut de la grève. Et la perle du reflux, Kanjiou, lorsque la Déesse la portait à son front, faisait reculer, vers le lit de l'océan, les vagues amollies et lasses.

Rin Jin s'assit sur le trône de Benten, dans le palais de la Déesse. La beauté de ce palais était inimaginable. Dans les jardins environnants, les coquillages s'épanouissaient, plus magnifiques que les camélias de la terre. Et les algues ondoyaient, plus tendres que l'herbe ployée sous les haleines printanières. Tout était mystérieux et rare dans le royaume de Benten, gouverné par Rin Jin.

Le dragon bleu, agissant comme le lui avait ordonné Benten, gouverna le royaume des mers. Mais, un jour, la paix des ondes fut troublée. Rin Jin fut abattu par un mal mystérieux.

En vain la pieuvre, très sage et très rusée, prescrivit-elle tous les remèdes marins. Rin Jin s'affaiblissait d'heure en heure. Et l'effroi de la mort s'empara de lui. Sa terreur s'exacerba jusqu'à la rage. Il fit venir la pieuvre, et lui commanda, sous la menace des plus terribles supplices, de le guérir immédiatement.

La pieuvre, très rusée et très sage, fut un instant épouvantée. Mais, reprenant possession d'elle-même, elle chercha un subterfuge qui lui permît de se soustraire à la colère de Rin Jin. Et la pieuvre dit à Rin Jin que le seul remède efficace contre son mal ne se trouvait point dans le royaume de la mer. Il fallait, disait-elle, capturer un singe vivant et lui arracher le foie.

Rin Jin demeurait perplexe. L'entreprise était ardue. Il se souvenait d'avoir passé naguère, en son essor de dragon, au-dessus d'une île que l'on nommait l'Île des Singes. De paradoxales végétations y éclataient. Et les singes, assis parmi les branches, y jabotaient en lançant des mangues, comme des galets, contre les navigateurs téméraires.

Il résolut d'envoyer un messenger sur l'île, afin de capturer un des singes qui s'y querellaient inlassablement. Mais il songea que ses sujets, les merveilleux poissons aux couleurs humides, aux formes bizarres, n'avaient aucun pouvoir en dehors de leur élément natal. Comment lui apporteraient-ils le seul remède efficace ?

La pieuvre, consultée par Rin Jin, lui conseilla de choisir comme émissaire le kouragé¹⁶. Or en ces temps lointains, le kouragé possédait une carapace et des pattes semblables aux pattes et à la carapace de la tortue.

Rin Jin fit comparaître devant lui le kouragé et lui donna l'ordre de lui ramener un singe vivant. Le kouragé l'écoutait à contre-cœur. Il objecta que, les singes ne sachant point nager, il lui serait impossible de ramener sa capture avec lui jusqu'au palais marin.

« A quoi te sert la carapace dont Benjen t'a fait présent ? » répliqua Rin Jin. « Tu dois porter le singe sur ton dos à travers les ondes.

– Le singe ne pèsera-t-il point lourdement sur ma carapace ? » s'enquit le kouragé, hésitant.

« Que peut t'importer une peine physique endurée pour celui que Benten a nommé roi des mers ? » demanda impérieusement le dragon bleu.

Le kouragé n'osa répondre. Soumis, il quitta le palais marin, traversant à la nage les jardins d'algues et de conques, et gagna le large.

Après de longs jours glauques et de longues nuits fluides, le kouragé atteignit enfin à l'île des Singes.

Une vague le rejeta sur le sable. Errant au pied des pins, il vit un singe accroché aux branches d'un vert noir.

Après que furent échangés les saluts d'usage, le singe dit au poulpe :

« Qui es-tu, ô étranger ? Car jamais je ne vis ton semblable. Qui es-tu et d'où viens-tu ?

– Je suis le kouragé et je viens du palais de Rin Jin, roi de la mer, » répondit l'autre.

« Pourquoi viens-tu parmi nous ? » interrogea encore le singe.

« Dans les contrées sous-marines, j'ai entendu vanter la splendeur de cette terre que tu habites, » répondit le poulpe, naïvement rusé. « Je suis un des serviteurs de Rin Jin. J'ai quitté, pour venir ici, le palais marin, dont les murs sont de nacre prismatique. J'ai quitté les jardins sonores où les coraux se dressent, aussi vigoureux que tes pins. J'ai quitté le royaume de la mer, où tout est rare et mystérieux.

– Le royaume de la mer est-il plus beau que cette île où j'ai vécu jusqu'ici ? » demanda le singe.

« Certes, » affirma le kouragé. Et il fit miroiter devant le singe attentif toutes les magnificences de la mer.

Le singe fut si charmé par la description du poulpe, qu'il descendit de l'arbre et s'assit auprès de l'inconnu. Celui-ci, naïvement rusé, se réjouit de la réussite de son stratagème. Il parla longuement des méduses qui projettent leurs rayons pâles, et des astéries, vivantes étoiles allumées au-dessus des murs ondoyants du palais marin.

Le singe attentif écoutait. Et le kouragé parla des oursins et des anémones, des algues roses et des madrépores. Le singe vit éclore sous ses prunelles toutes les merveilles de la mer.

Enfin le kouragé lui proposa de l'emmener dans le palais du Rin Jin. Le singe objecta, non sans regret, qu'il ne savait point nager. Empressé, son interlocuteur lui offrit de l'emporter sur son impénétrable carapace.

Le singe consentit joyeusement. Ainsi, tous deux traversèrent les ondes, le singe accroupi sur le dos du kouragé.

Le singe aspirait avec avidité l'écume et l'embrun amers. Autour de lui moutonnaient les vagues. Le soleil allumait des reflets dansants sur l'eau. Les lointains bleuisaient, indéfinis.

¹⁶ Poulpe.

Une terreur saisissait parfois l'âme puérile du singe.

« Ralentis, je t'en conjure, ta course, » implorait-il, « afin de m'éviter le vertige. Je crains de choir dans les flots. »

A mi-chemin, le kouragé s'inquiéta. Ne connaissant rien des choses terrestres, et ne possédant point la sagesse de la pieuvre, il craignait que le singe n'eût point en sa possession le foie qui, seul, pouvait guérir le dragon Rin Jin. Naïvement, il demanda au singe s'il avait emporté avec lui son foie.

Surpris par l'étrangeté de cette question, et soupçonnant un péril, le singe, à son tour, interrogea le kouragé sur l'intérêt bizarre que lui inspirait son foie. Le kouragé conta ingénument au singe la maladie de Rin Jin et lui parla du remède prescrit par la pieuvre. Car le poulpe était aussi naïf que rusé.

Le singe l'écouta en frissonnant. L'horreur du sort qui lui était réservé lui apparut. Mais, rassemblant ses pensées éparses, il chercha un subterfuge. Dissimulant sa terreur, il répondit au kouragé que rien ne lui serait plus facile ni plus agréable que de faire le sacrifice de son foie. « Les singes, dit-il, en possèdent cinq, qu'ils enlèvent à leur gré, lorsque leur poids les entravent, pour grimper le long des arbres. »

Le singe, faussement navré, ajouta qu'il avait oublié d'emporter avec lui ses cinq foies, et que, tous, ils étaient restés suspendus aux branches d'un pin.

Le kouragé se désola. Et le singe artificieux lui proposa de retourner à l'île, où il avait oublié ses cinq foies suspendus.

Tout en déplorant le retard apporté à son retour près de Rin Jin, le kouragé reprit le chemin fluide qui menait à l'île des Singes.

Rasséréné, le singe aspira de nouveau, avec une joie reconquise, la fraîcheur de la brise marine.

Le kouragé et le singe abordèrent à l'île des beaux pins. Et le singe, sous couleur de reprendre ses cinq foies accrochés aux branches, se réfugia joyeusement parmi les verdure noires. Puis, grimaçant à travers les fruits dentelés et les aiguilles ténues du pin, il railla le kouragé qui attendait au pied de l'arbre. Le singe, avec un ricanement, remercia le kouragé du merveilleux voyage qu'il devait à son amitié serviable.

Le kouragé, déçu, implora et menaça vainement. Tantôt, il conjurait le singe trompeur de se souvenir de sa promesse. Tantôt, il lui reprochait avec des invectives la fausseté de ses paroles.

Mais le singe, inaccessible parmi les branches, le railla en un glapissement moqueur.

Le kouragé dut retourner, frustré et vaincu, dans le royaume des mers. Il tremblait d'épouvante à songeant à la colère de Rin Jin. Comment lui annoncerait-il qu'il ne lui rapportait point le foie du singe ?

Le soleil sur les flots le brûlait. Les vagues riaient froidement. La mer semblait se réjouir, perfide, de sa défaite.

Le morne kouragé franchit les ondes et traversa de nouveau les jardins d'algues et de corail. Rin Jin lui-même était venu au-devant de son envoyé. Il était accompagné de ses gardes, les dauphins, et de ses ministres, les tortues. Les courtisans se pressaient autour de lui : homards bien nés, aux pinces délicates, crabes humbles et grouillants, plies, baudroies, rougets et dorades. Tous se hâtèrent autour du kouragé, comme pour augmenter involontairement son effroi. Ils lui prodiguèrent des témoignages d'allégresse. Car ils ne doutèrent point un seul instant qu'il n'eût rapporté le remède efficace. Ils ne croyaient point possible que, vaincu, le kouragé eût osé affronter le courroux du redoutable Rin Jin.

Le dragon bleu accueillit son messager avec toutes les marques de la faveur royale. Mais, lorsque, secoué de crainte, le kouragé lamentable dut avouer comment il

avait été joué par le singe malicieux, la bienveillance de Rin Jin se changea en fureur.

Rin Jin, dans sa déception vindicative, fit venir ses tortionnaires, les requins. Il leur ordonna de désosser le patient, de lui couper les pattes et de lui arracher la carapace.

Le kouragé subit l'abominable supplice... Puis, selon l'ordre de l'implacable Rin Jin, les bourreaux le flagellèrent si cruellement qu'il ne resta du kouragé misérable qu'une bouille de chair informe et flasque...

Rin Jin, afin de prolonger jusque dans les plus reculés lendemains le souvenir de ce châtement mémorable, revêtit la descendance du Châtié de sa ressemblance exacte. C'est pourquoi les descendants du kouragé, qui, jadis, était semblable à la tortue, sont aujourd'hui les poulpes amorphes et gélatineux.

Fleurs de thé

Darouma était une moniale hindoue dont l'âme exhalait de rares parfums. Neuf ans, elle demeura immobile, dans une méditation silencieuse. Lorsqu'elle voulut s'en retourner vers les hommes, afin de leur apprendre la sagesse de son long rêve, elle ne put se lever, ayant perdu l'usage de ses membres.

Plus tard, elle traversa la mer sur un roseau et atteignit les rives du Japon. C'est ainsi que la mystérieuse Kwannôn, ayant transformé les enfers en lumineux paradis, autrefois avait traversé l'espace sur une fleur de lotus.

De nouveau, la moniale s'abîma en un songe. Des araignées tissèrent autour d'elle leurs toiles merveilleuses. Elle apparaissait à travers les réseaux argentés, comme à travers la brume.

Une nuit, malgré l'ardeur fixe de sa pensée, elle s'enli[s]a dans le sommeil. Lorsqu'elle se réveilla, la contrition de la moniale fut si vive qu'elle coupa ses paupières, aussi belles que les paupières ambrées de Kwannôn, et les jeta sur le sol. Telle fut la vertu magique de cette chair presque divine, que chacune des paupières devint un arbrisseau à l'odorant feuillage.

Depuis ce jour, le thé fleurit sur la terre, le thé cher aux poètes et aux mousmés graciles.

La Mort Exilée

Wasobéi, bercé par le rythme de la barque, laissait entrer en son âme un rêve aussi vaste que le rayonnement de l'été sur la mer. Parfois, il évoquait l'île de l'éternelle jeunesse, où s'élève le mont Horaï. Les pêcheurs et les marins l'avaient en vain cherchée, parmi les îles lointaines et vertes... Jamais les voiles les plus aventureuses n'avaient approché de la terre divine.

La méditation de Wasobéi était si radieusement vague, qu'il ne remarqua point les nuées menaçantes qui s'amoncelaient, pareilles aux dragons ténébreux. Enfin la tempête l'enveloppa, dans un grondement de bourrasque. Wasobéi, charrié au hasard des flots et des remous, courut, trois nuits et trois jours, une mer désordonnée.

Une lame le rejeta enfin sur un rivage inconnu. Les cigognes sillonnaient l'air de leur vol lumineux. D'innombrables tortues se prélassaient au soleil. Et de merveilleux coquillages étoilaient le sable luisant.

Le tempête s'étant apaisée, Wasobéi contempla la terre où avait échoué sa jonque. Sur un fond de pins noirs, pâlissaient des cerisiers, pareils à une floraison de clair de lune détachée sur un fond de ténèbres. La lèpre verte et grise des champignons sacrés faisait songer à la lèpre de pierres très anciennes. Ainsi que la pluie nocturne, les glycines bleues tombaient en frissonnant.

Tout, dans l'île aux limpides horizons, était à la fois étrange, simple et radieux. La mer la berçait de sa mélodie fébrilement caressante. Au loin, le sommet azuré du mont Horaï se perdait dans l'éther, et ses neiges épousaient les nuages.

Wasobéi, par une intuition presque surhumaine, comprit que, sans la chercher, il avait découvert l'île de l'éternelle jeunesse. Il était, désormais, inaccessible aux maux terrestres, supérieur aux lois et pareil aux Dieux.

Pendant vingt siècles, les chrysanthèmes effeuillèrent sur lui leur perpétuel automne, et les pins le rafraîchirent de leur nuit solennelle. Mais, peu à peu, une détresse l'étouffa.

Il portait au cœur la mélancolie de ceux que la destinée éloigna des plates routes communes, de ceux qui ne connaîtront point la béatitude de la stupidité. Il regretta la souffrance normale et la laideur nécessaire. Il haïssait la pureté de son visage sans rides. Il ne s'enivrait plus du ciel et des flots. Et la multiple beauté, elle-même, perdit son mystère. Elle ne l'oppressait plus d'une religieuse angoisse.

Wasobéi se lassa de vivre.

Un soir, il rêva de la mort, à l'ombre héroïque et douloureuse des pins.

Il évoquait l'attitude méditative des trépassés, accroupis dans les tombeaux. La pérennité de leur contemplation aveugle le gagnait à son tour. Il les voyait sans cesse, en l'extase fixe des solitaires ivres de pensée.

Le désir du néant le pénétra, plus tenace que la hantise de l'espoir ou que l'obsession même de l'amour.

Il résolut enfin de quitter l'île d'où la mort était bannie ainsi qu'une belle et sombre exilée. Une cigogne le transporta, compatissante. Et, par un couchant magnanime, il revint aux lieux terrestres où l'on souffre et où l'on meurt.

A l'heure de son agonie, une fumée triste, et comme lassée de son vain effort, se dissipa mélancoliquement parmi les nuages fraternels.

Le Cheval pie d'Amatérassou

La scène est plongée dans les plus profondes ténèbres. On devine, plutôt qu'on ne les aperçoit, les Dieux et les Déeses frissonnant sous la nuit aveugle. Ils grelottent en des attitudes douloureuses.

Au fond de la scène, la caverne où Amatérassou s'est réfugié. Seïbo, Déesse de la Longévité, entre à tâtons. Elle porte une corbeille de pêches.

SEIBO, se parlant à elle-même.

Où suis-je ? Je marche, aveugle dans la nuit aveugle. J'ai traversé à tâtons des forêts de bambous et des jardins de camélias. J'ai couru le danger de me noyer dans les torrents. Que deviendrai-je ? Et que deviendra toute la terre ? Depuis sept ans, l'univers est abîmé sous la nuit. Que signifie cette loi étrange et cruelle ?...

(Elle écoute.)

Je n'entends rien. Je cherche le ciel où s'assemblent les Déeses et les Dieux, mes sœurs et mes frères. Je veux percer ce mystère formidable. Je me réjouissais de vivre en le verger où rougeoient mes pêches miraculeuses. Il leur faut trois mille ans pour mûrir, et celui qui les cueillerait deviendrait pareil à nous : éternel dans un univers immuable. Celui qui détacherait mes pêches miraculeuses ne mourrait jamais. Mais voici que, n'étant plus baignés par le soleil, mes beaux fruits ne mûriront point. Les trois mille ans n'étaient point encore révolus. Il fallait à mes pêches un siècle encore avant de mûrir. Ah ! mes pauvres espoirs !

(Elle pleure.)

FOUJIN, Dieu du Vent, portant deux outres bleues où sont enfermés les vents.

D'après ces paroles, tu es Seïbo, notre sœur qui accorde la longévité. Tu viens, sans doute, déplorer avec nous la nuit interminable qui s'appesantit sur l'univers.

SEIBO

Et toi, qui es-tu ?

FOUJIN

Je suis le Dieu des Vents. Mais, depuis ce désastre, je n'ai point entr'ouvert les outres bleues où sont enfermés les ouragans et les brises.

BENTEN, Déesse de la Beauté, un serpent autour du cou.

Je me meurs d'ennui. Que me sert d'être la Déesse de la Beauté et de l'Amour, puisque nul ne voit plus mon visage à travers les ténèbres ?

TAJIKARA, Dieu des Dragons, assis sur un dragon.

Mes dragons ont perdu leurs écailles dorées et glauques. Dans leur épouvante, ils se sont réfugiés au-dessous des fontaines de la mer. Ils ne volent plus parmi les nuages. Ils sont dépouillés de leur force et de leur valeur.

DAIKOKOU, Dieu du Commerce.

Les champs de riz sont pareils aux déserts. Les transactions bavardes ont cessé parmi les hommes. Je me plaisais aux querelles opiniâtres des marchands rusés. Ils sont maintenant assis, taciturnes, dans l'ombre de la mort. La race humaine est près de finir.

BENTEN

Je ne verrai donc plus les danses des geishas, foulant aux pieds les glycines et les chrysanthèmes. Je ne serai donc plus la protectrice souriante des petites courtisanes amoureuses.

AMENOKO, *Dieu des Arbres.*

Les prêtres ne planteront plus les arbres sacrés dans les jardins du temple.

SARASVATI, *Déesse des Langages.*

Nul ne parlera les multiples et bizarres langages que j'enseigne à ceux qui cherchent mes sanctuaires.

OUZOUME, *Déesse de la Joie.*

Moi qui aime les rires et les beaux festins, et qui redoute la solitude à l'égal de la mort, que ferai-je en un monde dépeuplé ?

TAJIKARA

Ce qui est assuré, c'est que la race humaine va périr.

SEIBO

Mais pourquoi la race humaine est-elle sur le point de périr ? Et pourquoi le jour ne se lève-t-il plus sur le monde ?

FOUJIN, *frappant ses gongs d'un mouvement de colère.*

Il y a sept ans, Amatérasou, la Déesse du Soleil, offensée, se réfugia dans cette caverne, d'où elle se refuse à sortir. Elle cache, de dépit, son radieux visage.

SEIBO

Pourquoi Amatérasou est-elle si fort indignée contre l'univers qu'elle veuille le faire disparaître ?

BENTEN

Te souviens-tu du cheval pie d'Amatérasou ?

SEIBO

Je me souviens qu'elle se promenait jadis, à travers les nuages, sur un cheval pie auquel elle témoignait une grande affection.

BENTEN

Dans son palais d'azur, parmi les vierges immortelles, elle tissait la trame des aurores et des couchants, lorsque l'éther s'obscurcit. Foujin parut.

FOUJIN

Je lui apportais, avec des lamentations, le cadavre mutilé du cheval pie.

SEIBO

Qui donc avait osé tuer le cheval sacré d'Amatérasou ?

FOUJIN

Le cruel et maléfique Susanô-ô, son frère.

SEIBO

Maudit soit le cruel Susanô-ô, qui fait le mal par amour du mal et de la douleur !

SARASVATI

L'orgueil d'Amatérason se révolta sous l'outrage. Elle s'en fut pleurer au fond de cette caverne où, depuis sept ans, elle demeure loin de nous, les Déeses et les Dieux, ses sœurs et ses frères.

SEIBO

Mais pourquoi ne la persuadez-vous point, avec des paroles douces et des prières, de se montrer, comme autrefois, dans le ciel rasséréiné ? Pourquoi ne la persuadez-vous point de rendre la clarté et la chaleur aux choses et aux êtres.

BENTEN

J'ai vainement chanté pour Amatérason mes plus beaux chants. Elle n'a point voulu les entendre.

AMENOKO

J'ai transporté en pleurant les sakaki, les arbres saints qui ombragent les plus hauts sommets des cieux. J'ai entouré de sakaki l'entrée de la grotte. Et j'ai paré leurs branches de magatama, ces bijoux de cristal et de jade qu'Izanaghi, le Dieu de l'Air, notre père à tous, a donnés jadis à Amatérason, parce qu'elle est sa fille aînée. J'espérais qu'Amatérason quitterait sa retraite pour reprendre ces bijoux qui jadis lui furent chers.

SARASVATI

Je l'ai conjurée de sortir. J'ai employé inutilement, pour l'apaiser, tous les langages humains et célestes.

SEIBO

Alors que ferons-nous ? La race des hommes s'éteindra, et nous-mêmes, les Déeses et les Dieux, nous périrons dans la nuit.

BENTEN

Ishi-no-Koré a forgé les éclairs, afin de dissiper quelques instants les ténèbres qui nous ensevelissent.

ISHI-NO-KORE, *Dieu du Feu*

Mais elles se referment, plus opaques, après mes lueurs brèves.

OUZOUME

Ishi-no-Koré, toi qui es le plus patient et le plus rusé d'entre nous, que nous proposes-tu, en cette heure mauvaise ?

ISHI-NON-KORE

J'ai songé à une ruse, en effet.

BENTEN

Parle, Ishi-no-Koré. Parle et sauve-nous.

ISHI-NO-KORE, *tirant des plis de son kimono un grand miroir d'or, et illuminant la scène d'un éclair.*

Voyez.

SARASVATI

O merveille !

BENTEN

O merveille des merveilles !

(Les Déeses et les Dieux se groupent autour d'Ishi-no-Koré et contemplent le miroir à la lueur intermittente des éclairs.)

SEIBO, à l'écart.

Pourquoi ces cris de surprise et d'allégresse ?

ISHI-NO-KORE

J'ai créé le premier miroir.

OUZOUME

Je danserai devant vous, ô mes sœurs ! ô mes frères ! Je danserai pour attirer l'attention d' Amatérasou.

BENTEN

Frappez harmonieusement l'un contre l'autre de longs morceaux de bois, ô mes sœurs ! Vous, mes frères, prenez vos arcs, et faites-en vibrer les cordes avec des roseaux et des tiges de bambou. Ainsi naîtra la première musique.

(Ouzoumé se lève et danse au son des clochettes suspendues à son kimono. La musique des Dieux accompagne ses mouvements. Les Dieux rient très haut, en chœur, et donnent des marques d'approbation.)

FOUJIN, à haute voix.

Notre sœur Ouzoumé est plus souple qu'un saule printanier.

TAJIKARA

Le son de ses clochettes est plus harmonieux que le chant du coucou.

BENTEN

Salut, Ouzoumé !

SEIBO

Les trois mille ans qui mûrissent mes pêches s'écouleraient comme une heure à te contempler dansant, Ouzoumé.

RAIJIN, Dieu du Tonnerre, frappant sur ses gongs.

Gloire à Ouzoumé, notre sœur !

(On voit une lumière éclairer le fond de la scène. La lumière sort de la caverne.)

LA VOIX D'AMATERASOU, invisible.

Pourquoi danses-tu, ma sœur Ouzoumé ? Pourquoi vous réjouissez-vous, mes frères ?

OUZOUME

Nous dansons et nous nous réjouissons pour honorer la nouvelle Déesse aussi belle que toi-même, qui vient prendre ta place dans notre assemblée.

(De longs rayons sortent de la caverne, précédant la Déesse du Soleil.)

BENTEN

Elle s'avance avec lenteur, afin de contempler sa rivale inconnue.

SARASVATI

Elle s'avance, afin de contempler la nouvelle Déesse, aussi belle qu'elle-même.

OUZOUME, *triumphante.*

Elle s'avance. Ses longs rayons la précèdent. En apercevant dans le miroir son image inconnue, elle la verra si belle qu'elle demeurera parmi nous.

(Amatérassou paraît, enveloppée d'une splendeur très claire. Toute la scène s'illumine. Amatérassou se reflète longuement dans le grand miroir.)

BENTEN

La Déesse du Soleil a reparu.

SEIBO

Et voici que la clarté et la chaleur sont rendues à l'univers.

OUZOUME, *aux Dieux.*

Réjouissez-vous !

(Elle reprend sa danse joyeuse. Le rideau tombe.)

Les Dons inépuisables

Le lac Biwa est, en vérité, une des Sept Merveilles du Japon. Les pins y mirent leurs ombres mélancoliques. Les clochettes du soir, en traversant les ondes, lancent jusqu'aux lointains une musique plus limpide qu'ailleurs. Et les voiles vespérales qui sillonnent les flots, lassés comme elles, s'inclinent avec plus de langueur endolorie. Les oies sauvages sont des nuées bruissantes qui se reflètent dans les eaux et troublent leur calme d'un frémissement d'ailes. La lune d'automne se plaît à se contempler dans le lac Biwa, comme en son plus beau miroir. Et qui dira jamais la pompe des couchants qui meurent sur le lac transfiguré ?

Naguère, un samouraï en quête d'aventures à travers le Japon, s'arrêta aux bords du lac Biwa. Le point de Séta-no-Karashi se suspendait, ainsi qu'un prodigieux fil d'araignée, au-dessus des eaux. Voulant passer le lac, Foujiwara Hidesato s'approchait de pont ténu, lorsqu'il vit avec stupeur qu'un dragon enlaçait les piles de ses vastes replis glauques. Le pont brillait au soleil, pilotis vivant, architecture d'écailles...

... Quoiqu'il fût le plus valeureux samouraï du Japon, Foujiwara Hidesato hésita un instant à l'aspect du monstre. Mais il n'avait jamais reculé devant un obstacle, jamais il n'avait craint d'affronter un péril.

Foujiwara Hidesato considéra le dragon. Celui-ci paraissait dormir, ses griffes d'or accrochées à une extrémité du pont, et sa queue rocailleuse enroulée autour de l'autre. Une fumée pâle l'enveloppait.

Résolu, Foujiwara Hidesato s'avança et posa le pied sur les anneaux du monstre qu'il croyait endormi. Aucun frémissement ne parcourut les écailles. Et, serein, Foujiwara Hidesato traversa le pont formidable.

Ayant atteint l'autre rive, Foujiwara Hidesato s'éloignait, sans tourner la tête. Comme toutes les âmes fortes, il dédaignait le passé. Mais une voix, derrière lui, l'appela par son nom, en un sanglot de prière.

Miséricordieux à la façon des héros, Foujiwara Hidesato se retourna, sentant qu'une faiblesse et qu'une souffrance imploraient son secours.

Un vieillard ployé sous les ans jetait vers lui l'appel de sa détresse. Foujiwara Hidesato considéra le suppliant avec surprise. La peau ridée ressemblait à des anneaux rocailleux. Les ongles jaunes se recourbaient ainsi que des griffes d'or. Et les cheveux blancs s'envolaient dans la brise, telle une fumée pâle. L'inconnu portait royalement une couronne d'écailles vertes, qui scintillaient autant que de vivantes émeraudes. Et son kimono était brodé de roseaux, de libellules, d'iris et de nénuphars.

Foujiwara Hidesato devina que cet étrange vieillard n'était point de race humaine. Il ne s'en étonna point, accoutumé qu'il était aux aspects les plus surprenants de l'Aventure.

Les choses surnaturelles ne lui apparaissaient ni incompréhensibles ni formidables. Il savait que les renards sont de terribles *gaki*, qui se plaisent à tourmenter les mortels. Tantôt ils revêtent l'apparence d'une femme qui vers en souriant le saké des festins. Tantôt ils empruntent le corps vénérable d'un bonze. Foujiwara Hidesato savait également que les oni se transforment en hideuses vieilles qui se nourrissent de chair humaine. S'étant appliqué à considérer avec défiance les formes illusoire, il devina que le dragon et le vieillard étaient, sous deux aspects dissemblables, le même principe individuel.

Le mystérieux vieillard contemplait Foujiwara Hidesato d'un regard inquiet. Le samouraï lui demanda enfin pourquoi il venait de jeter cet appel. Et le vieillard lui

répondit que, le sachant magnanime et miséricordieux, il avait crié vers lui dans sa détresse.

Hidesato promit sur-le-champ son aide au vieillard. Et celui-ci, reconnaissant de cet élan spontané, révéla au samouraï son origine et son nom. Foujiwara Hidesato apprit ainsi que le dragon qui règne sur le lac Biwa avait revêtu les traits d'un vieillard pour se manifester à lui. Une gigantesque araignée à mille pattes avait dévasté son empire fluide et dévoré la moitié de son peuple et jusqu'à sa progéniture. Et le monstre étendait chaque jour ses ravages. Avant longtemps, l'abîme peuplé du lac Biwa ne serait qu'une solitude où, seuls, erreraient le silence et la mort.

Respectueux devant toute calamité, Hidesato écoutait le récit du dragon royal. Celui-ci ajouta que, dans cette extrémité, il avait résolu d'implorer l'aide d'un homme valeureux. Et, pendant de longs jours, il s'était enroulé, sous sa forme véritable de dragon, autour du pont de Séka-no-Karashi.

Anxieusement, il attendait la venue du Héros. Mais, jusqu'à cette heure, nul n'avait osé tenter le terrifiant passage. Les plus hardis guerriers s'étaient enfuis à la vue du dragon attentif.

Hidesato était aussi prompt à soulager une infortune qu'à la plaindre... Il demanda au dragon de le conduire dans l'ancre où se terrait l'araignée à mille pattes. Mais le dragon royal répondit qu'il ignorait en quel lieu obscur se tapissait le monstre. Et, courtois jusque dans son infortune, il pria Hidesato de descendre au fond de ses domaines et de partager avec lui le repas du soir.

Hidesato consentit, ne craignant pas plus les eaux profondes que les monstres dévorants. Les yeux ouverts et le front haut, il s'abîma, aux côtés du dragon royal, dans le lac Biwa...

... Jamais l'aventureux Hidesato n'avait eu, en ses plus lointaines chevauchées, la révélation d'une pareille splendeur. L'eau bleuissait les lignes et les contours d'une transparence de songe. La lumière ondoyait, glauque et fuyante, sur les choses. Des roseaux aussi élevés que des sapins dressaient leur sveltesse vigoureuse. Et des nénuphars découpaient leurs calices de jade près des iris. Des poissons d'or rouge dardaient parmi les herbes flottantes leurs vivants éclairs.

Hidesato considérait avec émerveillement ce domaine fluide. Il avait écouté jadis les chants populaires qui célébraient l'empire marin de Benten. Ces récits évoquaient à ses yeux le palais de corail et les jardins d'algues brunes, vertes et roses. Mais aucun chant ni aucune légende n'avaient jamais célébré l'empire du lac Biwa.

Accueillant et majestueux, le dragon royal fit asseoir sur son trône de jade le samouraï, son hôte inespéré. Le repas fut somptueux à l'égal du cérémonieux festin des Mikoto. Des pétales de lotus confits étaient servis sur des plats de diamant. L'ivoire des Hashi¹⁷ était gemmé de béryls. Les carpes, servantes soumises, versaient la sève des roseaux en une coupe formée d'une émeraude. A la fin du banquet, les poissons rythmèrent, devant le samouraï, des danses ondoyantes. Ils décrivirent dans l'eau des spirales et des cercles lumineux. Leurs mouvements étincelaient de clartés humides. C'était le plus harmonieux des beaux spectacles...

... Mais voici que, au milieu de cette magnificence, retentit un roulement lointain, comme d'un tonnerre s'abattant sur un mont qui s'ébranlerait. Le royaume limpide fut secoué jusqu'en ses fondements. L'eau s'assombrit et s'agita avec violence. Et le dragon royal dit au samouraï : « Mon ennemie approche... Sa venue fait trembler les roches et les abîmes... Ecoute et vois... »

¹⁷ Bâtonnets de bois ou d'ivoire qui tiennent lieu de fourchettes.

Le samouraï, levant la tête, vit au-dessus des ondes le monstre encore éloigné... Ses mille pattes semblaient une procession de lanternes ardentes. Ses prunelles étaient pareilles à deux soleils maudits, à deux soleils irrités et rouges.

Hidesato, sans trembler, prit son carquois et son arc. Etant l'archer le plus habile du Japon, il ne s'affligea point de voir que seules trois flèches restaient au fond du carquois. Il croyait atteindre dès le premier effort le but redoutable. Confiant et plein d'espoir, il visa entre les deux yeux rougeoyants. La flèche partit... Mais Hidesato la vit, avec stupeur, rebondir aussitôt et retomber sans avoir troué la peau rugueuse du monstre.

Une seconde fois, Hidesato visa... La flèche, lancée exactement au milieu du front, s'émoissa sur les écailles et rebondit, vaincue...

Anxieusement, Hidesato considéra sa dernière flèche... La vie et la mort tremblaient, suspendues en cette minute décisive...

Et voici que l'araignée descendait peu à peu vers le lac... Le dragon royal attendait, dans une morne angoisse, l'issue du combat.

Au moment de viser, Hidesato se souvint de la croyance populaire qui veut que la salive humaine soit mortelle aux araignées et aux scolopendres. Il humecta donc, entre ses lèvres, la pointe de la flèche...

... Et, comme les deux autres, la flèche partit... Un fracas plus terrible que la chute des cieus déchira la suavité nocturne... Les yeux flamboyants se voilèrent, ainsi que deux soleils éteints. En un rôle formidable, le monstre blessé croula au pied de la montagne...

... Des roches se fendirent... Le mont tout entier vibra... La nuit s'épaissit... La terre obscure semblait oppressée d'incertitude.

... Enfin, comme une délivrance, l'aube se leva dans les cieus affranchis. Et, sur les eaux écarlates du lac teint de sang, flottait le cadavre du monstre.

Le dragon royal se réjouit à voix haute, entouré de son peuple de poissons. Peu à peu, les eaux du lac Biwa reprirent leur limpidité transparente. Elles miroitèrent au soleil, elles étincelèrent dans une paix heureuse. Leurs lames irisèrent des prismes fugitifs. Elles bleuirent, plus pures que l'âme de la neige.

Le palais du dragon royal rayonnait, telle une architecture d'arc-en-ciel. Et les poissons joyeux faisaient resplendir leurs écailles.

Le dragon reconnaissant fit servir à son valeureux sauveur un festin plus splendide encore que le premier. A la fin du repas, Hidesato, malgré les prières de son hôte, prit congé de lui.

Lorsque les paroles d'adieu eurent été prononcées, un cortège de poissons défila, portant les présents que le dragon royal offrait à son valeureux sauveur. C'était un sac de ris, un ballot de soie, un chaudron et une cloche de bronze.

Hidesato refusa avec douceur. Mais, sur les instances du dragon, il accepta ces dons magiques, sans en comprendre l'incalculable valeur. Car ces présents assuraient à leur possesseur une richesse illimitée. Le sac de riz était inépuisable. Aussitôt vide, il se remplissait, par miracle, de ces grains laiteux. Le ballot de soie se renouvelait éternellement et le chaudron cuisait, sans feu et sans serviteurs, les mets les plus délicats. Enfin, la cloche de bronze jetait vers le ciel les sons les plus inimaginablement suaves. C'était une musique aérienne, faite pour planer au-dessus des eaux apaisées par le soir. Hidesato résolut de dédier ces harmonies aux Bienveillances Célestes.

C'est pourquoi il fit suspendre la cloche enchantée dans le temple de Kwannôn... Et c'est pourquoi, aujourd'hui, la cloche du soir égrène des notes si limpides au-dessus de flots du lac Biwa.

Les Frères Inférieurs

Le poète Abé-no-Nakamaro, s'étant longtemps incliné sur la nature, ainsi que sur un gouffre aux bleus rayonnants, entrevit quelques lueurs de la multiple énigme. Comme Bouddha méditatif, il comprit que les animaux ont des âmes, des âmes indéchiffrables, et doivent être respectés à l'égal des idoles dans les sanctuaires.

Il comprit qu'une puissance inconnue venge obscurément les animaux que torture la basse férocité des hommes. Il devina aussi que la miséricordieuse Kwannôn sourit, les paupières baissées éternellement, à ceux qui protègent ces faiblesses sacrées.

Le poète se plaisait à songer de lentes heures, dans l'ombre grise du temple. Car son rêve s'y imprégnait de mystère. Les aspirations de son âme se confondaient avec les parfums rituels.

Les tintements fragiles des clochettes et les sonorités graves des gongs rythmaient ses pensées fugaces.

Or, un jour, il évoquait pieusement la splendeur des Dieux. Amartérasou, la Déesse du Soleil, sortait, lumineuse, de la caverne d'ombre, précédée de ses longs rais aigus. Djoga, Déesse de la Lune, se recueillait sous l'arbre de l'immortalité. Dans le vernissé du feuillage, luisaient faiblement les fruits d'une blondeur radieuse. Le kimono bleu de la Déesse était brodé de perles plus claires que les toiles. Elle portait, en guise de ceinture, une corde rouge. Cette corde relie mystérieusement les talons de ceux qui, séparés pour l'heure présente, inconnus l'un de l'autre, doivent s'aimer dans l'avenir. Un lièvre était accroupi aux pieds de la Déesse.

Le Dieu Foujin, vêtu d'azur, chargeait sa forte épaule de l'outre gonflée qui emprisonne les vents. Ouzoumé, la Déesse de la Joie, souriait de ce sourire fermé qui pourtant éclaire tout son visage, les paupières closes sur un contentement intérieur. Daikikou, le Dieu laborieux du Commerce, enfourchant deux sacs de riz, brandissait un marteau de charpentier. Shioki, le Dieu qui maîtrise les démons, enfermait un oni sous son vaste chapeau comme sous une cloche de pagode. Benten, la Déesse de la Mer et de la Musique, chantait en s'accompagnant du biwa aux ruissellements d'eau limpide... Elle chevauchait un dragon aux écailles d'argent. Ses yeux rayonnaient sur la mer grise. Le poète contemplait ses lèvres qui jadis élaborèrent en beauté toute la parole humaine, enseignèrent aux premiers amoureux l'art des baisers.

Soudain, au dehors, un bruit de poursuite déchira le silence attentivement solennel... Et le chanteur vit se réfugier dans l'enceinte un renard traqué¹⁸.

Emu de cette compassion qui relie fraternellement l'être à l'être et la créature à la créature, Abé-no-Nakamaro s'empara de la bête qui, avec une étrange confiance, se laissa saisir par ces mains pitoyables... Il la cacha sous un pli de son ample kimono blanc de poète.

Les chasseurs entrèrent tumultueusement dans le temple... Déçus, ils durent abandonner leur proie. Et, lorsque la solitude fut tombée de nouveau sur la pagode, Abé-no-Nakamaro rendit le renard sauvé aux forêts bleues d'espace et aux montagnes inviolables.

Un an plus tard, une vierge, belle comme la lune sur la neige, traversa le chemin du poète. Elle était svelte et lumineuse comme un saule fleuri de lucioles. Sa voix était

¹⁸ On poursuit le renard au Japon, non pour l'inepte et féroce plaisir de le chasser, mais afin de se procurer le foie de la bête, réputé comme un précieux remède.

prenante comme la voix lointaine du coucou. Et son corps ondoyait, à l'égal des glycines faiblement parfumées, sous le vent du soir.

Djoga lia, de sa corde rouge, les talons du poète et de l'inconnue. La jeune fille devint l'épouse, plus âprement chérie que la maîtresse la plus convoitée.

Mais, un jour, elle vit grimacer à son chevet Karou, la Déesse des Fièvres, qui raille les agonisants... Karou lui apparut, avec ses attributs ordinaires, à cheval sur un poisson, et le front couronné d'un crapaud jaune.

Et Karou emporta la jeune femme dans le royaume de Yen-ma, le maître des morts.

... La troisième nuit après le trépas de sa jeune épouse, Abé-no-Nakamaro fut visité par un songe. La morte se révéla, surgissant d'un lotus rose, et souriant à travers une clarté d'aurore...

Le poète comprit son radieux silence, ainsi que l'on comprend le verbe de la musique. Les lèvres muettes de l'apparition lui dévoilèrent que le renard, jadis pourchassé jusque dans le temple, s'était réincarné sous la forme incomparable de la vierge qu'Abé-no-Nakamaro avait amoureusement épousée.

En délivrant la bête poursuivie, il avait sauvé sa plus ardente joie et sa plus belle douleur.

Parmi dix mille Musiciennes

Entre les concubines de l'empereur, fleurissait, tel un iris parmi les bambous, la musicienne Kogo-no-tsuboné. Nulle, comme elle, ne savait caresser le koto défaillant, ni le ranimer, comme elle, d'une étrange et mortelle ardeur.

Parfois, le chœur impérial chantait aux sons mariés de la flûte chinoise et du samisen, dont l'union est si étroitement parfaite qu'elle symbolise l'accord divin des âmes. Kogo, dissimulée derrière un paravent, notait avec des fèves alignées, les sinuosités du rythme, et, dès la pause finale, elle répétait impeccablement la mélodie.

Kogo était la joie perpétuelle de l'empereur. Elle se parait de coquillages plus beaux que des gemmes. Pendant de longues heures, elle écoutait le murmure d'une conque. Et cet écho de la mer lointaine lui inspirait des musiques fugaces et fluides. Souvent, elle composait des strophes où elle louait les montagnes pommelées de neige et pareilles au pelage tacheté d'une biche. Elle chantait aussi l'ondolement des vagues, et la fuite mélancolique du héron jaune parmi les roseaux.

Mais l'impératrice Hatsou haïssait Kogo d'une haine inlassable. Et telle fut la mesquine violence de ses persécutions que la concubine s'enfuit du palais impérial. Trois ans, le Mikoto la fit rechercher en vain. Ses coureurs traversèrent inutilement le royaume. L'incomparable musicienne avait disparu.

L'empereur ordonna enfin à un poète habile en l'art des chants, Nakakimi, de retrouver la fugitive. Car le poète s'était vanté de reconnaître, parmi les instruments de dix mille musiciennes invisibles, le toucher magique de Kogo.

Longtemps, Nakakimi erra, par les solitudes et les cités. Mais, un soir, comme il parcourait à cheval le village de Saga, près d'Araski, jouant sur sa flûte des airs naïvement tristes, il perçut la réponse d'un koto, savamment effleuré, qui, lointainement, reprenait le refrain en le subtilisant jusqu'à l'irréel.

Et, avec le frisson des grandes joies muettes, il pâlit en reconnaissant l'art sans égal de la musicienne retrouvée.

Le Seuil du Silence

Minamoto-no-Yorimitsou fut un guerrier magnanime. Jamais le sentiment de sa force ne lui fit opprimer la faiblesse épouvantée ou confiante. Car Minamoto n'était point semblable aux autres hommes. Il fut le doux héros qui ne hait que la cruauté et l'injustice.

Minamoto révérait fervemment les trois Dieux de la Guerre.

Il fut le serviteur de Kwangou, le Dieu qui menace de sa pique les éléments insoumis, et tiraille de colère sa barbe déchirée. Marishiten lui apparut, grimaçant et debout sur un sanglier. Foudo le favorisa également, Foudo le vengeur, dont la main droite brandit le sabre qui taillade, et dont la main gauche enroule la corde qui garrotte. Mais le héros chérissait surtout Shôki, le Dieu qui saisit au vol les oni fuyants et les emprisonne sous son vaste chapeau. Car Shôki est la bonté forte qui ne châtie les uns que pour sauver les autres.

Minamoto était suivi dans ses campagnes par un serviteur à l'âme très simplement fidèle : Tsouna. Tous deux, ils parcouraient le Japon, délivrant les opprimés, abaissant les injustes gouverneurs de province, et combattant les gaki.

Un soir, ils erraient dans la plaine de Rendai, lorsqu'une étrange et terrible apparition se manifesta. Un crâne, porté par le vent du soir, flottait dans l'air. Les lueurs du soleil couchant le nimbaient d'une rouge auréole.

Minamoto et Tsouna comprirent qu'un ordre divin leur était mystérieusement envoyé. Le crâne blanchissait devant eux, semblant leur tracer la route. Ils suivirent la vision jusqu'au plateau de Kagoura-ga-Oka.

Au milieu d'un champ d'herbe pâle, se désolait une maison en ruines. Sur le seuil, attendait une femme âgée, au kimono blanc, dont le visage était pareil au visage raviné des vieilles divineresses. Sa chevelure semblait une neige flétrie que ne baigne point la lune consolante. Ses paupières étaient si lourdes qu'elle les soulevait avec une baguette d'ivoire, et si grandes que, rejetées, elles couvraient toute sa tête, comme un ample voile. De ses deux mains, elle retenait le fardeau de ses mamelles.

Minamoto obséda de questions la bizarre solitaire. Elle étendit la main vers la baguette d'ivoire. Ses seins tombèrent jusqu'aux genoux, en un flaque abandon d'outre crevée. Lentement, l'innombrable ouvrit ses lèvres avec une autre baguette. Et, d'une voix chevrotante, elle parla.

... Plus de deux siècles pesaient sur sa tête accablée. Depuis deux cent soixante-dix ans, elle existait, pareille aux grises végétations des roches. Elle avait été la servante, soumise par la terreur, de neuf maîtres, dont elle tut le nom redoutable. Elle avertit les errants du péril qui les guettait, dans une contrée subjuguée par les démons.

Ayant dit, elle franchit de nouveau le seuil du silence.

Minamoto et Tsouna entrèrent dans la salle des festins. Oppressés par l'air obscur qui pesait lourdement, ils se penchèrent aux carreaux de papier, sur lesquels mourait une luciole. L'orage allait épouser la nuit, accompagnée d'un nuptial cortège de terreurs. Une épouvante s'aiguissait au fond de la stupeur universelle.

Ce fut, dans l'attente de l'air, un bruit de pas multiples, comme des pas d'une foule désordonnée. Un tumulte strident de gongs et de tambours éclata. Révélés par une brusque illumination d'éclairs, d'innombrables bakémono¹⁹ se pressèrent en hurlant...

¹⁹ Démons

Certains d'entre eux repliaient, ainsi que des anneaux de python, leur long cou aux écailles vertes. D'autres accueillèrent les héros, tendant vers eux leurs paumes et portant les pieds au front en signe de déférence. D'autres encore gonflaient des ventres flasques de pieuvres où s'ouvrait, avec défiance, leur œil unique, situé à la place du nombril. Quelques-uns grouillaient, sous la forme de tortues aux carapaces recouvertes de poils épais, ou de singes, ayant un trou béant en guise de foie. Désossés et gélatineux ainsi que des méduses, des gaki amorphes laissaient crouler leurs chairs inorganiques.

Mais, comme les feux follets se dissipent devant la clarté spectrale de la Lune, les bakémono disparurent devant une forme étrange. Nue jusqu'à la ceinture, elle érigeait orgueilleusement l'ombre des seins ronds. Elle était de stature médiocre, mais son visage, invraisemblablement amenuisé et mince, mesurait deux pieds du front jusqu'au menton aigu. Ses bras, plus ténus que des brins de soie, inquiétaient et déconcertaient...

Elle rit de toutes ses dents, admirablement noires, et disparut à son tour.

Ce fut, soudain, dans l'ombre grouillante, un rayonnement de lune, une lumière diffuse de songe. Une étrangère étincela, aussi belle que Djoga elle-même, Djoga, la Déesse de la Lune, au front ceint de perles.

Yorimitsou demeura sans paroles devant cette incarnation de toute l'insaisissable grâce féminine. Ses prunelles se troublèrent... Ses pensées vacillèrent, ainsi que la lueur d'une lanterne.

Soudain, il se sentit enveloppé mystérieusement de brouillard. D'innombrables toiles d'araignée l'enserraient de leur brume grise... C'était un lacis perfide qui l'emprisonnait dans un tiède crépuscule.

Une langueur s'insinuait en lui, pareille aux lassitudes des fins de jour... Les fils complexes l'étreignaient implacablement de leur réseau.

Le héros eut la divination du péril latent... Il se dressa, et fendit de son glaive la trame subtile... En aveugle, il frappa dans le mystère.

Un gémissement rauque déchira l'air. Le crépuscule ambigu se dissipa... La vision s'était évanouie, et le sabre de Yorimitsou était trempé d'un sang plus laiteux que des gouttes de lune.

Les deux guerriers comprirent qu'ils erraient au hasard dans le domaine du sortilège... Ils suivirent les traces de sang laiteux...

Longtemps, ils s'égarèrent en d'étranges allées souterraines... Enfin, ils pénétrèrent dans une grotte aux parois de jade, où s'était douloureusement tapie une monstrueuse araignée.

Une petite lueur se dardait parmi la masse du corps... C'était la pointe brisée du sabre d'Yorimitsou... Le même sang clair d'étoile blessée sourdait de la plaie ouverte dans le ventre.

Yorimitsou invoqua Shôki, dont la miséricordieuse puissance triomphe des oni et des dragons. Puis, élevant religieusement son glaive, il décolla la tête de l'araignée, – une tête large de vingt-cinq aunes, – et plongea également le fer sacré dans le gouffre du ventre.

Des entrailles mises à nu jaillirent dix-neuf cent dix-neuf crânes de guerriers dévorés jadis par le monstre et cent araignées de la taille d'un enfant de sept à huit ans.

Yorimitsou et Tsouna comprirent qu'ils avaient vaincu une araignée des montagnes, d'une race plus redoutable encore que la race obscure des dragons... Et, avec la gravité des héros émus par la solennité des victoires, ils remontèrent vers l'existence terrestre...

Les fleurs invisibles suppliaient de tous leurs éloquents parfums... Et la nuit brûlante et douce s'avancait, les mains lourdes de camélias.

Pour la Longue Joie des Hommes

Yokihi, la compagne favorite de l'impératrice Tokiwa, était belle comme l'érable et harmonieuse comme la pluie nocturne. L'impératrice écoutait, pendant de longues heures, le murmure fluide du koto sous les doigts de la jeune fille.

Parfois aussi, revêtant des ailes grises et bleues, Yokihi dansait devant son impériale maîtresse la danse mystérieuse des phalènes.

Mais voici qu'un soir, en rythmant les gestes et les poses, elle heurta légèrement le coussin de l'impératrice.

Les ministres et les officiers réclamèrent avec vigueur un châtiment pour cet acte involontaire de lèse-majesté. Et l'impératrice, malgré la tendre faiblesse qui l'inclinait vers la musicienne, dut la frapper d'exil. Mais, avant son départ, elle lui apprit les Paroles merveilleuses recueillies sur les lèvres divines de Benten par une moniale... Les Paroles merveilleuses, par leur suavité incomparable, éloignent à jamais la douleur et assurent à celui qui les prononce toute une existence de félicité.

Yokihi se réfugia dans une vallée profonde... En contemplant la fuite des nuages au-dessus des montagnes, elle apprit la danse des nuées.

L'Etoile Vierge, Tchih-Nou, lui apparut, par une nuit solennelle. Sur des feuilles de chrysanthème, la danseuse traçait les Paroles sacrées, les Paroles qui obsèdent comme la musique et enivrent comme le parfum.

C'est ainsi que le premier poème, écrit sur des pétales de fleurs et trempé d'une rosée odorante, fut inspiré par une Déesse, pour la longue joie des hommes.

Le charme des Paroles fut si puissant que la rosée, baignant à l'aurore les feuilles de chrysanthème où Yokihi les avait tracées la veille, devint un prestigieux élixir. Les habitants de la contrée qui buvaient ces gouttes magiques vécurent dans la paix des années égales.

Et la douceur de ces Paroles fut si insidieuse qu'en les récitant Yokihi oubliait la douleur de ne point revoir l'Amie impériale.

Morte, Yokihi alla demeurer sur la rive lointaine du Fleuve Céleste. Mais, afin d'honorer l'amitié, blanche comme la neige sur la campagne, les Dieux permettent à Tokiwa, admise au paradis de Bouddha, et à Yokihi de se rejoindre, le septième jour du septième mois... Une nuée de pies se suspend alors dans l'espace et forme un pont d'ailes frémissantes, sur lequel l'impératrice va rejoindre la danseuse...

Le Crépuscule du Printemps

Le guerrier Ota Dokwan errait à cheval aux environs de Yeddo, lorsqu'une bourrasque le flagella cruellement. Il se réfugia quelques heures dans une auberge odorante de thé et de pêches.

Le vent et la pluie ne s'apaisant point, il résolut de revenir à son foyer et demanda à la fille de l'aubergiste de lui prêter un mino²⁰.

La jeune fille l'écouta avec déférence et revint un instant plus tard. Mais, au lieu du vêtement attendu, elle portait, sur un éventail, une fleur de yamabouki²¹. Toute confuse et rougissante, elle attendit sans rien dire.

Ota Dokwan, l'âme étonnée, ne comprit point d'abord le sens caché de cette muette réponse. La jeune fille lui murmura alors ces vers d'un antique poème :

« *Nana yé, ya yé,
Nana wa saké domo,
Yamabouki non mino hitotsou da ni, naka zo
Kanahsiki.* »

« Quoique ayant sept pétales,
A notre vif regret
Le yamabouki n'a point
De graine. »

Car mino signifie également *graine* et *vêtement pour préserver de la pluie*.

Ota Dokwan, charmé de trouver chez cette jeune fille une connaissance aussi profonde qu'inattendue des vieux poètes, improvisa pour elle ces quelques vers :

« Youki-koure-te kono shita kage wo
Yado to seba hana ya
Ko yoi no arouji nara mashi. »

“Le crépuscule du printemps s'avance, et tu reposes sous un arbre,
Dont les fleurs agitent avec douceur leurs pétales,
Fleurs pareilles aux regards de ton hôtesse, ô étranger ! »

²⁰ Vêtement pour préserver de la pluie.

²¹ *Kerria japonica*.

Vent de la Folie dans les Branches

Dans la province d'Omi, que les beaux pins, par les midis fébriles, rafraîchissent d'une nuit perpétuelle, croissait mystérieusement un arbre redoutable. Depuis mille ans et plus, les habitants de la contrée passaient avec une crainte sourde devant l'énoki²². Car les énoki sont habités par des oni maléfiques. Ces arbres sont étranges et sacrés. Les esprits qu'ils abritent les protègent souverainement, et quiconque touche à leur rameau le plus léger est frappé de maux inconnus.

Or, un daïmio, Satzouma-Bshichizaëmon, acquit le domaine au milieu duquel se dressait l'énoki. Cet arbre lui déplut par la désolation de son antique grandeur.

Il résolut de le faire abattre, car, dans le jardin curieusement ordonné, l'énoki masquait la vue d'un étang aux plis de crêpe lourd. Sur les eaux stagnantes, rougeoyaient des nénuphars semblables à la lune d'automne multipliée. Au bord de l'étang, sommeillait une jonque. Souvent, la jeune épouse du daïmio attendait ses songeries puérides sur les eaux engourdies de leur sommeil magique.

La veille du jour où l'ordre fatal fut donné par le daïmio, sa mère fut troublée d'un rêve. Les puissances inconnues se révèlent plus volontiers aux êtres que le temps a imprégnés de sa lente sagesse. Ce n'est point au hasard que Kwannôn, la Déesse méditative, a incarné le savoir sous l'aspect d'une tortue.

Un dragon apparut à la mère e Satzouma. Ses écailles luisaient sombrement, ainsi que la pluie nocturne. Des gemmes, pareilles à des étoiles maudites, éclairaient son front de monstre.

Et l'envoyé lui prédit la fin de sa race, si le daïmio n'abandonnait pas son dessein.

Dès l'aube frissonnante, la mère de Satzouma vint presser son fils de ses prières. Vainement, elle épuisa toute son éloquence. Vainement, elle versa des larmes.

Les paysans de la contrée allèrent frapper aux portes du daïmio, lui apportant, en guise d'offrande, les fleurs des champs et les fruits des vergers. Ils le conjuraient d'épargner l'arbre vénérable. Satzouma les renvoya sans réponse. Ses serviteurs, devant son visage sévère, durent refouler leurs supplications.

La jeune femme du daïmio elle-même tenta inutilement une demande timide. Car l'esprit de Satzouma était de ceux que l'opposition exaspère jusqu'au défi. Avec l'obstination des âmes bornées, il allait vers l'Irrévocable. Il donna l'ordre d'abattre l'arbre.

... Le tronc massif tomba, comme un dragon blessé... Et au froissement des branches, au choc rude de la chute, se mêla un bruit inexplicable, rauque gémissant d'une souffrance qui menace...

Le lendemain, la mère de Satzouma erra dans les jardins... Ses yeux, pareils à des brasiers démoniaques, avivaient leurs sombres flammes à travers la chevelure en désordre...

La Démence avait brouillé l'exactitude de ses regards et de ses pensées... Ses hurlements remplirent d'une religieuse terreur tous ceux qui s'approchaient d'elle.

Ce fut une contagion. Aux hurlements de la vieille femme répondirent, comme un écho, les hurlements de la jeune épouse. Elle aussi descendait, à tâtons, le chemin spectral, parmi les fantômes et les larves. De tous les angles du mur où ils étaient blottis, les êtres mystérieux s'essoraient en grimaçant...

L'un après l'autre, tous les serviteurs de la maison châtiée succombèrent au délire.

Le vent de folie qui soufflait sur ces âmes atteignit Satzoumo le dernier de tous. Des rêves cruels le supplicèrent à son chevet. Il revit en songe l'arbre implacable... Ses

²² Celtis chinensis.

frondaisons luisaient sous une pluie grise et bleue... Un faible vent y susurrant... Les rameaux se dressaient et se repliaient comme des serpents tordus... Les feuilles humides brillaient de la lueur sournoise des écailles... Et les sifflements qui se prolongeaient, aigus, emplissaient d'horreur l'âme misérable de l'homme.

Les verdure de l'arbre oscillaient à l'égal des vagues. Les branches, ainsi que des pieuvres, allongeaient leurs tentacules... Le tronc se gonflait, pareil à la poche monstrueuse qui engloutit les membres des naufragés...

... Et voici que s'avançaient vers le fiévreux de longs doigts qui déchiraient en étranglant. Terribles, crispés, ils décomposaient le vert violâtre des pourritures... C'étaient des doigts de mort vengeur...

Satzouma se pendit à un trapèze... Sa face de cadavre gardait l'empreinte d'une indicible épouvante.

Longtemps, la maison châtiée resta en proie aux fantômes de la solitude.

Un jour, pourtant, les clameurs du peuple protestèrent contre cet abandon d'une demeure autrefois splendide... Le shokoujo²³ alla vers un couvent aimé de Kwannôn, où priait, en une perpétuelle blancheur, une bonzesse de la famille impériale. La moniale céda aux supplications de l'envoyé. Elle purifia par sa présence la demeure livrée aux mauvais esprits.

Et les serviteurs de l'ombre reculèrent devant la clarté chaste de ses yeux... L'oni tourmenté, qui jadis habitait l'arbre, rentra dans les ténèbres souterraines où dorment profondément les fièvres passagères et les douleurs oubliées.

²³ Sorte de magistrat.

Le Lièvre blanc et les Crocodiles

Au temps où les animaux avaient l'usage de la parole, un petit lièvre blanc coulait, dans l'île d'Oki, des heures sereines. Par les jours d'été, l'île heureuse riait à la mer... Rose et verte et chantante, elle riait au soleil. Et, sous les clairs de lune, elle songeait infiniment, argentée et bleue.

Au loin, se dessinait la côte d'Inaba, ourlée par les vagues blanches. Des forêts de cerisiers en fleurs neigeaient là-bas, au gré des brises. C'était comme un vaste ondoisement d'écume parfumée. Aux longs midis, des appels de samisen imploraient, languissamment tenaces.

Le lièvre blanc contemplait, de ses prunelles fixes, la côte lointaine. Car la soif de l'inconnu était en lui. Il était lassé des lieux toujours pareils, fussent-ils les plus beaux du monde...

Or, ce désir s'accrut impérieusement en lui et grandit jusqu'à l'obsession. Mais la mer déferlait entre lui et la terre si belle d'être ignorée.

Par un jour ruisselant de lumière tiède, le lièvre attendait la venue du Hasard... Il attendait, les regards obstinément tournés vers la terre mystérieuse. Et, soudain, il aperçut un énorme crocodile étendu sur le sable et se chauffant au soleil.

Un projet traversa le petit cerveau du lièvre. Adroit et rusé, il s'approcha du crocodile et le salua en termes flatteurs. Puis, avec un intérêt simulé, il dit au crocodile :

« Nos deux sorts, ô mon frère ! sont différents et nous séparent à tout jamais. Vous êtes le fils de l'eau, et moi, l'enfant de la terre. J'ai la curiosité aiguë de votre race, si dissemblable de la nôtre. Dites-moi : vous autres, les Crocodiles, seriez-vous plus nombreux sur la face de l'eau que nous, les Lièvres, sur la face de la terre ?

-Certes, » répondit le crocodile orgueilleux de la race dont il était le chef, « nous sommes plus nombreux que vous tous. Car l'eau est plus vaste que la terre bornée. »

Le lièvre interrogea encore le crocodile :

« Pourriez-vous, ô mon frère, aligner tous les crocodiles jusqu'à la côte d'Inaba ?

- Certes, » répondit le monstre ; « assemblés ainsi, nous formerions une ligne vivante jusqu'à la côte lointaine. »

Le lièvre feignit alors l'incrédulité. Et, piqué dans son orgueil de race, le crocodile offrit de lui prouver que ces paroles n'étaient point une fanfaronnade, mais qu'elles étaient la vérité très simple.

Plongeant alors dans l'eau miroitante, il s'abîma au fond de la mer...

Patiemment, le lièvre attendit sur la grève. Enfin, le crocodile revint, suivi d'une multitude d'autres crocodiles, pareils à des roches vertes flottant sur l'eau.

A la prière de leur chef dupé par le lièvre, les crocodiles se rangèrent tous en file, et leurs dos formaient un vaste pont qui s'étendait jusqu'à la côte d'Inaba.

Avec une admiration bruyante, le lièvre contempla le pont vivant jeté sur la mer. Il demanda au naïf crocodile la permission de dénombrer exactement les crocodiles alignés, en passant sur leurs dos rugueux. Et le crocodile, plein d'une vanité ingénue, consentit.

Le lièvre traversa ainsi la mer sur le dos des crocodiles... Il les comptait, à haute voix, en passant. Le nombre des crocodiles alignés était de soixante-dix mille. Triomphant, il toucha l'autre rive, et bondit sur le sable...

Mais, se retournant, il eut l'imprudence de railler les crocodiles. Il se vanta devant eux de les avoir fait servir à l'exécution de ses projets. Grâce à la vanité de l'un d'entre eux, il les avait tous abusés...

En courroux, les crocodiles assaillirent le lièvre perfide et vantard. Ils arrachèrent la fourrure du patient, et l'abandonnèrent, écorché vif, sur le sable du royaume tant désiré, du royaume si beau d'être longuement entrevu.

Dans ses tourments furieux, le lièvre se roula dans le sable, en poussant des râles de bête agonisante. Il touchait à la limite de la douleur. La fièvre le dévorait de ses dents creuses. Le pauvre lièvre supplicié grelottait et brûlait tout ensemble, blessure ouverte, souffrance vivante, flagellée par le vent du matin.

Le vent du matin, qui avive les plaies, avait emporté et dispersé la fourrure blanche du petit lièvre lamentable.

Ceux qui souffrent par leur propre faute sont plus dignes de pitié que ceux qui se savent frappés à tort par un injuste destin. Car ceux qui souffrent par leur propre faute joignent le repentir et le remords à leurs autres tortures. Le petit lièvre se sentit misérable éperdument.

A cette minute, un cortège vint à passer. Au milieu du défilé des samouraï, rayonnaient deux palanquins splendides. Deux adolescents y étaient pompeusement accroupis sur des coussins.

Ayant entendu gémir sur la route le petit lièvre lamentable, les adolescents firent signe aux serviteurs qui portaient les deux palanquins. Les serviteurs s'arrêtèrent, selon l'ordre de leurs maîtres. Et, d'un ton pitoyable, les inconnus interrogèrent le lièvre sur la cause de ses cris et de ses gémissements.

Le petit lièvre leur fit le triste récit de sa vantardise et de sa punition.

En silence, les deux adolescents le considérèrent. Ils possédaient le cœur lâche et cruel des jeunes hommes. En contrefaisant la pitié, l'aîné des adolescents prescrivit au petit lièvre un remède qui lui assurait, dit-il, une guérison prompte. Il devait se baigner dans la mer et, s'asseyant sur le beau sable argenté, se sécher au vent.

Naïf et abusé à son tour, le petit lièvre remercia les deux adolescents royaux. Le cortège s'égreña et disparut au tournant du chemin.

Rempli d'espoir et de confiance, le lièvre se baigna dans les flots âcres... Et le sel mordit les plaies et corroda le sang qui suintait sur la chair mise à nu.

L'horreur de cette souffrance tordit le pauvre lièvre... Implorant un peu de fraîcheur sur le feu vivant de ses blessures, il se livra à la brise marine. Et la brise marine aviva la cuisson des écorchures fraîches. La peau sanglante se resserrait et se ridait atrocement. Epuisé, le pauvre lièvre se coucha sur le sable, se préparant à la mort.

Soudain, un homme passa... Il marchait dans la solitude, sans escorte de samouraï et sans palanquin altièrement porté par des serviteurs. Mais, à la simple majesté de son front et de ses yeux, le lièvre reconnut en ce passant un des fils du Mikoto lui-même.

Compatissant, il interrogea le lièvre sur ses horribles douleurs, comme l'avaient fait déjà les deux adolescents perfides, ses frères. Or, les deux adolescents étaient les fils du Mikoto et de sa légitime épouse, et ce passant impérial était le fils du Mikoto et d'une concubine.

Ayant interrogé le lièvre, le passant attendit sa réponse. L'animal blessé se tut pourtant. Car l'hypocrite cruauté des fils légitimes du Mikoto avait enseigné à ce petit cerveau de bête la juste défiance et la crainte des hommes.

Une seconde fois, le fils errant et solitaire du Mikoto parla... Et son accent était si doux en sa fermeté, si ferme en sa douceur, que le petit lièvre reprit courage et confiance.

Une seconde fois, il fit le triste récit de ses aventures. Et le passant auguste prescrivit au lièvre de se baigner dans l'eau d'une source qui jaillissait au pied des bambous.

Le petit lièvre obéit à l'ordre de l'étranger. L'eau claire lava et dispersa le sel, et les brûlures s'apaisèrent divinement. Une fraîcheur de baume consola toute la chair douloureuse du lièvre.

Il rampa avec humilité et gratitude aux pieds du miséricordieux passant. Celui-ci le considéra, et le sourire bouddhique illumina sa face d'une rassérénante splendeur. Se penchant, il cueillit les fleurs de kaba qui parfumaient l'eau de la source. Et, jonchant l'herbe de ces fleurs, il commanda encore au lièvre de se rouler sur cette couche embaumée.

Le lièvre se soumit à l'ordre du maître. Miraculeusement, la fourrure blanche de l'animal écorché velouta sa peau nouvelle. Il bondit d'allégresse, tel qu'il était avant de provoquer la vengeance des crocodiles.

Le cœur débordant de reconnaissance, le lièvre se prosterna devant l'inconnu.

« Révèle-moi ton nom, ô bienfaiteur ! » implora-t-il, « car le nom d'un bienfaiteur est doux sur les lèvres de celui qu'il a comblé.

- Je me nomme Okouni-noushi-no-Mikoto, » répondit l'étranger.

Et, souriant au lièvre attentif, l'impérial magicien lui apprit qu'il errait, solitaire, à travers les contrées, oppressé par la tristesse. Ses frères, les deux fils légitimes du Mikoto, partaient en ambassade vers Yakami, une himé lumineusement belle de la province d'Inabi, qu'il aimait vainement, lui, le fils sans honneurs de la concubine. Les deux adolescents impériaux se prosternerait devant la himé, qui choisirait l'un d'eux pour son époux.

Ayant écouté pieusement le récit de l'enchanteur, le lièvre répondit par des paroles prophétiques. Il prédit à Okouni-noushi-no-Mikoto que la himé Yakami, dédaignant les deux frères perfides, choisirait pour son époux le fils sans honneurs de la concubine.

Okouni-noushi-no-Mikoto écouta la prophétie du lièvre, avec une joie grave. Car il savait que les animaux recèlent une part obscure de l'universelle sagesse.

Or, tout s'accomplit plus tard selon la prédiction du lièvre. Et le lièvre, sous l'influence bienfaisante de la Lune, protectrice des lièvres et des serpents, vécut pendant mille années.

Les trois Ecailles d'Azur

Pendant le règne de l'empereur Karhiva²⁴, l'île d'Enoshima fut ravagée par un dragon qui portait entre ses cinq longues griffes la désolation et la mort.

Les peuples de l'île, dans leur détresse, offrirent à Benten une prière désespérée... La Déesse entendit favorablement leur appel. Le sortilège de son koto endormit le dragon, ivre de musique. Car le koto de Benten unit l'ardeur poignante de la joie à la suavité lointaine du Souvenir. Et les sons coulent des doigts harmonieux de la déesse, ainsi que des gouttes d'étoiles.

Le monstre, engourdi de sommeil, fut tué par les guerriers d'Enoshima, qui, reconnaissants, consacrèrent à la Déesse une grotte parée de coquillages, où s'obstinait l'azur d'un soir perpétuel...

Hojo Tokimasa rechercha l'ombre de la caverne sainte, afin de concilier la protection de Benten à lui-même et à sa race. Sachant que la Déesse est propice aux poèmes savamment ordonnés, il composa pour elle des vers tressés avec art.

Benten se leva sur les flots, ainsi qu'une aube maritime. Sa robe glauque était ourlée d'écume et d'embrun. Et ses cheveux refluaient, telles des vagues déroulées....

D'une voix limpide, elle promit à Tokimasa la faveur qu'il implorait. Elle l'assura que ses descendants triompheraient sur le trône impérial, mais que, si le pouvoir héréditaire tombait entre des mains injustes, il ne se prolongerait point au-delà de la septième génération.

Benten, en sa mélancolique sagesse, prévoyait les règnes sans clémence qui éteignirent le rayonnement de cette race.

Lorsque le murmure des paroles célestes se fut évanoui, Tokimasa vit se transformer l'aspect de la Déesse. Elle apparut moitié femme et moitié dragon. Les cinq longues griffes d'or miroitaient au soleil. Elle s'accroupit sur le sable, et, de ce corps monstrueux et divin, se détachèrent trois écailles bleues.

Tokimasa, frappé d'une mystique stupeur, ramassa les trois écailles d'azur, qui devinrent le blason sacré de sa race...

Et la Déesse, ayant parlé, disparut dans la mer.

²⁴ 151 ans avant J.-C.

Conque Nostalgique

Le visage lointain de Hohodémi s'embrume à travers les temps. Hohodémi appartient à la dynastie légendaire des Mikoto très antiques.

L'histoire n'a point buriné ses traits, mais la fable a dessiné son ondoyante silhouette, en l'entourant d'une flore miraculeuse de contes et de poèmes.

Hohodémi régna pieusement vers 580. Son peuple lui donna le surnom de Yamadachi-hiko, le Chasseur Très Adroit des Montagnes... Car il était savant dans l'art de traquer et de vaincre. Il triomphait invariablement de toutes les ruses du renard et de toutes les révoltes des fauves.

Son frère cadet, surnommé le Pêcheur très Habile de la Mer, Oumi-sachi-hiko, était doué d'un incomparable adresse à déjouer les craintes des poissons soupçonneux. Avant l'avènement de Hohodémi au pouvoir impérial, tous deux se dévouaient sans réserve à ces jeux rudes, l'un errant sur les montagnes, et l'autre penché sur les flots.

Un jour Hohodémi, le Chasseur Très Adroit, vint offrir à son frère, le Pêcheur Très Habile, son arc et ses flèches en échange de sa ligne de bambou et de son hameçon. Le Pêcheur Très Habile y consentit, et tous deux s'en furent, dans l'attente d'une joie inépuisée.

Hohodémi délia l'amarre d'une jonque et cingla vers le large. Pendant de longues heures bleues, il s'acharna vainement à l'effort d'attirer le poisson plein de défiance. Vers le soir, il replia la ligne de bambou, avec l'humiliation de ne point rapporter la moindre proie... Une amertume nouvelle monta en son âme déçue. Il avait perdu l'hameçon de son frère...

Le Pêcheur Très Habile était plus terrible en son courroux que le roi des Dragons. Hohodémi craignit la fureur de son frère, lorsqu'il s'en reviendrait vers lui. Sous les rayons baissés du soleil couchant, il chercha, parmi les rochers et dans le sable déployé. Et la mélancolie lointaine de la lune attrista sa recherche laborieusement infructueuse.

Le Pêcheur Très Habile, s'en était retourné, les mains vides, des montagnes inhospitalières, accueilli par des blâmes et par des menaces l'aveu de Hohodémi.

Celui-ci, que désolaient les reproches du Pêcheur Très Habile, prit le glaive triompha de ses premières victoires et le rompit en cinq cents neuf fragments avec lesquels il forgea cinq cent neuf hameçons. Il les offrit humblement à son frère, qui les refusa.

Hohodémi ne s'éleva point contre cette obstinée rancune du Pêcheur Très Habile. Car ses devoirs d'aîné lui commandaient la patience et la douceur. Tristement, il s'égara au bord de la mer, cherchant sans espoir, mais avec une ténacité de contrition, l'hameçon perdu.

Levant les yeux, il vit une vieille pêcheuse de crabes aux cheveux plus blancs et plus lisses que des fleurs d'ivoire. L'empreinte de ses pas luisait dans le sable. D'une voix fêlée, elle lui demanda ce qu'il cherchait avec tant d'âpreté douloureuse.

Sur la réponse du jeune prince, elle lui dit : « Ne fouille plus les grèves. Ne scrute plus l'ombre violette des roches. Mais descends jusqu'aux profondeurs sacrées de la Mer, et entre sans crainte dans le royaume de Benten, la Déesse des Flots. Ce royaume se nomme Ryn-Gou-Jyn. Benten, la Déesse changeante, est à la fois très cruelle et très bonne. Si tu la presses de tes prières, elle cherchera, parmi les poissons sur lesquels elle règne, celui qui a emporté dans sa gorge l'hameçon perdu. »

La vieille tendit à l'adolescent, muet de gratitude, son vaste panier de pêcheuse. Hohodémi monta dans le panier d'osier, comme dans une jonque, et l'étrange barque s'abîma sous les eaux.

Hohodémi traversa miraculeusement, sans terreur et sans souffrance, la pénombre sonore. Le fracas des grandes marées bourdonnait en lui et autour de lui. Ses oreilles vibraient, comme deux conques attentives. Le vert limpide consolait ses paupières, lassées de ne point se refermer dans le sommeil, et ses yeux troublés de larmes.

... Une vague le rejeta en un verger planté d'arbres de corail. Des anémones y entr'ouvraient leurs vivantes corolles. Et des hippocampes dardaient, à travers les roches tapissées d'herbes marines, leur fuite plus éperdue qu'un vol de papillons.

Deux Ningio²⁵ babillaient, assises sur la margelle d'un puits, dont l'eau douce jaillissait par miracle au-dessous de l'Océan... Seuls, les dragons pénétrèrent jusqu'à ces insondables sources. Car les dragons, qui prennent leur essor plus audacieusement que les oiseaux, plongent aussi plus intrépidement que les poissons au fond des crépuscules marins.

L'une des Ningio déployait sa chevelure rose à l'égal du corail ; l'autre laissait flotter dans l'eau du soir, d'un vert plus grave et comme attristé, ses tresses violettes ainsi que les algues qui empourprent les ondes. Toutes deux portaient une amphore de nacre. Comme elles s'inclinaient sur l'eau du puits, elles virent le visage de l'adolescent, reflété à travers les branches rouges de l'arbre.

Tremblantes, elles voulurent s'enfuir, mais l'épouvante maîtrisa leurs membres immobiles.

Hohodémi, voyant sa présence révélée, quitta son refuge et s'approcha des Ningio craintives, en leur demandant à boire. La Ningio aux cheveux de corail lui tendit une large perle creuse. Hohodémi se réjouit de la fraîcheur de l'eau douce, puis, détachant avec son poignard une des sept magatama²⁶ qui formaient son collier royal, il la laissa tomber dans la coupe qu'il remit entre les mains tendues.

Les deux Ningio, rassurées par le geste de l'étranger, le remercièrent de leurs voix confondues en un ruissellement unique. Hohodémi, les voyant attentives, leur fit le récit de son infortune. Elles l'écoutèrent, avec une compassion du regard et du sourire. Puis elles se nommèrent.

Ces deux Ningio étaient Tayotama et Tamayori, les deux himé virginales qui servent constamment la souveraine des mers.

Elles le conduisirent au palais de la Déesse... Sur les murs, les coquillages mêlaient leurs fluides lueurs en un seul rayonnement. Quelques-uns concentraient leurs verts de paon, leurs bleus intenses de saphirs. D'autres spiritualisaient leurs mauves irréels, intensifiaient leurs safrans, découvraient leurs roses carnés. Ils hérissaient leurs épines ténues, contournaient leurs dessins pareils à la structure tourmentée des pagodes, creusaient leurs coupes offertes. Ils s'échevelaient ainsi que des chrysanthèmes, s'amincissaient à l'égal du papier transparent.

Et, de toutes ces conques, émanait une musique à la fois profonde et lointaine, qui était toute l'âme murmurante de la mer.

Tayotama et Tamayori conduisirent l'adolescent auprès de la Déesse. Son kimono ondoyait du flux et du reflux des grandes marées. Elle souriait mystérieusement sous ses voiles d'écume. Ses cheveux étaient tressés d'algues. Et son regard insaisissable était pareil à l'éclair furtif des vagues. On la devinait perfide et bienfaisante, énigmatique et variable.

²⁵ Sirènes japonaises.

²⁶ Joyaux sacrés, dont Izanaghi, le Dieu de l'Air, fit présent à sa fille aînée, Amatérassou, la Déesse du Soleil.

Benten accueillit le suppliant avec faveur et ordonna, selon sa requête, que défilât devant lui le cortège des créatures marines.

Ce fut une procession d'êtres monstrueux ou charmants, qui s'échelonnaient depuis la difformité de la baleine, semblable à quelque vaste architecture ténébreuse, jusqu'à la grâce minuscule de l'hippocampe et de la crevette.

Hohdemi admira l'arc-en-ciel humide des écailles, la légèreté des nageoires, la finesse des ouïes. Le homard et le crabe lui plurent entre tous par l'étrangeté de leurs formes.

Les créatures marines glissaient à travers le crépuscule glauque. Il contemplait le rythme de leur nage. Des étoiles de mer parsemaient les murs d'astres vivants, et le phosphore, de ses lanternes pâles, illuminait les corridors du palais.

Benten demeura le front soucieux. « Je n'ai point vu passer le taï²⁷, dit-elle.

La pieuvre astucieuse et sage s'avança au pied du trône de nacre où rayonnait la Déesse et apprit à sa créatrice que le taï était frappé d'un malaise bizarre.

« Il semble souffrir, » dit-elle, « et ses nageoires sont agitées sans cesse d'un effort convulsif. »

La pieuvre ajouta qu'il avait sans doute avalé par mégarde l'hameçon perdu.

La Déesse envoya une escorte de dauphins, avec l'ordre de ramener le taï, qui parut, au milieu de l'attente générale. Il était visiblement en proie à d'intolérables souffrances.

Sur l'ordre de Benten, la pieuvre insinua dans la gorge du taï un de ses longs et minces tentacules...

Elle le délivra facilement de l'hameçon qui le tourmentait. Hohodemi, triomphal, reprit l'hameçon.

Alors Benten, la Déesse de la Mer, se tourna vers le reconnaissant Mikoto. Elle le remercia courtoisement d'être descendu au fond de son mystérieux royaume. Et, comme une souveraine mortelle avec un souverain, elle conclut avec lui le pacte qui scella l'amitié de la terre et des flots.

Ainsi fut consentie l'alliance divine entre la vague et la côte. Benten promit solennellement au Mikoto que jamais les marées bondissantes ne submergeraient les rives qu'elles assaillaient de leurs crêtes.

Et, pour confirmer l'alliance, Benten fit signe aux deux himé qui la servaient, Tayotama et Tamayori. Elles disparurent, et revinrent, apportant deux perles limpidelement bleues. Benten les prit des mains de Tayotama et de Tamayori et les donna au Mikoto. Elle lui apprit que ces deux perles étaient nommées Nanjiou et Kanjiou. Celui qui possédait la perle Nanjiou gouvernait le flux des marées menaçantes. Et celui qui possédait la perle Kanjiou déterminait, à son gré, le reflux des marées lasses.

Le Mikoto prit congé de la Déesse, en balbutiant sa gratitude...

Les deux himé, Tayotama et Tamayori, entrèrent de nouveau, conduisant un crocodile énorme. Le Mikoto l'enfourcha, tel un coursier. Plus rapide que l'éclair, le crocodile ramena Hohodemi au Japon.

Aussitôt débarqué, le Chasseur Très Adroit se hâta de retourner auprès de son frère. Il lui rendit l'hameçon perdu, espérant obtenir enfin le pardon du Pêcheur vindicatif.

Or celui-ci, profitant de l'absence de son frère, s'était emparé du trône impérial. Il avait régné sur le Japon, pendant trois années que dura le séjour de Hohodemi dans le royaume de la mer. Et, aujourd'hui, le légitime Mikoto revenait pour réclamer ses droits et reprendre son pouvoir.

²⁷ La Brême.

Le Pêcheur habile et vindicatif frémit de rage. Mais, n'ayant plus de prétexte pour refuser son pardon à son frère, il l'accueillit avec une feinte cordialité. La colère au cœur, il rendit le sceptre à Hohodémi et le fit asseoir sur le trône.

Dès ce jour, il résolut de donner la mort à son frère.

Un soir, Hohodémi errait à travers une rizière, songeant au royaume des ondes. Ses yeux et son âme en gardaient un regret charmé. Perdu dans le songe, il n'entendit point l'approche de son frère. Cependant, averti par une prescience, il se retourna et vit, fixées sur les siennes, d'effroyables prunelles, où brûlait une haine inextinguible. Et ce regard d'ennemi mortel était le regard de son frère. Yama-Sachi-Hiko tenait à la main un poignard.

Devant l'imminence du péril, Hohodémi se souvint des paroles de Benten. Il prit la perle Nanjiou et l'éleva jusqu'à son front.

Aussitôt, les marées affranchies bondirent vers la grève. Elles se cabrèrent, magnifiques et terribles, et se ruèrent par les plaines et les forêts. Elles envahirent, tumultueuses, le champ de riz... Une vague plus puissante que les autres emporta le frère perfide.

Le Pêcheur vindicatif cria, dans les affres de l'agonie prochaine, vers le frère auquel il avait dressé de lâches embûches. Il implorait son pardon avec des hoquets et des râles...

Le miséricordieux Hohodémi écouta les prières du traître... Ayant mis Kanjiou, la Perle du Reflux, à son doigt, il apaisa les marées. Amollies et lasses, elles se retirèrent...

Le Pêcheur Très Habile, sauvé par la volonté magique de son frère, se prosterna à ses pieds. Car il vénérât en lui une puissance surnaturelle. Et il admirait en lui la générosité du pardon.

Depuis ce jour, la paix régna entre les deux frères. Hohodémi gouverna le Japon avec justice et sagesse. Mais, jusqu'à la fin de son existence, il se plaisait à errer près des ondes en contemplant les aurores, les fluides midis et les nuits vertes où la mer charrie des étoiles.

Par le souvenir, il entra, une seconde fois, dans le mystérieux royaume de la mer. Son âme était pareille aux conques nostalgiques.

Le Faste illusoire

Rosé était fils d'un de ces barbiers aveugles qui, au Japon, sont entourés d'une atmosphère d'estime et de bienveillance. Roséï fut bercé aux rudes mains de la pauvreté, et son âme se gonflait d'aspirations aventureuses.

Ayant appris que le Mikoto, trompé par des ministres infidèles, cherchait dans tous le pays, sans souci de leur naissance ni de leur richesse, des serviteurs probes et sages, il résolut d'attirer sur lui le regard impérial. Un matin, il partit, au hasard du vent et de la route.

Il rencontra sur son chemin un étranger bizarre. Le regard de l'inconnu était pareil au regard des vieux prêtres, accoutumés à contempler sans terreur les formes monstrueuses de l'ombre.

L'homme lui dit son nom : Rishi. Et Roséï parla, loquace comme le sont les êtres très jeunes, à qui les trahisons n'ont point encore appris la vertu du silence.

Il fit part à son compagnon de ses espérances et de ses visions triomphales.

Rishi, sans répondre, sourit avec indulgence.

La fatigue des longues marches au soleil accabla le jeune homme. Pendant que l'aubergiste broyait du mil pour le repas du soir, Roséï s'assoupit en un impérieux sommeil...

... Un bruit de chevaux et d'armes sonna clairement au dehors... Il y eut un remous de foule, des voix confuses, des appels... Un passant apprit à Roséï que l'envoyé impérial était venu choisir entre les jeunes hommes celui qui, par son audace calme, serait digne d'être le conseiller du Mikoto.

Roséï se présenta devant l'homme qui incarnait son destin. La hardiesse de ses réponses plut à l'envoyé impérial. Le jeune homme reçut l'ordre de le suivre jusqu'à la cour du Mikoto.

Celui-ci considéra avec un rayonnement de confiance souriante le nouveau venu.

Roséï ne s'étonna point de l'étrangeté du sort qui réalisait en magnificence ses vœux les plus inespérés. Car la plus rare fortune surprend moins que la commune et normale douleur.

Mais l'adolescent ne tarda point à reconnaître que toute splendeur porte en elle-même le châtement de son insolence et que la gloire est amère à l'égal de l'agonie.

Les courtisans envenimèrent leurs paroles envieuses. Il sentait, sous l'éloquence laudative et sous les doucereuses sollicitations, sourdre contre lui les inimitiés.

Un de des rivaux, le ministre Jiouroyayémon, fort de toutes ces petites haines accumulées, résolut de mettre un terme à cette présence odieuse.

Il invita Roséï à un festin de saké. Le jeune homme, sans défiance, choisit le don des premières visites²⁸, et se fit transporter vers la demeure de son rival.

Jiouroyayémon le reçut avec une fausse cordialité et fit préparer un bain, qui devait, disait-il, rafraîchir la lassitude de son hôte, accablé, sans doute, par le midi estival. Roséï accepta et se retira dans la pièce réservée aux ablutions, ayant, selon la coutume, laissé ses vêtements au dehors.

Il entra dans le Goyémon-bouro²⁹ et se plongea dans l'eau très limpide...

Soudain, l'eau commença à bouillir... Et, dans un éclair d'horreur suraiguë, Roséï comprit quelle exécration mort l'attendait...

²⁸ La coutume, au Japon, est d'apporter un cadeau à l'occasion de la première visite que l'on fait dans une maison. L'hôte doit, lui aussi, donner un présent en rendant la visite.

²⁹ Le Goyémon-bouro est un bain chaud qui tire son nom de Goyémon. Goyémon, bandit fameux du XVIe siècle, ayant tenté d'assassiner le chef de l'armée, Taiko Sama, fut bouilli dans un bain d'huile. Le Goyémon-bouro est chauffé par un four allumé à l'extérieur.

... L'adolescent ouvrit ses yeux encore pleins d'épouvante... Un bruit uniforme rompait avec monotonie le silence d'été. L'aubergiste continuait là-bas à moudre le mil pour le repas du soir...

Les visions du sommeil sont parfois les mystérieux enseignements des divinités. Roséï comprit que les grandeurs humaines sont plus cruellement vides qu'un songe tourmenté...

Il retourna vers son village aux couchers de soleil paisibles, et se laissa désormais bercer par le flot égal des jours humbles et sereins.

Le Symbole de la Pêche

Kwannôn envoya vers le Mikoto Tchiouaï un de ces mystérieux messagers que l'on nomme les songes. Et ce messager lui imposa, comme une tâche divine, la conquête de la Corée.

Le Mikoto, lâchement épris de la paix heureuse, n'obéit point à l'ordre de la Déesse. Kwannôn lui envoya de nouveau un songe. Ainsi qu'une feuille de lotus charriée par les vagues, le rêve flotta jusqu'au Mikoto.

Tchiouaï, pour la seconde fois, dédaigna l'ordre céleste. Kwannôn, dont le regard considère les choses terrestres sous ses paupières éternellement baissées, frappa Tchiouaï d'une fièvre mortelle...

Mais Jingo-Kogo, l'épouse de Tchiouaï, médita en son âme héroïque, car le Mikoto lui avait communiqué son rêve. Elle résolut d'accomplir l'œuvre devant laquelle Tchiouaï avait reculé. Dans ce but, elle dissimula la mort du Mikoto et prit le commandement de l'expédition.

Les guerriers suivirent presque amoureusement cette femme plus vaillante qu'un chef, plus sage qu'un liseur d'astres, et plus belle qu'une danseuse sacrée.

Après un long jour de marche au soleil, l'impératrice s'arrêta au bord du fleuve Masoura-gawa, qui roulait ses flots indéchiffrables. L'énigme de l'eau tenta celle qui jouait son royaume et son existence sur l'incertitude d'un songe. Elle écouta les obscures paroles d'une prophétesse.

Se penchant sur les ondes, elle amorça la ligne :

« Si je dois triompher », dit-elle, « je prendrai un poisson. Ce sera le signe de la volonté céleste. »

L'impérieuse conviction de sa voix s'imposa aux guerriers qui l'entouraient. Avec une gravité émue, ils attendirent... Et, lorsque la pêcheuse captura une carpe, leurs visages s'éclairèrent à cet heureux augure.

Au retour de son expédition victorieuse, Jingo-Kogo grava solennellement sur une roche, avec la pointe de son arc, le mot Kokou-o, qui signifie gouverneur du royaume.

Le rouge souverain des dragons, le roi aux cinq griffes d'or, s'émerveilla de la bravoure tenace de cette femme qui avait affronté les fatigues et les périls d'une expédition aussi hasardeuse.

Il lui fit présent des perles qui attirent et dominent les marées et que les prêtres nomment Nanjiou et Kanjiou.

Ainsi la pêcheuse impériale asservit les vagues, comme elle avait asservi les hommes ;

Après sa mort, l'impératrice fut admise dans l'assemblée des Dieux. Elle échangea, dès lors, son nom terrestre de Jingo-Kogo contre un nom de Déesse : Kashii Däi Miojin. Quand elle entra dans la splendeur du ciel ? Amatérassou lui sourit la première et lui remit ses attributs divins : la Carpe, symbole de patience vaillante, et Nanjiou et Kanjiou, les perles mystérieuses qui dominent les marées.

Sept Siècles en un Jour

Ourashima, le pêcheur de crabes, demeurait à Ejima, dans la province de Tango. Il savait sous quelles roches violettes s'embusquent les heiké-gani, les crabes qui, jadis, se repurent de la chair des samouraï de Heiké.

Un soir, Ourashima vit, jetée sur le rivage, une tortue marine. Or, la tortue est chère aux Déesses. Ourashima rendit donc la tortue à la mer.

Trois jours après, à l'endroit même où il avait rendu la tortue à la mer, Ourashima aperçut avec étonnement une jonque, dirigée par une jeune femme aussi belle que le lotus sacré sur lequel Kwannôn traversa l'espace en retournant vers la terre.

Le sourire de l'inconnue était pareil au sourire des vagues. Ses yeux traduisaient l'appel de l'eau très profonde. Il la suivit, ainsi qu'on s'abandonne à un courant berceur.

Ce qui le frappa chez l'étrangère, ce fut la sagesse de ses prunelles, qui réfléchissaient les temps disparus. Elles semblaient toujours *regarder en arrière*.

Tout un jour, ils errèrent sur les flots. Et, vers le soir, la femme parla :

« Je suis », lui dit-elle, « l'esprit qui était incarné hier dans la tortue sauvée par toi et rendue par ton aide à la mer. Car, ainsi que les prêtres te l'enseignèrent pieusement, des esprits inconnaisables habitent le corps des animaux.

« Benten, qui veille sur le peuple obscur des ondes, m'a envoyée vers toi pour te récompenser de ton bienfait. »

Un rivage s'embrumait à travers la fumée du couchant... La jonque s'arrêta, et Ourashima suivit sa compagne dans le palais...

Dès lors, les mois glissèrent avec la monotone rapidité du bonheur. Le temps fuyait à la dérive, pareil à la jonque qui, jadis, avait emporté le pêcheur de crabes vers cette étrange contrée.

Mais, un soir, la nostalgie du souvenir attendrit l'âme d'Ourashima. Il voulut revoir les lieux où s'étaient illuminés et assombrés les anciens jours. Il eut la hantise des heures passées, moins splendides et moins douces que les heures présentes, mais glorifiées néanmoins par l'illusion prismatique du recul et du lointain.

La compagne d'Ourashima lut le désir muet au fond de ses yeux. Elle consentit à l'absence... Lorsque le pêcheur de crabes parti, elle lui donna un coffret de nacre, aux humides lueurs d'arc-en-ciel, en lui enjoignant de ne point l'ouvrir avant leur réunion.

Ourashima retourna vers son pays natal. Mais tout s'y était bizarrement métamorphosé. Il se crut égaré dans une contrée inconnue, ou plutôt dans une étoile, car tout lui parut incompréhensible et presque surhumain. Les vêtements l'étonnaient par leur coupe singulière. Il devinait confusément les paroles modifiées, où persistait cependant un ressouvenir de la langue de jadis. Il était l'étranger que tous considèrent avec un vague effroi. Ainsi les fantômes errent, plaintivement obscurs, au milieu des vivants.

Anéanti, il brisa le coffret énigmatique...

Une fumée aux lourds parfums d'encens s'éleva et s'envola dans l'air du soir... C'étaient les sept siècles de son existence enchantée qui fuyaient avec la fumée mystérieuse... Et lorsque le dernier anneau bleu se fut évanoui, Ourashima retomba en poussière sur le sol étranger qui fut autrefois le sol de son enfance.

L'inutile Sagesse des Astres

Dans le jardin du Mikoto Toba croissaient les Quatre Plus Belles Plantes : le prunier, la glycine, le bambou et le chrysanthème.

Mais le Mikoto ne contemplait que sa concubine, plus odorante que le prunier, plus souple que le bambou, plus ondoyante que la glycine et plus somptueuse que le chrysanthème.

Toba dépérissait dans une langueur inexplicable. Ses yeux éteints ne se rallumaient qu'en se fixant sur sa concubine, Tamamo-no-Mayé.

La beauté de cette femme avait quelque chose d'énigmatique et de surnaturel. La nuit venue, elle apparaissait entourée d'un halo d'or bleu, comme la lune elle-même. Cette splendeur étrange inquiéta fort les courtisans et les ministres du Mikoto. Ils allèrent prendre conseil du liseur d'astres Abi-no-Seïmeï, qui possédait la sagesse des mondes.

Abi-no-Seïmeï songea, sous la lueur méditative des étoiles. Le lendemain, il demanda audience au Mikoto. Tamamo-no-Mayé chancela en le voyant, gravement perspicace.

Longuement, Abi-no-Seïmeï contempla la concubine du Mikoto, tremblante en sa pâleur d'ambre. Et, sur un geste d'assentiment de Toba, il ordonna, se tournant vers les serviteurs, qu'un autel fût élevé dans les jardins du palais.

L'autel se dora à l'abri des pins noirs. Une image de Kwannôn y souriait mystérieusement, les paupières baissées...

La cour s'assembla, avec des lamentations que semblait défier le rire insolent du soleil. Les ombrages jetaient un reflet pensif sur les visages des jeunes femmes. Une moniale, issue de la maison des empereurs, offrit une prière pour la guérison de Toba.

Le Mikoto écoutait à travers un songe. Un vide sans étoiles, pareil à la détresse de l'abandon, l'oppressait. Il leva les yeux et vit que Tamamo-no-Mayé seule n'assistait point aux cérémonies.

Il envoya vers elle une messagère qui revint, sanglotante. Tamamo-no-Mayé se disait atteinte d'une fièvre cruelle.

Le liseur d'astres se dressa et commanda aux guerriers d'amener par la violence l'impériale concubine...

Belle et frissonnante comme une vague, Tamamo-no-Mayé apparut... Jamais son regard n'avait éclaté avec tant de splendeur. Un murmure d'adoration et de désir s'éleva de cette cour attentive...

Elle s'avancait, hésitante, vers l'image de Kwannôn aux divines paupières... La moniale pria, au milieu du silence...

Le Mikoto s'était levé, ébloui... Il allait éperdument à l'amoureuse retrouvée... Déjà, ses mains se tendaient vers elle, lorsqu'une clameur s'exaspéra, tel le hurlement des âmes déchirées par les oni...

La femme incomparable avait disparu, métamorphosée en un renard à neuf queues, tentant en vain de se terrer sous l'autel...

La concubine du Mikoto appartenait à la race des femmes-renards. Les renards, animaux perfides et malfaisants, revêtent parfois l'apparence d'une femme très belle pour mieux tourmenter les humains.

Le Mikoto guérit... Mais le liseur d'astres, à qui fut révélée la sagesse des astres, ne sut point apaiser la langueur ardente qui inclina le Mikoto vers le souvenir, ni la nostalgie de l'étrangère qu'il avait si vainement possédée...

Watanabé, vaillant et joyeux

Parmi tous les rudes héros du vieux Japon, nul ne fut plus simplement valeureux que Raïko. Son courage réchauffait les âmes de ceux qui le suivaient dans les aventures. Il était constamment escorté de cinq samouraï, joyeux et vaillants à l'égal de leur chef vaillant et joyeux.

Raïko portait sur ses robustes épaules une magnanime renommée. Seul d'entre les samouraï, il avait osé assiéger la montagne d'Oëyama, repaire d'un peuple de gaki mangeurs de chair humaine. Aux festins de ces monstres, les convives buvaient, en guise de saké, le sang des hommes. Mais Raïko les avait détruits l'un après l'autre. Triomphant, il avait jeté la tête sanglante du roi des gaki aux pieds du Mikoto.

Depuis ce jour, la race des gaki avait disparu de la face du Japon. Et le héros victorieux était venu, dédaignant les pompes et les gloires, habiter modestement sa ville natale, Kyoto.

Un soir, les cinq samouraï partageaient le riz et le thé. Se délassant des périls et des efforts, ils savouraient le poisson cru et le poisson bouilli, et buvaient, en chantant, le saké généreux. Seul, le premier d'entre les cinq samouraï, Hojo, montrait un front embrumé. Et, vers la fin du repas, il dit à ses compagnons :

« O mes compagnons vaillants et joyeux, sachez qu'un gaki, le dernier de sa race, ravage aujourd'hui notre ville. La terreur est maîtresse de la cité. Les citoyens, réfugiés derrière les paravents, ne se risquent plus à sortir de leurs demeures après le crépuscule. Et nul, même en plein jour, n'ose franchir la porte de Rashômôn, où le gaki mangeur de chair humaine vient guetter sa proie. »

Watanabé, le deuxième samouraï, interrompit Hojo. Il rit largement en vidant la coupe de saké :

« Ce sont là des propos déraisonnables, ô mon compagnon ! Le peuple tout entier des gaki fut anéanti par notre maître Raïko. Et si, par miracle, un seul d'entre la race maudite eût échappé au massacre, comment braverait-il le destructeur de sa race ? »

Hojo, prompt à la colère, dit à Watanabé :

« Jusqu'à ce jour, nul homme ne douta jamais de ma parole. Pourquoi viens-tu, le premier, m'accuser d'un mensonge ?

-Je ne t'accuse point. Mais tu as, sans doute, prêté foi trop vite à des imaginations de vieux barbiers. »

Hojo, prompt à la colère, reprit :

« Sors, ô mon compagnon, et va errer au-delà des portes de la ville. De tes propres yeux, tu verras que je t'ai dit la simple vérité. »

Watanabé, incrédule, se leva. Ayant ceint le heaume où grimaçait un effroyable visage, il tendit à ses cinq compagnons un rouleau de papier de riz.

« O mes compagnons, » dit-il, « prenez le pinceau et tracez vos noms sur ce rouleau de papier. Dès l'aube, vous le verrez fixé sur la porte de Rashômôn, la plus haute porte de la ville. »

Joyeux et vaillant comme Raïko lui-même, Watanabé se perdit dans les ténèbres.

La lune ne dorait plus le ciel éteint. Les étoiles semblaient mortes, toutes. Un orage creva, magnifique et terrible. Le tonnerre se répercuta en un retentissement de gongs. La plus froide perça les vêtements du samouraï et dégoutta le long de son armure. Et le vent hurla, telle une louve déchaînée.

Le valeureux Watanabé atteignit enfin la porte Rashômôn où, chaque soir, venait rôder le mangeur de chair humaine.

Le noir silence ruisselait autour de lui. Le vent jetait seul ses clameurs dans la nuit.

Souriant de constater que, selon sa prévision, nul monstre ne troublait le calme de la cité dormante, Watanabé ficha, de son poignard, le papier de riz sur la porte de la ville. Le rouleau où étaient tracés les noms des quatre valeureux samouraï, demeurait fixé, preuve irréfutable de la présence du héros à la porte de Rashômôn. Puis Watanabé revint en arrière. Mais à peine eut-il tourné bride, que des pas lourds retentirent derrière lui. Dans les ténèbres, Watanabé sentit qu'une main saisissait les cornes qui décoraient son casque.

« Qui donc es-tu, toi qui m'arrêtes sur mon chemin ? » demanda le vaillant. Et, tâtonnant dans l'ombre, il effleura le bras qui le retenait. Ce bras était aussi gros qu'un tronc d'arbre. Il était recouvert de longs poils touffus.

Brandissant avec force son épée, le samouraï taillada furieusement dans cette chair invisible. Un rugissement de colère roula, par le silence nocturne.

Et la lune rouge ayant percé les nuées, Watanabé vit la forme monstrueuse d'un gaki, plus haute que la porte de Rashômôn elle-même. Ses yeux brûlaient, comme la lune rouge. Et sa gueule, large ouverte, ressemblait à un sépulcre béant.

Vaillant et joyeux, Watanabé attaqua le gaki, en riant tout haut de sa hideur grotesque. La lutte fut ardue. Ce fut la bravoure et l'habileté contre la force aveugle.

En vérité, ce fut un beau combat. Jamais plus valeureux samouraï n'avait défié adversaire plus terrible. La lutte fut ardue, et se prolongea, implacable, jusqu'aux premières lueurs du matin.

Voyant qu'il ne parvenait point à terrasser son adversaire, le gaki prit peur. La froide clarté du jour naissant dissipa son courage. Et songeant à Raïko, le destructeur de sa race, il s'enfuit vers la montagne.

Watanabé, pressant avec fureur son cheval épuisé, chercha vainement à joindre le fugitif. Le gaki fuyait, plus prompt que Foujin, le Dieu des Vents, lui-même. Et le samouraï dut renoncer à la poursuite.

Désappointé, il revint à la porte de Rashômôn. Les rayons de l'aube éclairaient un bras sanglant, aussi gros que le tronc d'un arbre, et couvert de poils touffus.

La joie du samouraï fut vive. Ce bras était un précieux trophée. Il établissait la preuve de la rencontre de Watanabé avec le gaki. Nul, désormais, ne douterait de son dire, nul ne pourrait nier le combat. Les plus incrédules se rendraient à la sanglante évidence.

Le cheval ployait sous le faix du bras monstrueux... Triomphant, Watanabé regagna la demeure où s'attardaient ses compagnons.

Tous, anxieux, l'attendaient. Ils l'accueillirent en des transports d'amitié cordiale. Car ils avaient redouté de ne point le revoir vivant.

Watanabé leur fit le récit du combat, et fit apporter devant eux le bras ensanglanté. Les quatre samouraï se réjouirent du triomphe de leur compagnon et louèrent sa valeur. Ayant, pour célébrer la victoire, fait appeler les verseuses de saké, ils festoyèrent jusqu'à l'aube du jour suivant.

La nouvelle de ce beau combat se répandit dans la ville de Kyoto. Et tous les habitants de la contrée vinrent, en procession, contempler, avec une orgueilleuse terreur, le bras du gaki.

Watanabé commanda aux forgerons de la ville un coffre d'airain, où il enfermerait le formidable trophée. Il scella le coffre et le plaça dans sa propre chambre, afin que nul ne vînt lui dérober le prix de sa victoire.

La gloire de Watanabé retentit à travers le Japon. Son nom résonna parmi le peuple, ainsi que l'écho d'une cloche sacrée. Le samouraï demeura indifférent au bruit des louanges. Seuls, les éloges de ceux qui lui étaient chers lui furent précieux et doux.

Une nuit, les serviteurs de Watanabé se réveillèrent au fracas de coups frappés à la porte. Une très vieille femme suppliait, véhémement. Elle voulait être mise en présence du héros.

Les serviteurs de celui-ci tentèrent de l'écartier. Mais, obstinée, elle appelait, en des chevrottements de détresse, le samouraï, qu'elle nommait son fils.

Watanabé, ayant entendu l'altercation, parut sur le seuil de la demeure. Ayant aperçu la vieille femme, il l'embrassa longuement, comme les enfants étreignent leurs mères. Car cette femme était la nourrice de Watanabé.

Dans sa joie affectueuse, le samouraï ne songea point à s'étonner de l'étrangeté de l'heure que la vieille femme avait choisie pour frapper à sa porte. Il reçut avec de grands honneurs la vénérable visiteuse. Et celle-ci fixait sur Watanabé des yeux de maternel amour.

Elle lui parla de sa renommée qui était, disait-elle, répandue jusque dans les plus lointaines provinces. Et la nourrice était venue vers lui, remuée au fond de sa vieille âme tendre par le bruit du combat dans lequel il avait vaincu le gaki de Rashômôn. Inlassablement, elle évoqua toutes les péripéties de la lutte, et parla enfin du bras coupé que, pendant un peu de temps, Watanabé avait exposé aux regards émerveillés des foules.

« Mon fils et mon maître, » supplia-t-elle, « exauce la requête de celle qui est à la fois ta mère et ta servante. Permits que mes yeux se repaissent du trophée de ta victoire. »

Avec douceur, Watanabé refusa. Il n'osait, assurait-il, soulever le couvercle de fer sous lequel était enfermé le bras du gaki vaincu. Car celui-ci devait rôder jalousement autour du coffre. Il était sans doute résolu à reprendre son bras. Et, comme chacun sait, les gaki possèdent le pouvoir de se rendre invisibles.

La vieille femme se fit plus pressante. Enfin, comme elle se heurtait au refus de Watanabé, elle pleura d'abondantes larmes.

« Mon fils bien-aimé se défie de sa mère. Mon maître doute de la loyauté de sa servante... »

Des larmes coulaient entre ses rides. Emu dans son affection pour celle qui avait prodigué à son enfance des sollicitudes maternelles, Watanabé céda courtoisement à sa prière. Il ouvrit devant elle le coffre où le bras du gaki reposait, enfermé jalousement.

La vieille femme contemplait d'un regard avide le trophée. Une joie étrange éclaira son visage... Et soudain, avec des hurlements d'allégresse, elle se jeta sur le bras.

... Le visage tranquille de la nourrice s'était transformé en un ricanant visage de gaki. Les prunelles ternies par l'âge flamboyèrent. Et le monstre, ayant repris sa forme véritable, s'éleva dans les airs et disparut, avant que Watanabé, revenu de sa surprise, eût pu se jeter sur lui.

Grande fut la colère de Watanabé en se voyant abusé par le gaki astucieux qui, pour reconquérir son bras, avait revêtu l'apparence familière de la vieille nourrice. Grande fut, en vérité, la colère du samouraï en se voyant dépouillé de la sorte.

Longtemps il guetta le gaki disparu. Chaque nuit, il venait l'attendre à la porte de Rashômôn. Mais jamais le gaki, rendu prudent pour avoir failli perdre son bras, n'osa revenir affronter Watanabé.

La ville de Kyoto reposa dès lors en une paix heureuse. Et le nom de Watanabé, vaillant et joyeux, retentit, à l'égal du nom de son chef Raïko, à travers les chants héroïques du Japon.

Les Larmes de la Lune

Izanami, la Déesse des Nuages, et Izanaghi, le Dieu de l'Air, furent les générateurs des êtres et des choses. Ils furent les deux Causes premières.

Après l'acte monstrueux et sacré par où fut procréé le monde, après l'étreinte nuptiale, Izanami se purifia dans l'immensité de la mer. Pendant sept années, elle se baigna parmi les flots. Et, durant sa longue contemplation de l'espace, ses regards s'incarnèrent en deux mystérieux rayonnements, Amatérasu, Déesse du Soleil, issue de sa prunelle droite, et Djoga, la Déesse de la Lune, issue de sa prunelle gauche. Izanami se réjouit de la naissance de ces deux splendeurs. Elle donna le ciel à Amartérasu et l'océan à Djoga.

Izanami descendit ensuite jusque dans les entrailles de la terre, où elle élaborait les métaux et les gemmes.

En ce temps-là, il n'y avait point de nuit. La blancheur monotone d'un jour incessant éclairait l'espace.

Djoga, la sœur jumelle d'Amatérasu, était d'une mélancolique beauté. Sans trêve, elle pleurait, assise sur l'océan. Ses cheveux, tressés de perles, baignaient dans les flots, et ses larmes limpides se mêlaient aux vagues. Elle pleurait inlassablement, car le souvenir de sa génératrice divine persistait en elle.

Amatérasu, qui est l'infinie bonté, s'émut de la détresse de sa frêle sœur. Elle supplia Izanagi, le puissant Dieu de l'Air, d'apaiser l'angoisse de Djoga.

Izanagi, le très sage, médita subtilement. Afin d'accorder à Djoga l'illusion du monde obscur où régnait Izanami, la génératrice si douloureusement aimée, il créa la nuit, pareille à l'ombre souterraine. Et Djoga, dans la joie de l'illusion, sourit pâlement... Son clair sourire traversa les bienfaisantes ténèbres.

Celui qui jouit du moment³⁰

Les érables rougeoyaient de toutes les ardeurs de l'automne, le jour où le crabe, chef de la tribu des Tatsougashira³¹, rencontra le singe perfide.

Sur les grèves de Dan-no-Oura grouillent d'étranges crabes, à la carapace modelée curieusement. Un masque de guerrier y a laissé son empreinte épouvantable et grotesque. Ces crabes portent, d'ailleurs, en eux les âmes réincarnées des samouraï de Heiké et de Genji.

Neuf siècles sont passés, depuis le combat suprême que livra la tribu des Heiké aux triomphants Genji. Lorsque le dernier samouraï d'entre les Heiké eut succombé, la moniale Nii-no-Ama, appartenant à la famille souveraine, composa un chant de mort... Le poème funèbre résonna si douloureusement et si farouchement à travers les cris de triomphe, que les samouraï adversaires se turent pour l'écouter et n'osèrent approcher de la moniale. Et, prenant entre ses bras l'enfant impérial Antokou, Nii-no-Ama, la poétesse sacrée, s'abîma avec lui dans les vagues.

C'est en souvenir des samouraï tombés lors de la noble défaite que les crabes grouillant sur la côte ont reçu le nom de Heiké-gani.

Or, le crabe, chef de la tribu des Tatsougashira³², découvrit, sous une roche, un gâteau de riz. Mais le singe, quoiqu'il eût fureté inlassablement dans tous les recoins de la plage, n'avait rapporté qu'une graine de persimmon³³. Et, voyant le gâteau de riz entre les pinces du crabe, le singe s'approcha, envieux et perfide.

Le crabe se réjouissant avec naïveté de sa trouvaille, le singe répondit avec dédain que le hasard lui avait fait un présent bien supérieur. Il expliqua au vieux crabe que cette graine de persimmon, plantée dans une terre fertile, croîtrait et deviendrait un arbre puissant, vert de frondaisons smaragdines et doré de fruits savoureux. Il ajouta que l'avenir est infiniment plus précieux que l'heure présente. Et le crabe ne sut point lui répondre que l'avenir est un bien illusoire et que, seule, l'heure présente est un bien réel. Car celui qui jouit du moment est plus sage que son voisin accumulant des trésors pour une vieillesse que, peut-être, il ne connaîtra pas.

Le crabe, donc, écouta les paroles persuasives du singe. Et lorsque le singe proposa au crabe d'échanger le gâteau de riz contre la graine de persimmon, le crabe consentit à ce marché bizarre. Il abandonna de grand cœur au singe perfide son gâteau de riz et alla planter dans un coin de terre fertile la graine de persimmon.

Les saisons et les années passèrent. Les érables s'enflammèrent et moururent... Les saules se penchèrent avec langueur sur les torrents et, plus tard, se recroquevillèrent, comme brûlés de flammes rousses.

Dès le premier printemps, une pousse d'un vert tendre réjouit l'attente du crabe. Et, peu à peu l'arbre s'éleva, splendide, et tel que l'avait prédit le singe: vert de frondaisons smaragdines et doré de fruits savoureux.

³⁰ Ce conte, que Mme de Pimodan a donné pour la première fois en français (*Contes et Légendes du Vieux Japon*, Paris, Plon, 1904), d'après la traduction anglaise de A.B. Mitford, se retrouve, avec des variantes, dans plusieurs autres recueils, et notamment dans *The Japanese Fairy Book*.

³¹ Variété de crabes qui ne se rencontre que sur les plages de Dan-no-Oura. Son nom signifie : Heaume de Dragon. Les heaumes des samouraï étaient ornés de dragons aux cornes pointues et dorées.

³² Les Tatsougashira sont les plus grands crabes de l'espèce des Heiké-gani.

³³ *Diospyros virginiana*.

Le crabe, qui avait veillé anxieusement sur la croissance de l'arbre, atteignit enfin au couronnement de sa longue patience. Il avait vieilli à épier la montée superbe de l'arbre. Ce fut une déception nouvelle : les beaux fruits mûrs lui étaient inaccessibles.

Il dut implorer l'aide du singe qui, grimpant sur les branches, lui jetterait les fruits convoités.

Le singe consentit avec empressement. Ayant escaladé l'arbre il s'assit à l'enfourchure du tronc. Avec hâte, il cueillit les plus beaux fruits, les fruits les plus savoureux et les plus dorés et, glouton, il les dévora.

Le pauvre crabe, qui attendait, impuissant, sous les feuillages, se désola dans sa petite âme marine. Car il voyait un autre jouir de son œuvre, tandis que lui-même n'en tirait aucun profit. Vainement il implora et menaça tout à tour. Le singe continua, imperturbable, à saccager les branches.

Enfin, emporté par la colère, le crabe reprocha violemment au singe déloyal son astuce et sa trahison. Et le singe, furieux que sa dupe osât le blâmer de sa fourbe, cueillit les fruits les plus verts et en lapida le crabe...

Les fruits durs autant que des pierres brisèrent la carapace du crabe infortuné... Et celui-ci expira sous les projectiles lancés par le singe. Il mourut, et sa petite âme marine fut emportée par le vent chargé d'iode et de sel, qui la charria vers les lointains...

Pris de peur devant le meurtre du crabe trop confiant et trop crédule le singe quitta l'arbre et s'enfuit en jabotant.

Toute la nuit, inquiet de ne point trouver son père au logis creusé sous une roche le fils du crabe rechercha fiévreusement le disparu. Et, dès l'aube, il vint sous l'arbre fatal au pied duquel gisait le crabe, la carapace fracassée.

Le jeune crabe, abattu par la douleur, ne songea point, tout d'abord, à percer le mystère de cette fin. Mais, peu à peu, il se reprit et s'interrogea. Ayant vu que son père gisait au pied du persimmon, il se souvint du marché proposé par le singe et accepté par le crabe trop crédule et trop confiant.

Une certitude germa dans l'esprit du jeune crabe. Le singe était donc le meurtrier du vieux crabe, son père. Et le fils désolé devina que l'avare gourmandise avait poussé le singe à cet acte injuste et cruel.

Le jeune crabe voulut d'abord se hâter vers le meurtrier et le châtier sans retard.

Mais, quoique étant très jeune, il ignorât la ruse il comprenait que l'astuce est uniquement vaincue par l'astuce et que la faiblesse ingénieuse est une force supérieure. Le singe retors était pour le crabe inexpérimenté un redoutable adversaire. Devant l'incertitude du résultat, le jeune crabe alla demander conseil aux trois amis de son père défunt: au mortier à la châtaigne et à l'abeille.

Frappés de stupeur et de colère en entendant le récit du fils désolé, les trois amis du défunt firent le serment de venger le meurtre du crabe. Longtemps ils se consultèrent et délibérèrent...

Le vieux crabe fut enseveli au profond de la baie. Les madrépores lui érigèrent une tombe de blancs et de rouges coraux. Des algues fleurirent perpétuellement sa belle sépulture. Et des varechs s'inclinèrent, ainsi que de longues branches de saule sur la petite tombe.

Le cortège funèbre se déroula majestueusement. Le crabe était honoré par tout le peuple marin pour sa bonté et pour sa vie sans tache. Tous les Tatsougashira de sa race défilèrent, précédant les Heiké-gani plus humbles. Les homards, les écrevisses et les crevettes prirent place, chacun selon son rang. Leurs formes, d'une grâce curieuse, se découpaient sur le fond gris de la mer, assombri encore du reflet des cieux couleur de plomb et d'ardoise...

Hypocrite, le singe escortait, avec une grande affectation de douleur, la dépouille de sa victime. Et le jeune crabe, malgré sa grande tristesse, ne le quittait pas de ses yeux à fleur de tête.

Les jours se déroulèrent, ondoyants, et s'effacèrent l'un l'autre, comme une vague efface une autre vague. L'hiver passa, l'hiver radieux de neige et de givre... A l'approche de l'été, le jeune crabe envoya vers le singe une messagère agile, l'abeille, amie ancienne et fidèle de son père. Au nom du jeune crabe, l'abeille conviait le singe à favoriser de sa présence un festin donné par le fils désolé, en commémoration de son père... Les parents et les alliés du crabe célébraient solennellement l'anniversaire de sa mort.

Le singe, entendant ces amicales paroles, se réjouit. Car il se sentait rassuré, croyant que tous ignoraient qu'il fût le meurtrier du crabe. En termes courtois, il promit de venir rendre au mort les honneurs du souvenir. En pleurant, il fit à la messagère l'éloge du trépassé.

L'abeille prudente et sage, quoique n'étant point dupe de l'abominable comédie, dissimula son mépris et son courroux. Elle feignit de croire à la sincérité du singe menteur. Et, prudente et sage, elle reprit l'essor... Le singe suivit, de ses yeux baignés de larmes hypocrites, le vol doré de l'abeille.

L'abeille, en partant, bourdonna tout haut : « Le singe menteur et fourbe pleure aujourd'hui de fausses larmes, demain, il en pleurera de véritables. »

Le jour du festin funéraire apparut, livide dans un ciel de pluie. Et, autour du jeune crabe, les amis et les alliés du défunt étaient rassemblés. La demeure du jeune crabe était creusée entre les roches marines. Des guirlandes et des couronnes d'algues étaient suspendues aux murs incrustés de coquillages. Et des coussins de sargasses jonchaient les dalles, mosaïque de galets aux nuances humides.

Le singe, entouré de l'abeille, du mortier et de la châtaigne, s'accroupit à la première place. Sans défiance, il s'enorgueillissait des honneurs qui lui étaient rendus.

Le saké riant fut versé par les crevettes en des coupes de corail. Réjoui par le saké, le singe jacassa cordialement sur les mérites du défunt crabe. Il le loua en termes fleuris et composa même, vers la fin du repas, quelques stances consacrées à sa mémoire. Dans le plus profond recueillement, le jeune crabe écouta ce poème funèbre... Puis, courtois à travers son deuil, il écarta les écrans de nacre, et fit passer ses hôtes dans la salle où les nautilus devaient servir le thé en de minuscules tasses de perles creuses.

Un chaudron, formé d'un immense coquillage, laissait échapper une odorante vapeur. Les hôtes devisaient, tandis que le thé susurrant sa chanson légère, avant d'être versé dans les coupes fumantes. Des groupes se joignaient, se mêlaient et se dispersaient. Les écrevisses et les homards fraternisèrent...

... Et soudain, au milieu d'une phrase compliquée, (car il était singe de lettres), le traître et le meurtrier se vit seul devant le chaudron musical. Les convives s'étaient inexplicablement et silencieusement évanouis.

Perplexe, le singe examina les recoins où bleussaient des flaques d'eau perse. En vain il se glissa entre les écrans. Le vide et le silence se creusaient autour de lui.

Un vague effroi s'insinua dans ses veines. Afin de ranimer son courage et pour étancher aussi la soif dévorante qu'allument les trop nombreuses coupes de saké, il approcha du chaudron. Le thé susurrant toujours sa chanson légère vert et doré à travers les parois diaphanes du coquillage. Le singe inclina le chaudron, pour verser dans la perle creuse quelques gouttes embaumées.

... Soudain, en une explosion, quelque chose le frappa à la joue, et rebondit en laissant sur sa face une brûlante empreinte.

C'était la châtaigne vengeresse qui s'était cachée dans le brasier rougeoyant. Hurlant d'effroi et de souffrance, le singe se recula... Mais une douleur aiguë le piqua brusquement à la nuque. Il lui sembla que la fine lame d'un poignard s'était enfoncée dans sa chair.

C'était l'abeille vengeresse qui s'était dissimulée derrière les écrans de corail.

Le singe épouvanté s'élança, pour fuir hors de la demeure où il était venu pleurer sa victime avec des larmes mensongères... Mais, au moment où il franchissait le seuil, une pierre se détacha des parois.

C'était le mortier vengeur qui s'était mêlé au roc velouté d'algues et de varechs.

Les murs s'écroulèrent à leur tour, ébranlés par la chute du mortier vengeur... Et le singe, écrasé sous un poids mortel, jetait des cris poignants... Voyant son ennemi, le meurtrier de son père, se débattre en efforts inutiles, le jeune crabe s'approcha de lui et lui ordonna de confesser son crime et sa trahison.

En sa dernière haleine, le singe mentit encore... Perfide jusque dans le trépas, il osa calomnier la mémoire du crabe qu'il avait tué. Il osa proclamer que, seules, la glotonnerie et la stupidité de sa victime avaient été causes de cette obscure mort...

Outragé dans sa piété filiale, le jeune crabe s'avançait à reculons vers son adversaire. Et, ouvrant ses larges pinces, ses pinces formidables, il scia lentement, patiemment, le cou du singe.. Ayant enfin détaché la tête du tronc, il la laissa tomber, avec un grand éclat de bulles dans une flaque d'eau bleue et verte qui, soudain, rougeoya.

... Au loin, s'élevait régulièrement le faible soupir de la marée basse.

CONTES CHINOIS

La Victoire est incertaine

Nü-Kwa est la Déesse Primordiale. Elle a le corps d'un serpent et la tête d'une femme, et possède la prudence éternelle... La Déesse demeure dans une forêt dont les feuillages d'ombre portent des étoiles en guise de fleurs.

Lorsque la terre émergea du chaos, Nü-Kwa prit une argile jaune, dont elle pétrit la chair de la femme et de l'homme.

Mais Kung-Kung³⁴, son frère, jalouosa l'œuvre de la Déesse. Kung-Kung a bâti son palais au-dessus d'un torrent. Il est le génie perfide de l'Eau, comme Nü-Kwa est le génie pacifique du Bois.

Afin d'anéantir l'œuvre de la Déesse, Kung-Kung ordonna aux flots d'envahir la terre... Il heurta, de son front puissant, la montagne imparfaite, la montagne de l'univers que, depuis un temps immémorial, Nü-Kwa s'efforce vainement d'arrondir. Et la montagne imparfaite croula. Il rompit les colonnes célestes et sapa également les appuis qui soutenaient les quatre coins de la terre.

Nü-Kwa, force créatrice, opposa sa patience et son courage à Kung-Kung, force destructrice. Elle fondit, en un creuset subtil, les gemmes aux cinq couleurs: le noir, l'azur, le rouge, le jaune, le blanc.

Afin de remplacer le soleil éteint, elle fit jaillir la première étincelle de deux branches frottées l'une contre l'autre. Et la chaleur des métaux en fusion réchauffa le monde, glacé par la mort des astres.

Nü-Kwa coupa ensuite les pattes de la tortue sacrée, et elle en consolida les quatre coins de la terre. Ayant brûlé des roseaux, elle répandit les cendres sur l'eau dévastatrice, et l'eau redevint soumise.

Ayant sauvé la terre et pacifié l'espace, Nü-Kwa s'embarqua sur un lotus, et, voyageant à travers l'infini, s'arrêta aux rives pâles de la lune. Elle y planta les Huit Arbres, dont les fruits rendent le corps de celui qui les cueille transparent ainsi que du cristal.

Nü-Kwa retourna sur la terre et élabora le jade. Elle décréta que celui qui mangerait cette pierre sacrée deviendrait pareil aux âmes, et fendrait l'air de ses ailes. La Déesse nomma le jade: *grand et pur*.

Sans se reposer, la Déesse anima de son haleine le peuple mystérieux des dragons. Elle créa le dragon bleu de l'Est, qui porte le printemps entre ses griffes d'or, le dragon sans cornes, génie tutélaire des eaux, qui trace le cours des fleuves, et le dragon jaune qui garde le soleil.

Elle créa aussi le dragon qui veille sur les demeures célestes. Il les porte sur les écailles de son vaste dos. Nü-Kwa fit surgir de l'éther le dragon qui commande au vent et à la pluie, et le dragon noir qui défend les trésors cachés. Elle n'oublia point les quatre dragons, rois des quatre mers..

La Déesse incrusta au fort des Lung³⁵ une perle magique. Elle leur donna le pouvoir de se réduire aux dimensions d'un ver à soie et d'atteindre jusqu'aux nuées, mais elle ne leur permit point de franchir l'azur au delà des nuages.

En revanche, elle leur accorda de descendre au plus profond des fontaines de la mer, où jamais aucun poisson n'a osé s'aventurer. Elle leur permit encore de se rendre invisibles.

Nü-Kwa rassembla autour d'elle le troupeau des brebis rouges, qui apparaissent en songe aux Fils du Ciel, présageant les désastres de l'empire.

En ces temps-là, les hommes ignoraient l'art de matérialiser leurs pensées et leurs songes. Ils se communiquaient leurs volontés lointaines par le moyen de cordes nouées. Chaque nœud représentait une parole. Nü-Kwa prit en pitié cette invention grossière et chercha un mode plus ingénieux de relier les âmes.

Elle errait au bord de la mer par un soir orangé, lorsqu'elle considéra les empreintes bizarres des pattes de cigogne sur le sable. Elle admira la finesse de ces traces enchevêtrées, d'après lesquelles elle créa les signes et les caractères.

Lorsque Nü-Kwa eut formé la première écriture, les cieux répandirent une pluie de mil, les âmes désincarnées pleurèrent dans les ténèbres et les dragons se retirèrent de la vue des hommes.

La nuit tomba et la Déesse vint s'asseoir auprès d'un brasier aux lueurs rouges. Soudain, une branche crépita harmonieusement. C'était une branche de bois de T'un, imprégné d'odeurs sauvages... La Déesse, surprise et charmée, arracha le brandon et le tailla en forme de flûte. C'est ainsi que jaillit la première musique...

Mais elle ne s'arrêta point dans son labeur. Elle détourna le cours du fleuve céleste, qui relie notre globe au ciel, et dont le courant terrestre porte le nom de Fleuve Jaune.

Nü-Kwa fit surgir de l'azur les nuées aux cinq couleurs. Ces nuées sont le signe de son courroux céleste. Les hommes doivent redouter sa vengeance, lorsque apparaissent ces miracles menaçants:

les Nuées Vertes, qui présagent le grouillement des choses rampantes,

les Nuées Blanches, qui annoncent les deuils,

les Nuées Rouges, messagères des batailles,

les Nuées Noires, qui précèdent les déluges,

les Nuées Jaunes, qui prédisent la famine.

La lutte implacable entre Nü-Kwa et Kung-Kung désole l'espace.

Kung-Kung hait Nü-Kwa comme le mal hait le bien, comme la laideur hait la beauté, comme la sottise hait l'intelligence. Si Nü-Kwa triomphe finalement de Kung-Kung, les humains seront heureux et bons à l'égal des génies immortels. Mais elle n'a pu encore terrasser son redoutable adversaire, et sa victoire est incertaine.

Car le bien est aussi lent que sont rapides les ailes du mal. C'est pourquoi la tortue est le symbole du bien, et c'est pourquoi la mouche est le symbole du mal.

La victoire est incertaine.

La Danse du Couchant

Je vous parlerai de Pan-Feï, la danseuse impériale dont les pas faisaient jaillir des lys. Le Fils du Ciel, Tchêng-Ti, la choisit pour concubine.

Telle était la minutieuse ordonnance de ses pas, qu'elle exécutait les rythmes les plus complexes dans le creux d'une main ou d'une coupe de saké.

Pan-Feï composait ses danses ainsi que les sages composent un poème. Elle savait le charme infini de la pause au milieu du chant, de l'attitude qui succède aux gestes. Ses pieds minuscules scintillaient comme de frêles étoiles vivantes.

La première, elle inventa les brodequins étroits qui emprisonnent, avec une grâce cruelle, les pieds des Chinoises. Car elle voulut que toutes les femmes eussent des pieds féeriquement petits, à l'égal des siens.

Un jour, devant le Fils du Ciel, elle dansa la danse de l'aurore... Assise, la joue inclinée dans sa main, elle dormait d'un candide sommeil... Puis, les paupières ambrées se soulevèrent, et le regard étonné erra sur le monde. Les membres, peu à peu, s'animèrent. Un frisson de réveil les parcourut lentement.

Le kimono de la danseuse flotta, vague comme les nuages. Les plis ébauchèrent leurs ampleurs. Les lanternes tachèrent le vêtement de Pan-Feï de clartés roses.

De ses prunelles émerveillées, elle salua l'espace. Elle s'offrait à la vie indécise et lumineuse qui se révélait à elle. Son âme naissait dans ses yeux. Elle éclosait toute à l'ardeur du jour...

Puis ce fut la danse du couchant, fastueuse agonie dans l'or impérial. Les lanternes ensanglantèrent de rouges lueurs les attitudes expirantes de Pan-Feï. Les paupières ambrées tombèrent. Les lanternes ensanglantèrent de lueurs rouges son kimono, qui s'ouvrait sur une mystérieuse blessure...

En un dernier geste de souffrance et de langueur, elle s'abandonna aux ténèbres inconnues... Ce fut le trépas dans l'or impérial...

D'un bond de chatte sournoise, Pan-Feï s'était redressée. Elle revêtit un kimono marin, où s'enchevêtrait un dessin de coraux et d'algues. Les plis fluides suivaient la courbe molle des ondes. Pan-Feï dansa alors la danse des vagues. Son kimono vert et blanc étincelait comme l'eau glauque et tourbillonnait comme l'écume. Ses attitudes évoquaient les flux et les reflux harmonieux des marées. Ainsi que la mer heureuse, elle riait au soleil. Ainsi que la mer fébrile, elle se cabrait contre le vent implacable. Elle s'enfiévrant en une rébellion vaine... Et, dans l'horreur de la colère, elle lacérait de ses ongles ses frêles seins endoloris... Puis, comme la mer consolée, elle s'apaisait à la lointaine caresse de la lune.

Elle incarna ensuite Manjou, la Déesse des Cascades. Son kimono ruisselait tumultueusement... Et, remontant avec impétuosité la chute du flot d'étoffes, une carpe brodée, symbole de lutte et de persévérance, s'élançait fougueusement...

Le Fils du Ciel se complut surtout à la danse des chrysanthèmes, échevèlements de soies rejetées, effeuillements d'automne, pluie rousse de pétales Pan-Feï lui révéla encore la danse des neiges, évocation de clartés pâles, éclat d'irréelles blancheurs...

Ce fut l'hiver parfumé par le souffle des cerisiers qui dorment sous les flocons. Ce fut l'hiver printanier qui ne flétrit point les fleurs, mais les enveloppe tièdement et les veloute d'une gelée protectrice...

Devant l'art incomparable de la danseuse, Tchêng-Ti, épris d'admiration révérencielle, la nomma Feï Yin, *hirondelle fuyante*. Il lui dit, une fois qu'elle dansait la danse des saules ployant sous la brise: « Chacun de tes pas, ô Feï Yin! fait jaillir du sol qu'il effleure un lys d'or... »

C'est pourquoi les netsuké ingénieux la représentent détachée sur les lys que ses pas firent jaillir de la terre...

Mais, un soir, lasse des jalousies et des viles rancunes qui n'épargnent pas plus la beauté que la gloire elle se transperça le sein gauche en dansant la danse de l'épée. Ses gestes d'agonie et de mort furent si mélodieux que les courtisans assemblés crurent à une variation gracieuse du thème musical...

Navette au bord des Sources³⁶

Chang K'ien, amant de l'aventure, partit, un soir, à la découverte des sources inconnues du Fleuve Jaune. Un couchant aux brûlures de soufre se réverbérait sur les eaux citrines.

Pendant sept jours et six nuits, Chang K'ien suivit le courant. Les flots mystérieux berçaient la jonque... Des nénuphars rouges s'ouvraient, ainsi que des étoiles ardentes. Des hérons aux ailes orangées se pourchassaient à travers les roseaux. Les tortues livraient au soleil leur écaille où la Déesse Si Wang Mu³⁷ traça jadis de secrets dessins. Et, pendant les nuits pourpres, les constellations réfléchissaient dans les remous leurs incertaines lueurs.

Pour la première fois, Chang K'ien vit un arbrisseau inconnu des hommes de son pays. C'était comme une liane chargée de grappes bleuâtres. Il s'arrêta, et cueillit le fruit étrange. Chang K'ien aperçut, embusqué derrière un buisson de kokou³⁸, le Tigre Blanc.

Le Tigre est l'incarnation la plus parfaite du principe mâle.

Il est le souverain des animaux, car le caractère qui signifie *roi*, fut empreint sur son front par Kung-Kung lui-même. Il mesure sept pieds de longueur, car le nombre sept est le nombre fatidique du principe mâle.

De même, la gestation de la Tigresse dure sept mois. Le Tigre prolonge son existence jusqu'à mille années. Lorsqu'il atteint l'âge de cinq cents années, son pelage devient plus blanc que la neige printanière, et les Dieux le nomment alors *Peh-Hu*.

Les griffes du tigre sont un précieux talisman, et ses cendres portées en amulette éloignent la fièvre.

Or, Chang K'ien vit le Tigre Blanc, aussi beau que le soleil. Les deux cigognes azurées³⁹ de Si Wang Mu l'effleurèrent de leurs ailes. Le Kweï, l'arbre de l'immortalité, dressa devant lui sa hauteur de dix mille pieds. Son feuillage était immobile et luisant, comme le jade. Il portait des nuages de fleurs et, à la fois, les fruits de flamme qui rendent immortel celui qui les mange. Et Chang K'ien distingua le Lièvre qui habite la Lune.

La septième nuit tomba. Les rives bleues s'éloignaient et s'élargissaient bizarrement. Et, quoique la grande clarté nocturne blanchît autour de la jonque, Chang K'ien, pour la première fois, *n'apercevait point le reflet des étoiles sur le fleuve*.

Autour de lui, s'élevaient de vastes feux sonores. Il eut la conscience de l'Espace. Tout, à l'entour, semblait illimité. Un émerveillement voisin de l'épouvante se taisait en lui.

... L'aurore dora l'immensité et dévoila enfin à Chang K'ien les sources mystérieuses du Fleuve. Plus claires que les perles qui, le soir, s'irisent d'une lueur nocturne, elles jaillissaient, en murmurant, de profondeurs

36 Ce conte, d'origine chinoise, a passé au Japon, avec des modifications légères, et fait partie du folk-lore japonais.

37 La Seïbo chinoise.

38 Sorte de Cactus.

39 Les colombes d'Aphrodite de la Chine.

incalculables. Après des sources, enfin révélées, une femme était mélancoliquement assise, vêtue d'un kimono au gris d'argent. Elle enchevêtrait laborieusement des fils d'or en un lacis complexe et pareil au lacis tourmenté du zodiaque.

Chang K'ien interrogea la tisseuse sur son nom et sur le nom du pays où il s'était hasardé.

Mais, sans qu'une parole rompit la ligne suave de ses lèvres, la femme lui tendit sa navette, qui rayonnait subtilement ainsi que la nacre.

Chang K'ien s'en retourna vers son pays, en suivant la courbe du fleuve. L'énigme de ce voyage hantait ses nuits perplexes. Il alla rendre visite à son ami, le liseur d'astres.

Le sage l'écouta de toute sa gravité attentive. Puis, se levant, il déploya un rouleau vétuste.

Solennellement, le liseur d'astres apprit à l'aventureux qu'en cette heure où l'étrangère lui était apparue, une étoile filante avait croisé l'Etoile Tchih-Nou. Religieusement pâle, Chang K'ien comprit qu'il avait parlé à l'Etoile Tchih-Nou elle-même, à la mélancolique tisseuse qui ourdit en silence une trame de rayons. Tous les sept ans, un pont de rouges feuilles d'érable lui permet d'errer sur la terre, où elle fut autrefois la vierge harmonieuse, vénérée par les poètes. Une assemblée de chanteurs l'écouta jadis pendant un an, sans prendre de nourriture ni de sommeil...

C'est ainsi que Chang K'ien connut, le premier, que le Fleuve Jaune relie la terre au ciel et qu'il ruisselle à travers l'empyrée. Depuis ce temps, les vierges, sur le soir, lèvent les yeux vers le Fleuve Céleste⁴⁰ qui roule à travers l'espace ses courants d'étoiles.

A l'Heure de la Chèvre

T'sao et Wei-How étaient deux petites Chinoises très simplement et très fervemment amoureuses l'une de l'autre. T'sao aimait Wei-How, parce qu'elle était fragile et craintive ; Wei-How aimait T'sao parce qu'elle était savante en l'art des paroles choisies, des rythmes et des pauses.

Elles s'aimaient avec candeur. Aux midis indolents Wei-How se laissait divinement alanguir par le chant de son amie. Et T'sao, par les nuits de lune, lorsque sa douce compagne dormait en ses bras, imaginait pour elle des poèmes compliqués naïvement. Les paupières de la petite dormeuse s'ambraient dans la lumière d'une lanterne, qui laissait flotter sur le corps gracie des lueurs d'un rose rouge. Ah! que Wei-How était charmante pendant le sommeil. Ses rêves mystérieux la nimbaient d'une auréole, indécise comme celle qui entoure les Filles de la Lune.

T'sao se levait à l'aurore, afin de parer le réveil de Wei-How. Elle lui apportait de roux chrysanthèmes lourds de rosée, et des glycines, qui lui ressemblaient entre toutes les fleurs

Elles ne songeaient point à l'Avenir, cruel aux femmes. Leur virginité, sans crainte et sans défiance, était inconsciemment heureuse. Elles se réjouissaient ingénument de vivre. Leur regard ne démentait point leur sourire. C'était la neige sur les cerisiers au printemps...

Un soir, T'sao, ayant promis à Wei-How de la rencontrer, vers l'heure de la Chèvre⁴¹, sous un pont, près de Lan Hiao, le lac radieux, s'y rendit... Le héron jaune à trois pattes qui habite le soleil avait replié ses ailes lumineuses. Des nuages, pareils aux dragons rouges pareils aux dragons noirs... La lutte était prochaine...

T'sao ne s'alarmait point des menaces célestes, son âme étant éclairée par la blanche pensée de Wei-How. Elle attendit avec une joyeuse patience. Et elle composa pour elle deux poèmes où chantait sa ferveur d'amie.

I

Lorsque tu naquis,
Wei-How!
des oiseaux inconnus
Gazouillèrent parmi les bambous.

Jamais on ne vit
D'oiseaux semblables
Dans tout l'empire du soleil,
Jamais on n'entendit
De gazouillements aussi beaux
Dans le royaume des dragons.

Tes longues nattes

41 Les Chinois divisent le jour et la nuit en douze heures désignées par les signes suivants: le Rat, le Bœuf, le Tigre le Lièvre, le Dragon, le Serpent, le Cheval la Chèvre, le Singe le Coq, le Chien et le Porc.

Savamment tressées
Sont douces et fines
Comme un duvet de lièvre.

A quoi puis-je comparer
Mon fidèle amour?
Je le comparerai
Au héron jaune,
Qui demeure inconsolable
Après la mort
De sa compagne,
Et qui ne choisit plus
De femelle au printemps.

II

Ma bien-aimée est pareille
A une forêt de cerisiers fleuris,
Qui ploient au gré des brises.
Ma bien-aimée est pareille
A une forêt de cerisiers.

Ma bien-aimée est pareille
A une limpide cascade
Enveloppée par la brume des torrents,
Et toute pailletée par le soleil.
Ma bien-aimée est pareille
A une cascade.

Ma bien-aimée est pareille
A une violette entr'ouverte
Au pied du saule où chante le coucou.
Toutes deux sont filles de la rosée.
Ma bien-aimée est pareille
A une violette.

Ma bien-aimée est pareille
A un fleuve dont les ondes
Rouleraient des gemmes
A un fleuve scintillant sous le soleil
et pâlement irisé sous la lune.
Ma bien-aimée est pareille
A un fleuve.

Ma bien-aimée est pareille
A un petit sapin

Curieusement taillé
Par un laborieux artiste.
Ma bien-aimée est pareille
A un sapin.

Ma bien-aimée est pareille
A la grève
Toute belle du voisinage de la mer,
Toute odorante
De la brise saline
Et toute mélodieuse
Du bruit des vagues.
Ma bien-aimée est pareille
A une grève.

Lorsqu'elle eut achevé ces vers, la poétesse s'aperçut que l'eau du lac Lan Hiao, gonflée par les neiges fondues montait tumultueusement... Elle vit l'unique salut dans la fuite immédiate...

Mais, étant véritablement femme, elle préféra la mort à l'abandon de son poste d'amour...

Et les grandes eaux la surprisent, comme elle étreignait avec une vaine ténacité le bois humide des supports rompus... Les grandes eaux la ravirent, constante en sa ferveur. Elles l'emportèrent vers les régions pâles et douces de la Lune, où sourient les âmes consolées des amoureuses.

Images terrestres de la Lune

Yuël, la Lune, est le rayonnement visible du Principe Féminin que les premiers Dieux ont nommé Yenn. La Lune règne sur les femmes sur les ténèbres, sur la terre, sur les animaux femelles, sur l'eau, sur les perles, sur les lièvres, les grenouilles et les sauterelles.

Elle domine l'eau, car le sage Pao P'uh Tszé a dit : « L'essence vitale de la Lune gouverne l'eau. C'est pourquoi, lorsque la Lune est lumineuse, les marées montent irrésistiblement. »

Les perles sont les clartés que distille la Lune, les clartés qui s'insinuent à travers l'épais coquillage et s'épanouissent en globes nacrés.

Les perles, étant l'émanation du Principe Féminin, protègent ceux qui les portent contre le feu, qui est l'émanation du Principe Masculin.

Certaines perles s'éclairent, la nuit, d'une lueur pareille à la lueur lointaine des étoiles. Et les perles sont hostiles aux épouses et aux courtisanes. Elles ne se plaisent qu'au frais contact de la chair immaculée des vierges.

Le lièvre est le symbole de la Lune Bondissante. Le lièvre qui habite la Lune se nomme le *lièvre gemmé*. C'est pourquoi les inscriptions sanscrites désignent la Lune sous le nom de *Sason, le levraut*.

Lorsque le Fils du Ciel est clément et sage, la Lune lui envoie en songe le lièvre rouge, comme une assurance céleste de gloire et de prospérité. La Lune n'est-elle point en effet la sœur aînée des Fils du Ciel?

Comme les tigres, les lièvres ont mille années d'existence. Lorsqu'ils ont atteint cinq cents années, leur pelage devient plus blanc que les vagues.

La grenouille sacrée, Chan-Chu, habite aussi l'astre d'argent, car la hia-mo⁴² est le symbole de la Lune Pluvieuse.

Chan-Chu était jadis une femme, Chang-ngo, épouse de How-I. Comme, pendant une éclipse, la Lune était emprisonnée par les nuages, How-Ila délivra en lançant des flèches contre le ciel.

Archer incomparable, il abattit également, de ses flèches invincibles, les dix soleils qui étaient apparus à la fois et avaient détruit la moitié de la terre.

Pour le récompenser, la Déesse Si Wang Mu lui versa, dans une coupe de jade, la rosée des astres, qui donne l'immortalité à celui qui l'approche de ses lèvres. Mais Chang-ngo, épouse de How-I, déroba la rosée céleste, et s'enfuit en l'emportant dans la Lune. La fugitive fut transformée en grenouille par Si Wang Mu, qui la nomma dès lors Chan-Chu.

Les sauterelles et les cigales sont les emblèmes de la Lune, dont elles ont l'agilité impétueuse et les sauts désordonnés, car les anciens nommaient la Lune : *Celle qui bondit* et la *Sauterelle Nocturne*.

Dans la Lune, un cassis étend l'ombre de son feuillage. L'inlassable bûcheron, Wu Kang, l'abat sans relâche, mais, sans relâche, l'arbre refleurit et se redresse. Les feuilles du cassis lunaire accorderaient à celui qui les pourrait manger le privilège de la vie immortelle. Et celui qui les pourrait manger deviendrait transparent comme le cristal.

La Lune lie, avec une indivisible corde rouge, les pieds de ceux et de celles qui sont prédestinés à s'aimer dans l'avenir... C'est ainsi que la corde lunaire conduit irrésistiblement l'un vers l'autre ceux dont les pas errent sur des chemins éloignés.

**La Pierre de Jade
de l'Empereur Shan**

« *Les yeux ouverts ne discernent point toujours la pierre de jade de l'Empereur Shan* ». (Proverbe chinois)

Un homme de la province de Tsen découvrit une pierre de jade qui dorait au flanc de la montagne. Il crut voir un reflet glauque de la mer sur une neige fraîchement tombée. De mystérieuses lueurs étaient emprisonnées dans ce crépuscule vert. La gemme était à la fois compacte et diaphane nuageuse et rayonnante.

Et l'homme la contempla avec une adorante angoisse, car il comprit qu'un trésor incomparable lui avait été révélé.

Il apporta donc le jade au Fils du Ciel. Il l'apporta, sans espoir de récompense,, pour la joie de cette beauté, ainsi que les poètes apportent à l'univers insoucieux leur patient labeur.

Devant le Fils du Ciel, devant la cour assemblée, il dévoila le joyau... Le silence s'élargit... L'homme, exalté d'amour et d'orgueil, contemplait, avec un émerveillement renouvelé, cette magnificence qu'il avait tirée des ténèbres.

Mais un murmure, plus aigu qu'un sifflement de vipères à travers les chuchotis de feuillages, le réveilla de son extase.

« *La pierre est fausse!* »

Le joaillier le plus renommé de l'empire parlait ainsi devant le trésor. Et tous les joailliers et les lapidaires présents répétèrent en chœur :

« *La pierre est fausse!* »

Le tout-puissant ministre, favori du Fils du Ciel, se tourna vers l'homme, muet d'étonnement farouche:

« Pour avoir menti au Fils du Ciel, les bourreaux te couperont le pied gauche. »

Les tortionnaires obéirent à l'ordre du ministre. Mais, indifférent à sa douleur, l'homme mutilé s'acharnait à proclamer la splendeur pure du jade.

Un an passa, se mêlant à l'éternité, ainsi qu'un nuage se confond avec l'azur. Le Fils du Ciel mourut, et son fils releva le sceptre tombé.

L'homme frappa de nouveau aux portes du Palais Sublime. Il avait dissimulé, sous ses haillons, l'étoile terrestre et il la tendit au Fils du Ciel.

De nouveau, les joailliers et les lapidaires accourus nièrent la gemme.

Les bourreaux coupèrent alors le pied droit de l'homme. Il dédaigna l'injuste châtement, mais une grand stupeur noyait son âme.

Peu de temps après, foudroyé par la fièvre, le Fils du Ciel expira... Le peuple tout entier se vêtit de blanc, ainsi que l'on fait pendant les deuils.

Et Shan, le fils très glorieux du souverain, resplendit à son tour sur le trône.

Le lendemain du couronnement, l'homme mutilé se fit transporter au palais et demanda une audience, qui lui fut refusée. Alors il se prit à sangloter pour la première fois

Et le bruit de ses gémissements parvint jusqu'au Fils du Ciel, qui lui fit demander pourquoi il se lamentait ainsi.

« Je ne pleure point sur moi-même, » répondit le calomnié, « mais je pleure parce qu'une gemme incomparable a été méconnue. Je pleure sur l'aveuglement de ceux qui ont méprisé un présent de Kwannôn.⁴³ »

Ces paroles retentirent avec tant de ferveur douloureuse, que le Fils du Ciel considéra longuement cet homme. Et Shan, Fils du Ciel, convoqua tous les lapidaires et les joailliers de l'empire... Leurs yeux ténébreux se dessillèrent. Ils reconnurent la véritable gloire de la gemme. Devant la cour assemblée, Shan la plaça pieusement sur son front vénérable.

L'homme, impassible dans la félicité comme dans la douleur, vit le triomphe de sa foi. Mais, lorsque le Fils du Ciel lui offrit de vastes richesses et un vêtement de mandarin brodé de dragons d'or, il se détourna, inébranlable en son refus...

Les yeux ouverts ne discernent point toujours la pierre de jade de l'Empereur Shan.

43 Déesse chinoise identique à la Kwannôn japonaise.

D'APRES LE JAPONAIS

Les Lèvres impérieuses

Yamounsa, fille de Kotsouké avait fleuri dans l'isolement, tel un camélia solitaire éclos parmi des neiges.

Elle ne connaissait point le limpide passé des enfances heureuses. Elle se mirait dans l'hier, comme dans une eau trouble et mauvaise. Car sa mère, Oishia, était morte de douleur, après de longues années d'un mariage plus douloureux qu'un martyre...

... Oishia sentit monter et grandir en elle la rébellion féminine contre la basse tyrannie du mâle. Elle haïssait l'homme injuste et libidineux: elle imposa sa haine à l'enfant qui l'écoutait avec une foi adorante.

Lorsque la triste Oishia alla prendre place parmi les Morts accroupis en leurs cercueils hauts et ronds, Yamoussa la pleura, inconsolable. Sa jeunesse se flétrissait dans la mélancolie. Le murmure du koto importuna ses oreilles excédées. Le chatolement des couleurs lassa ses regards. Elle n'aimait plus que le refuge du silence et la consolation de l'ombre. Le pli attristé de ses paupières les rendait pareilles aux paupières baissées des moniales.

Elle s'encloîtrait dans le regret et dans le rêve intérieur, ainsi que les conventuelles qui ont oublié le sourire.

Kotsouké, qui aimait sa fille de toute la bizarre tendresse des êtres féroces, s'alarma devant cet étiolement de fleur vivante. Il résolut de prendre conseil d'une magicienne, renommée pour son obscure sagesse.

Elle avait la connaissance des mondes invisibles. La mort elle-même lui était apparue, Dormeuse enfantine, assise en l'attitude d'un heureux sommeil, la joue dans la paume de sa main.

La magicienne enseignait à ses disciples la doctrine des âmes. Car tout être humain a plusieurs âmes. Celui qui ne possède qu'une seule âme est maudit par les Dieux, car il demeure irrémédiablement stupide et misérable. Plus un homme est riche d'âmes, plus il est favorisé des cieux. Toutefois, nul homme ne possède plus de neuf âmes. Seuls, les Dieux peuvent dépasser ce nombre. Kwannôn, la Perfection Suprême, a mille âmes, qui forment autour d'elle une gloire d'arc-en-ciel.

Les âmes d'un homme sont inséparables. Lorsqu'une âme se disjoint des autres, l'homme qu'elles habitent devient la proie des plus sombres fureurs, et l'on dit de lui qu'il est fou. Et, quand un homme meurt, ses âmes montent ensemble sur le toit de sa maison, où elles attendent, pendant quarante et un jours le moment de prendre l'essor vers le trône de Bouddha.

La magicienne enseignait aussi la doctrine très pure de Kwannôn, dont les trente-trois différents corps incarnent toute la beauté féminine. Car elle était la prêtresse de Kwannôn, *qui regarde en bas au-dessus du son des prières*. Elle servait étalemment la Déesse que les hommes ont appelée *la brume des torrents* et qui est née de la perle Tama, parure des cheveux d'Amatérassou. La magicienne nommait pieusement Amatérassou : O-Hi-San, *la Dame du Soleil*. O-Hi-San est Celle que redoutent les morts et les oni.

Benten, la Déesse de l'Eau et des portes de l'eau, protégeait de même la prophétesse. Et Tchih-nou, l'Etoile-Vierge, laissait tomber sur elle ses tutélaires clartés. Ayant la faveur des Immortelles, étant familière avec leur splendeur, la vieille magicienne était bonne autant que puissante. Elle savait que la miséricorde et la bienveillance sont le commencement et la fin de toute sagesse.

La magicienne sourit avec son habituelle douceur lorsque Kotsouké vint implorer d'elle un conseil au sujet de sa fille mystérieusement frappée. Lorsqu'elle l'eut entendu, elle sourit encore en lui donnant un anneau de jade rose, qui, mis au doigt de la vierge, devait miraculeusement la guérir. Kotsouké s'en retourna, le cœur illuminé. Il obéit aux ordres de la Magicienne.

Yamounsa contemplait, de ses yeux sans regard, l'anneau de jade rose à son doigt. Mais, la nuit venue, elle se leva et, dans la colère de sa souffrance, jeta l'anneau magique au fond de l'étang qui se moirait sous ses fenêtres. Puis, épuisée par les larmes, elle s'endormit, la joue dans la paume de sa main, comme la Mort enfantine et sereine.

Soudain, un murmure d'eau chantante glissa vers elle... C'était un remous qui venait se briser contre la grève. Yamounsa leva la tête, afin de regarder à travers les carreaux, où se traînait une luciole d'un vert doré, de la couleur du thé limpide.

... Tout l'étang se déroulait, fleuri de nénuphars et ressemblait au Fleuve Sacré qui ruisselle blanchement dans les cieux. Tout l'étang se déroulait lumineux de nénuphars.

Et, couchée sur le lys d'eau une femme apparut, aussi belle que *la brume des torrents*, née de la perle Tama dont Amatérasou, la Déesse du Soleil pare sa chevelure. Elle attira du geste et de la voix la jeune fille charmée. Dans une stupeur heureuse, Yamounsa écarta les écrans et alla vers la vision fluide.

Elle ne discernait plus rien, ne comprenait plus rien.... Elle sentit deux bras plus frais que la chair des nénuphars l'envelopper d'une ondoyante étreinte... Et, très lasse, elle s'endormit dans l'odeur somnolente des nénuphars.

Elle dormit ainsi jusqu'à l'aurore, sur le lit de nénuphars.... Et, lorsque le ciel fut pareil à un énorme bloc de jade rose, elle se réveilla... Elle ouvrit les yeux et sourit aux iris et aux roseaux. A son doigt brillait l'anneau de jade rose... Il avait la nuance du ciel matutinal.

... Yamounsa médita, vaguement souriante, jusqu'au soir... Lorsque le vent du vêpres rida l'étang, elle s'endormit d'un très calme sommeil.

... Dans un songe, elle vit devant elle la femme dont le corps était plus fraîchement pâle que la chair des nénuphars. Et elle entendit ruisseler une voix fluide qui lui murmurait:

« Je suis celle qui t'aime. Je suis Nanzâ, la sœur des nénuphars. »

Nanzâ s'agenouilla auprès de la vierge tremblante, et, la manche du kimono écartée, elle frôla de ses lèvres le bras puéril... Ses lèvres impérieuses s'enfièvreèrent dans l'ombre tiède de l'aisselle...

La vierge s'alanguissait, étrangement défaillante. Sa chevelure voilait ses yeux éblouis. Une torpeur insidieuse l'amollissait toute. Elle était ivre de trouble et de douceur. Elle se sentait glisser avec abandon sur un lit d'azur nuptial.

« Voici l'approche de la mort, » murmura-t-elle « Nanzâ... »

Les lèvres impérieuses possédèrent ses lèvres, et les seins, ardents et frais, épousèrent ses jeunes seins. Elle entendit, pour la seconde fois, ruisseler la voix fluide.

« Ce n'est point l'approche de la mort, Yamounsa, mais l'approche de l'amour, plus puissant et plus fatal. »

Yamounsa fit le geste d'éloigner l'exquise tentation.

« Je ne dois point connaître l'amour, Nanzâ. Vers quel péril obscur veux-tu m'attirer? »

Elle reprit, fiévreusement implorante:

« Toute mon enfance fut bercée dans les sanglots. Jamais je n'apprendrai la joie. Je ne dois point aimer et je ne dois point être aimée. J'ai donné à une Morte ma promesse inviolable. Laisse-moi toute à ma douleur. »

Nanzâ lui répondit penchée et suave:

« Enfant ignorante! La Morte dont tu évoques si mélancoliquement la mémoire n'a jamais connu l'amour. Celle dont la chair ignorante n'a subi que les laides brutalités du mâle n'a jamais goûté la tendresse dans sa plénitude et son épanouissement. Il faut plaindre celle qui ne sait point le frisson virginal des chairs confondues, également pures en une pure étreinte. Car le mutuel amour des femmes est l'harmonie expirant dans l'harmonie, le parfum mêlé au parfum, la fleur inclinée sur la fleur. Je suis celle qui t'aime. Je viens t'apprendre l'amour très blanc des vierges. Benten m'a envoyée vers toi. Benten, la Déesse des Serpents et des Eaux, de la Beauté et de la Musique. Benten,, la Déesse de l'Amour. Afin de te consoler de tout le passé amer, je revêtirai une apparence humaine, et je serai ta compagne et ta servante. »

Au réveil, les lèvres d'Yamounsa brûlèrent sous deux lèvres avides. Elle aperçut, auprès d'elle, la forme de son rêve ondoiyante en un kimono blanc sur lequel frissonnait un dessin de nénuphars.

La félicité des deux Amies fut incomparable. Elles erraient dans le jardin, respirant les mêmes fleurs. Elles se penchaient sur l'étang, où leurs deux visages se confondaient en un même reflet. Nanzâ cueillit, pour orner les cheveux de Yamounsa, deux nénuphars blancs qui encadraient son visage puéril.

Mais l'extase humaine est pareille au sourire de Bouddha.

Une fois, depuis l'éternité Bouddha sourit divinement. Et l'infinie douceur de ce calme sourire pénétra jusqu'aux univers les plus lointains, et jusqu'aux Trois Enfers Glacés : Atata, Ababa et Poundarika. Dans le Premier Enfer Glacé, les lèvres, liées par un froid éternel, ne peuvent proférer que ce long grelottement: « A-ta-ta! » C'est pourquoi le Premier Enfer Glacé porte le nom d'Atata. Dans le Second Enfer Glacé, les langues, scellées d'un froid éternel, ne peuvent proférer que ce long grelottement : « A-ba-ba! » C'est pourquoi le Second Enfer Glacé porte le nom d'Ababa. Et dans le Poundarika,

Enfer des Lotus Blancs, les os, mis à nu par le froid éternel, ressemblent à une floraison de lots pâles.

Or le sourire de Bouddha attiédit les Trois Enfers Glacés, qui verdirent soudain, tels les saules au printemps. Mais, comme le sourire de Bouddha illuminait et réchauffait les mondes une voix prophétique se lamenta en ces termes:

« Le sourire de Bouddha n'est pas une réalité.

« Le sourire de Bouddha ne durera point. »

Et la lumière disparut...

En vérité, l'extase humaine est pareille au sourire de Bouddha.

Kotsouké, le père de Yamounsa, s'éprit de la sœur des nénuphars. Il s'éprit d'elle de toute sa ténacité sénile et de toute sa brutalité mâle. Etant un homme violent qui ne connaissait d'autre loi que son désir, il résolut de plier la vierge à son caprice.

Un jour qu'il la voulut forcer, aveugle de rut sauvage, Nanzâ se déroba dans un ondoisement d'eau fuyante et courut vers l'étang.

Elle se jeta dans les lourdes ondes moirées...

... Un sanglot d'amoureuse douleur déchira l'air... Yamounsa, désespérée, s'abîmait à son tour sous les flots...

L'étang semblait étinceler et frissonner d'un léger rire Un éclair de soleil dansa sur les eaux heureuses. Et, à la place où les deux Amies avaient disparu, fleurissaient, les tiges enlacées et les corolles penchées l'une vers l'autre, deux nénuphars très blancs.

Le Suicide officiel de Matsoudaira Oki no Kami⁴⁴

Matsoudaira Oki no Kami, un des plus valeureux samouraï du Japon, décida de mettre fin à ses jours. Après avoir mûrement délibéré, il conclut enfin que la somme des joies promises par la vie n'égalait point la somme des douleurs certaines qu'elles inflige sans relâche.

Matsoudaira Oki no Kami avait passé à travers l'existence en souriant, sachant que le sourire est une forme de courtoisie envers les hommes et du respect envers les Dieux. Lorsqu'il annonça la mort de sa mère à la foule des amis et des serviteurs, il garda sur ses lèvres résolues l'héroïque sourire. Il souriait, non point par indifférence ni par égoïsme, car il aimait avec un religieux amour l'image maternelle, mais par bravoure et par politesse. Il savait qu'il n'est point équitable de troubler les hommes par le spectacle d'une douleur.

La douleur est laide en elle-même. Elle attriste vainement l'âme indifférente à laquelle elle se manifeste mal à propos. Elle est l'Intruse, et il convient de l'ignorer.

Il faut dissimuler les bassesses de la vie et ne révéler que le plus beau et le meilleur de soi-même aux amis et aux étrangers que l'on croise sur le chemin terrestre. C'est pourquoi, même parmi les plus sombres angoisses, l'homme doit montrer à ses voisins et à ses proches un visage souriant...

Le sourire est la plus haute et la plus belle manifestation de l'âme humaine. Kwannôn sourit en abaissant, au-dessus du bruit des prières, ses paupières divines. Et Bouddha sourit, pour l'éternité, de tout son rayonnant visage.

Matsoudaira Oki no Kami ne cessa jamais de sourire à travers toutes les douleurs. Et, en souriant, il annonça la détermination qu'il avait prise de mourir. Il la proclama en toute pompe et en toute solennité, suivant l'usage. Et, ayant annoncé sa mort prochaine, il fit appeler les Kaishakou⁴⁵ qui devaient assister officiellement à son suicide.

Matsoudaira Oki no Kami n'ignorait pas que la présence de témoins est nécessaire pour les trois actes les plus importants de l'existence humaine: la naissance, les épousailles et la mort.

Matsoudaira Oki no Kami, étant un des samouraï les plus courtois du Japon, savait que, par égard pour ses voisins et pour ses proches, la cérémonie du suicide officiel devait être longuement et sagement préparée. Il avait blâmé la conduite d'Asano Takoumi no Kami, un samouraï qui, sans prévenir personne, s'était ouvert le ventre, d'une façon inattendue et soudaine, dans le palais de Tamoura, un daïmo très puissant. Asano Takoumi no Kami avait mal agi envers ses proches et envers le daïmo, car le sang répandu ne doit souiller ni la demeure d'un ami ni la propre demeure du suicidé.

Donc, Matsoudaira Oki no Kami le plus courtois samouraï de l'Empire, ne voulant point souiller sa maison fit ériger une palissade de bambous dans ses jardins. Deux portes s'ouvraient dans cette palissade. Il donna à la porte du

44 D'après A.B. Mitford : Tales of Old Japan. Londres, Macmillan, 1901.

45 Témoins.

Nord le nom de *Schougiyômon* : *porte de la pratique des vertus*. Et il donna à la porte du Sud le nom de *Oubanmon* : *porte de la cuvette tiède*.

Ensuite, Matsoudaira Oki no Kami fit apporter des tapis de soie blanche. Car le blanc symbolise le deuil et les cérémonies funèbres. Aux quatre coins de l'enclos, se déroulaient quatre panneaux, blancs aussi sur lesquels étaient tracées au pinceau quatre citations empruntées aux livres saints.

Le lieu du suicide était prêt.

Et les ténèbres descendirent, odorantes de camélias ployant au gré des souffles nocturnes. Les lucioles étoilèrent l'herbe et les feuillages ainsi que des astres errants. Les branches des saules étaient fleuries de flammes. A la fenêtre de Matsoudaira Oki no Kami, une seule luciole se traînait, claire à l'égal d'une goutte de feu sur les carreaux de papier.

Les quatre témoins de Matsoudaira Oki no Kami prirent place aux quatre coins de la palissade, sous les panneaux blancs où brillaient, tracées au pinceau, les paroles des livres saints Et les serviteurs de Matsoudaira Oki no Kami étendirent, sur les nattes tressées, deux amples tapis rouges, que le sang ne ternirait point. Quatre lanternes étaient allumées aux angles de la palissade où s'étaient assis les témoins. C'était comme si quatre lunes roses s'étaient allumées miraculeusement aux quatre coins d'un ciel parfumé. La clarté était ainsi discrète et suffisante. Car une excessive lumière n'est point décente en ces occasions.

Tout étant préparé de la sorte Matsoudaira Oki no Kami entra. Il était alors l'heure du Coq⁴⁶.

A l'heure du Singe⁴⁷, il avait composé son discours funèbre. Et, l'ayant composé à son entière satisfaction, il se fit apporter cinq plateaux en laque rouge, chargés de poissons séchés d'algues confites et de riz. Ayant mangé, il vida deux coupes de saké limpide.

Matsoudaira Oki no Kami lut ensuite son discours funèbre. Il y comparait le destin de l'homme à celui d'une barque errante, livrée aux hasards de la mer. Il y vantait aussi la paix et la splendeur du séjour des morts, au delà du Fleuve Céleste, où les âmes sommeillent, encloses en de bleus calices de lotus. Les servantes de Kwannôn arrosent avec sollicitude les lotus dormants aux feuilles closes. Et, lorsque l'heure d'une nouvelle incarnation terrestre a sonné, les lotus s'ouvrent largement, et découvrent les âmes, nourries de rosée, au fond de leur coupe moite.

Ayant lu, Matsoudaira Oki no Kami se leva et sortit, avec une lenteur grave. Il revint, après avoir revêtu un kimono où des paysages sous-marins étaient délicatement brodés par de patientes mains féminines.

Obéissant à un geste de Matsoudaira Oki no Kami, les serviteurs apportèrent deux écrans décorés de cigognes peintes. Derrière ces deux écrans ils déposèrent, sur un plateau de laque rouge, un sabre, un encensoir, un éventail, un vase d'eau et une cuvette pour recevoir les entrailles. Ces préparatifs étant accomplis, Matsoudaira Oki no Kami fit présenter aux témoins des gâteaux de riz et de frêles coupes de porcelaine où fumait l'or vert du thé.

46 Entre cinq et sept heures du soir.

47 Entre trois et quatre heures de l'après-midi.

Les témoins mangèrent et burent. Et Matsoudaira Oki no Kami remercia chacun d'eux, en des termes d'une grande politesse, de la faveur qu'ils lui avaient faite, en daignant honorer de leur présence son officiel suicide.

Ayant remercié de la sorte les témoins, Matsoudaira Oki no Kami sortit de nouveau. Il revint, ayant revêtu cette fois un kimono où des glycines bleues étaient ingénieusement brodées. Et, tandis que les serviteurs apportaient aux témoins des plateaux de laque d'or chargés d'algues confites et de coupes de saké, il récita des strophes composées par lui en l'honneur d'une femme de sa race O Koyo, fille de Jih'eï. Cette femme vaillante avait tué, de sa propre main, un courtisan du Mikoto qui lui avait adressé des paroles viles. Le Mikoto, l'ayant condamnée à mort, lui accorda, par respect pour son courage, les honneurs du hara-kiri⁴⁸. Mais au lieu de lui remettre, ainsi que l'on fait aux samouraï, le sabre avec lequel ils doivent ouvrir leur ventre d'une première blessure, signal de l'exécution, les bourreaux lui donnèrent un éventail. « C'est pourquoi, » dit Matsoudaira Oki no Kami, « j'ai fait apporter un éventail parmi l'attirail funèbre. »

Les témoins, vêtus de blanc, s'inclinèrent, ainsi que de courtois fantômes, sous la lueur incertaine des quatre lanternes de papier rose. Et les serviteurs, écartant les deux écrans, apportèrent à Matsoudaira Oki no Kami le plateau sur lequel était posé le wakaszhi⁴⁹. Matsoudaira Oki no Kami les remercia. Puis il s'assit cérémonieusement sur le tapis rouge. Il s'assit les genoux et les doigts du pied touchant la terre, le corps reposant sur les talons. Et, ayant défait son kimono, il le laissa tomber jusqu'à la ceinture. Sa poitrine nue était polie comme un bronze très ancien. Il attacha en souriant les longues manches du kimono autour de ses genoux pour ne pas tomber en arrière. Car un samouraï doit mourir la face contre le sol.

Les serviteurs placèrent les écrans de papier devant celui qui allait disparaître, afin de dérober aux témoins le spectacle de l'acte mortel. L'un d'eux agita l'encensoir, afin de dissiper l'odeur du sang.

... Et, lorsque les serviteurs écartèrent de nouveau les deux écrans de papier, Matsoudaira Oki no Kami était étendu immobile et glacé. Il était mort en souriant, car il savait que le sourire est une marque de courtoisie envers les hommes et de soumission envers les Dieux.

48 Suicide forcé.

49 Petit poignard japonais.

La Mer et la Mort

De grandes réjouissances illuminèrent la cour de Keïko, le Mikoto très auguste et très pacifique. Car son second fils, Yamato, venait d'atteindre sa seizième année. Il avait donc l'âge d'homme, l'âge du samouraï.

Une double joie éclatait en ces fêtes. Yamato épousait avec une grande pompe la douce Oto-tachibana, fille d'un daimio renommé pour son courage.

Mais bientôt les brillants festins s'éteignirent. Un grand trouble agita le Japon. Deux frères redoutables, Koumaso et Takérou dévastèrent l'île de Kioushiou, une des plus riches provinces du royaume.

Et Keïko, voyant que, dans son armée, nul n'était plus valeureux que son second fils, ordonna à Yamato d'aller réprimer la rébellion et de faire périr les révoltés.

Yamato accepta, le cœur joyeux. Car il aimait les aventures et les combats. Mais, se sachant très jeune et sans expérience en l'art de la guerre, il fit un pèlerinage au temple d'Isé, consacré à la Déesse du Soleil, Amatérasou. La prêtresse du temple d'Isé, propre sœur de Keïko était, une moniale très auguste et belle comme la Déesse qu'elle servait.

La moniale sortit elle-même du temple afin d'accueillir le futur héros. En des paroles très noblement simples, elle le loua d'avoir obtenu, si jeune encore, la confiance de Mikoto son père Ayant fait apporté par une conventuelle un de ses kimonos les plus magnifiques, brodé de caractères sacrés, elle en fit présent au jeune homme.

« N'oublie point, » dit-elle, « que tout samouraï doit joindre à la valeur de l'homme la patience et la subtilité de la femme. Et que le don de ce kimono te fasse songer à cette vérité éternelle! »

Yamato prit le kimono des mains pieuses de la moniale. Elle s'était tue, debout, en présence des samouraï et des bonzes Elle s'était tue, et le rayonnement de la Déesse qu'elle servait la dorait toute. Sa chair semblait pétrie de soleil. Elle se dressait, flamme vivante, au milieu des splendeurs du matin. Et sa bénédiction sainte tomba sur le jeune homme, ainsi qu'une lumière tombe sur les arbres printaniers.

Yamato, s'étant incliné devant l'impériale prêtresse, et lui ayant exprimé sa gratitude, retourna vers le palais du Mikoto. Il emportait avec lui le réconfort accordé par la bénédiction sainte de la moniale.

Le jour même, Yamato partit pour l'île de Kioushiou. La fidèle et tendre Ototachibana l'accompagnait. Douce comme un rayon de lune à travers les bambous, elle fut une consolation lumineuse de Yamato pendant les lassitudes et les périls.

La tâche de justicier impérial était lourde. Koumaso et Takérou s'étaient réfugiés derrière un rempart de montagnes. La route était coupée de torrents et obstruée par les rocs et les troncs d'arbres que les vents avaient abattus.

Ni le courage ni l'endurance des troupes ne pouvaient triompher d'obstacles au-dessus de leurs forces. Et Yamato, voyant que la terre elle-même était

leur ennemie, médita. Il n'avait qu'une arme contre la nature et les hommes : la ruse.

Yamato se souvint alors des paroles de la prêtresse impériale, sœur de son père :

« N'oublie point que tout samouraï doit joindre à la valeur de l'homme la patience et la subtilité de la femme. »

Riant au projet qu'il venait de concevoir, Yamato entra dans la tente d'Otochibana.

Le kimono de la moniale brillait à l'égal de rayons féeriquement tissés. Sur la trame de lumière s'irisaient de tièdes pierreries.

Riant toujours à son projet inconnu, Yamato, aidé de la tendre et fidèle Ototachibana, revêtit le kimono de la prêtresse impériale. Et le kimono jetait une si éclatante lumière qu'il glorifiait le plat visage masculin de Yamato et le transfigurait jusqu'à une splendeur presque féminine. Ainsi enveloppé d'une illusion de beauté et de grâce. Yamato, s'étant coiffé à la manière des femmes, quitta sa jeune épouse et s'en fut seul jusqu'au repaire de l'ennemi. Vers la fin du jour, les deux frères rebelles reposaient à l'ombre de leur tente. Ils s'entretenaient du second fils du Mikoto, renommé pour sa bravoure et pour sa sagesse, qui venait les combattre jusqu'en leur forteresse de montagnes et de rochers.

Et, tout en parlant, ils virent s'avancer une femme, jaillie de l'ombre, une femme radieuse ainsi qu'une éclosion de soleil. Ses traits apparaissaient vagues à travers un aveuglement de flammes.

Eblouis par cette illumination soudaine, ils accueillirent l'étrangère. Et tous deux se réjouirent de sa venue, car, depuis de longs jours, ils n'avaient point vu le délicat visage ni le corps gracile d'une femme.

Koumaso et Takérou, émerveillés, demandèrent à l'Inconnue son nom.

« Je suis une verseuse de saké », répond sa voix trop dure et trop grave.

« Mon sourire donne aux festins une saveur plus aiguë. Tendez-moi vos coupes, ô guerriers! Et je vous verserai l'amour avec la force et le courage. »

Koumaso et Takérou tendirent à l'étrangère leurs coupes vides. Elle leur versa un saké où chatoyaient des reflets de topaze et d'or. Avides, les deux frères burent tour à tour. Une chaleur subtile se glissa dans leurs veines. C'était comme une fièvre amollissante qui parcourait leur sang. Et leurs âmes se remplirent d'une décevante langueur.

... Soudain, un éclair d'acier flamboya... La femme, dépouillée de sa beauté illusoire, s'était dressée,, menaçante. Le poignard brilla, se rougit... Koumaso, l'aîné des deux frères et le plus redoutable, tomba mort aux pieds de Yamato. Le second frère, surpris à travers l'ivresse, tenta vainement de s'enfuir. Mais une implacable main l'étreignit à la gorge... Il hoqueta, dans un spasme d'agonie.

Redressé en un défaillant effort, le moribond saisit la main qui venait de le frapper.

« Ne suspendras-tu pas, un moment, ta vengeance? » soupira-t-il.

« Pourquoi suspendrais-je , même pour un instant, ma justice sacrée? » interrogea le vengeur.

« Avant de mourir, je veux connaître le nom de celui qui a triomphé de moi, » répondit l'agonisant.

Et le vainqueur dit au vaincu :

« Je suis le second fils du Mikoto, le justicier de mon père et le vengeur de tes victimes. Je suis le jeune Yamato.

– Je te donne en mourant un autre nom, » râla l'expirant Takérou. « Je te nomme Yamato Také, en souvenir de ta première victoire. Je te lègue avec fierté ce nom, car tu es le samouraï le plus valeureux du royaume. »

Et, ayant dit, il mourut.

Le jeune héros retourna à la cour de son père. Le peuple tout entier le salua par des réjouissances splendides. Ototachibana, tendre et fidèle, reflétait la joie des foules et le triomphe de son époux. Elle était belle de toute l'allégresse d'autrui. Et, parce qu'elle était fidèle et tendre, son époux Yamato ne l'aimait point.

Vers cette époque, la province d'Idzoumo fut ravagée par un troisième frère des deux brigands, Idzoumo Takérou. Yamato, se souvenant que la ruse est plus puissante que la force, prit un autre nom que le sien et s'en fut dans la province dévastée.

Sous ce nom d'emprunt, il devint l'hôte du redoutable Takérou. Et, s'étant glissé dans la faveur de son ennemi, Yamato tailla et façonna un sabre de bois. Il convia ensuite le redoutable Takérou à un festin champêtre sur les rives du fleuve Hinokawa.

Le soleil brûlait implacablement aux cieux implacables. Yamato, se tournant vers ses hôtes, leur proposa de se baigner dans les ondes limpides.

Accablés par la chaleur du jour tous consentirent avec joie. Et, s'étant dévêtu, Yamato parvint à échanger, sans que nul s'en aperçût, son sabre de bois contre le sabre de Takérou.

S'étant baignés dans le fleuve, les hôtes reprirent leurs kimonos. Yamato, comme par jeu, proposa au redoutable Takérou un combat au sabre.

Ignorant l'astucieux échange et confiant en sa force, Takérou accepta le défi. Mais c'est en vain qu'il voulut dégainer son sabre. Tandis qu'il s'acharnait en d'inutiles efforts, Yamato, brandissant le sabre de son adversaire, transperça le redoutable Takérou.

Lorsqu'il retourna vers son père, le peuple le reçut avec une allégresse redoublée. Le Mikoto sentit croître son amour paternel à l'égard du héros Ototachibana, tendre et fidèle l'admirait en silence. Mais, parce qu'elle était fidèle et tendre, Yamato ne l'aimait point.

En ce temps lointain, les Japonais, peuple errant nouveau débarqué dans l'île radieuse, achevaient de soumettre les premiers habitants, nommés Aïnou, et les avaient déjà refoulés dans les provinces de l'Est. Et, tandis que les réjouissances du peuple saluaient la seconde victoire de Yamato, une grande rébellion éclata parmi les Aïnou vaincus *les barbares de l'Est*, comme les appelaient dédaigneusement les Japonais.

Une troisième fois, Yamato Také prit le commandement des troupes de son père.

Avant de partir pour l'accomplissement de cette tâche ardue, Yamato fit un second pèlerinage au temple d'Isé, dont la prêtresse était la sœur même du Mikoto.

Comme jadis, la moniale vint à sa rencontre, splendide à l'égal de la Déesse qu'elle servait. Flamme vivante parmi les flammes, elle rayonnait d'une beauté ardente. Yamato lui fit le récit de ses aventures. Il apprit à la prêtresse, avec une gratitude attendrie comment le présent du kimono lui avait inspiré le projet auquel il dut sa première victoire. Et il implora la bénédiction de la moniale. Celle-ci, lui ayant accordé sa bénédiction sainte, rentra dans le temple de la Déesse du Soleil Elle reparut, portant le sabre Mourakoumo qui n'avait jamais quitté l'autel d'Amatérassou. Ce vénérable sabre était le symbole du pouvoir et du courage de la race impériale. A la possession du glaive héroïque était attachée la force du Japon.

Devant ce nouveau présent magnifique et sacré, Yamato sentit une grande humilité lui courber la tête. D'une voix tremblante, il dit à la prêtresse impériale sa reconnaissance.

Et la prêtresse impériale, souriante comme la Déesse qu'elle servait, donna encore au jeune héros un sac, façonné par les mains pieuses des bonzesses, et rempli de ces cailloux aigus d'où jaillissent des étincelles.

Les rayons se concentraient sur le visage de la prêtresse et l'entouraient d'une flamboyante auréole. Debout dans le soleil, elle prédit à Yamato un nouveau triomphe...

A la tête de ses troupes, Yamato traversa Owari et Sourouga. Le chef de Aïnou rebelles fit des propositions de paix au fils du Mikoto et l'accueillit somptueusement

Yamato conclut avec le chef des Aïnou un pacte amical. Et le chef hospitalier convia le fils du Mikoto à une chasse fastueuse.

Yamato, qui aimait la chasse presque autant que la guerre consentit avec allégresse. Plus hardi que les autres convives, il s'éloigna d'eux, en l'ardeur de la poursuite, et s'égara dans une plaine de hautes herbes.

Les hautes herbes ondoient, tels les flots sous la brise. Elles moutonnaient et s'apaisaient tour à tour... Et, soudain, une fumée bleue roula vers Yamato, stupéfait tout d'abord, puis incrédule et révolté...

Afin de le faire périr, son perfide adversaire avait mis le feu aux herbes hautes. La plaine tout entière s'embrasait...

Voyant qu'il touchait à une mort abominable, Yamato évoqua le radieux visage de la prêtresse. Il entendit de nouveau la prophétie qui lui assurait la victoire. Et, résolu à ne point mourir sans lutte et sans efforts, il brandit le sabre Mourakoumo dont la moniale lui avait fait présent. D'un geste large, il se servit du sabre comme d'une faux et rasa toute l'herbe aux alentours... Ouvrant ensuite le sac de toile qui lui avait donné la prêtresse impériale, Yamato, frottant l'un contre l'autre les cailloux aigus, alluma un petit feu... Et le petit feu courut à la rencontre du feu immense. C'est ainsi que les chasseurs combattent la flamme par la flamme.

Ayant ménagé, par le sabre et le feu protecteur, un espace dénudé, Yamato attendit...

... Les flammes s'arrêtant devant l'espace dénudé ne franchirent point cette barrière. Elles reculèrent sur elles-mêmes. Un vent qui s'éleva soudain les rejeta de l'autre côté de la plaine. Et, poussées par le vent imprévu, elles s'abattirent sur le chef perfide et sur son escorte qui furent ensevelis dans la trombe flamboyante.

Etant délivré par sa pensée ingénieuse et par la puissance des brises, Yamato rendit grâce à Amatérasou, la Déesse du Soleil. Car elle règne sur les vents et les marées, et tous les éléments lui sont soumis. Il devinait qu'elle seule avait ordonné aux vents de se retourner contre le chef des Aïnou et de l'ensevelir sous les flammes qu'il avait allumées pour faire périr son hôte confiant.

Ayant rendu grâce à la toute-puissante Amatérasou, Yamato éleva vers elle le sabre Mourakoumo et lui donna le surnom de Kousanaghi-no-Tsouroughi, *le sabre qui fauche l'herbe*. A l'espace nu où il s'était réfugié, Yamato donna le nom de Yaidzou⁵⁰

Ototachibana suivait son époux à travers les lassitudes et les périls. Douce, elle l'enveloppait d'une chaude tendresse. Mais le héros, épris de combats et d'aventures, ne songeait point à celle qui l'aimait d'une si patiente ferveur. IL avait l'âme libre à l'égal des grand oiseaux de proie avides d'espace et de carnage.

Les lassitudes avaient fané la grâce d'Ototachibana. Et les périls avaient creusé sur son visage des rides précoces. Parce qu'elle était moins éclatante d'avoir trop patiemment et trop magnanimement aimé, son époux se détacha d'elle.

Les hasards d'une nouvelle campagne forcèrent Yamato à traverser Idzou pour arriver jusqu'à Owari. Là, dans une pagode ornée de clochetons bizarres et entourée de beaux pins attentifs, régnait la himé Miyadzou. Elle était splendide comme les fleurs sous la pluie. Car elle n'avait connu ni les lassitudes ni les périls. Et surtout elle ignorait l'amour.

Le héros se soumit, pour la première fois, au regard d'une femme. Pareil en cela aux autres hommes, il aima celle qui n'aimait point. Ses heures charmées coulèrent dans les jardins de Miyadzou, sous les beaux pins attentifs. Radieuse parmi les musiciennes, elle écoutait les véhéments appels du samisen marié à l'aveu perfide du koto. La musique attirait, se déroba et trahissait tour à tour. Insinuante comme la musique même, et, comme elle, fuyante et perverse, Miyadzou glissait éternellement entre les bras qui la voulaient retenir. Jamais son amant ne posséda son âme. Les abandons le laissèrent encore assoiffé, et d'autant plus douloureusement épris de celle qui ne se donnait point et jamais ne s'était donnée.

Ototachibana vit, avec angoisse, follement prodiguer pour une autre l'amour qui jamais ne lui avait été accordé. Et, dans l'amertume de ses regrets, il se glissait au fond de son cœur une joie obscure, une joie qui lui demeurerait incompréhensible : la joie de savoir que l'insouciant héros était plié, comme la dédaignée elle-même, sous l'universel amour.

Malgré la langueur des jours et les voluptés des nuits, Yamato dut partir vers de nouvelles aventures. Mais, avant de quitter la terre où, pour la première

50 Il existe une prairie de ce nom, qui borde la grande ligne de chemin de fer de Tokaïdo.

fois, il avait aimé, il voulut faire des adieux publics et somptueux à la himé Miyadzou.

Méprisant la tendre Ototachibana, dont la seule faute avait été de ne savoir point se faire aimer, il lui commanda de se mêler aux suivantes, vêtue sans apparat et dépouillée de toute pompe impériale.

Parce qu'elle aimait son époux d'une tendresse subjuguée Ototachibana obéit à l'ordre cruel. Vêtue sans apparat, elle se plaça au dernier rang, parmi les suivantes. Patiente, elle dissimula les larmes qui brûlaient ses joues. Car jamais, parmi ses longues souffrances, elle n'avait adressé à son époux le plus doux reproche.

Dépouillée de toute pompe impériale, elle vit Miyadzou s'approcher parmi les musiciennes. Voyant sa rivale si glorieusement belle, l'humble amoureuse comprit, et se tut. Devant une pareille beauté, la soumission et le silence étaient seuls possibles.

Ototachibana, placée au dernier rang des suivantes, entendit le serment que prêtait à Miyadzou le jeune héros, de l'aimer d'un amour inlassable, et de faire d'elle, dès son retour, l'unique et légitime épouse

Ayant prêté, au nom d'Amatérassou elle-même, le serment de prendre Miyadzou pour unique et légitime épouse, Yamato se retourne... Il vit, fixés sur les siens et remplis d'une tristesse et d'un étonnement inexprimables, les yeux de la fidèle Ototachibana, l'épouse dédaignée...

Mais nul remord ne poignit le cœur de l'amant. Ayant quitté à regret la himé splendide, il prit le chemin d'Idzou, ville couchée auprès de la mer. Quand on fut parvenu au port d'Idzou, les samouraï qui servaient Yamato cherchèrent en vain des jonques assez nombreuses pour les transporter tous jusqu'à la rive de Kadzoua.

Tandis que les samouraï s'efforçaient de réunir des embarcations en nombre suffisant pour franchir le détroit, Yamato, debout sur la grève, sentit l'impatience le consumer. Car l'image décevante et chère de Miyadzou brillait devant ses prunelles. Dans son amoureuse impatience, il railla amèrement les samouraï attardés en la vaine recherche.

« Pourquoi, » railla-t-il amèrement, « tant d'efforts et tant de soucis pour traverser un pareil ruisseau? Ce filet d'eau ne mérite véritablement point le nom de *mer*. »

Tremblante, Ototachibana écouta ce blasphème. Elle savait que Rin-Jin, le Dragon à qui Benten a confié la garde de la mer, le Dragon qui gouverne les flots, est, à la fois, vigilant et implacable. Et la tendre Ototachibana craignait que Rin-Jin n'eût entendu les paroles sacrilèges de l'impatient héros.

Enfin les navires furent affrétés. Avec un soupir de contentement, Yamato s'embarqua, entouré de samouraï.

Mais, comme l'armée voguait au milieu du détroit, il s'éleva un vent contraire. Les vagues fumantes bondirent autour du vaisseau. Elles se heurtaient et s'entre-déchiraient en de fiévreuses colères. Impétueuses, elles se lançaient à l'assaut. Et les barques étaient ballotées, plus dérisoires que des tasses de porcelaine, au gré des vents et des remous. Le trépas enveloppait les samouraï qui sentaient se resserrer ses liens visqueux.

Lorsque l'espoir eut disparu au fond des prunelles obstinément fixées sur la mort prochaine, Ototachibana se leva et parla en ces termes à la mer :

« Les railleries de mon époux ont seules déchaîné, ô Mer, ton courroux impitoyable. Je le sais... Lorsque j'entendis son blasphème, je fus glacée d'épouvante en songeant à ta sûre vengeance. Mais, si le sacrifice d'une victime consentante peut apaiser ta juste colère, accepte ma vie, librement offerte en échange de celle de mon époux. »

Ayant imploré en ces termes la mer courroucée, Ototachibana, victime consentante, s'abîma dans les flots.

Aussitôt les vagues s'apaisèrent. La Mer avait accepté l'amoureuse immolation. La tendre et fidèle Ototachibana avait donné sa vie en échange de celle de son époux. Car, malgré ses dédains et ses froideurs, Yamato seul avait possédé la ferveur de l'épouse.

Devant la beauté de cette mort héroïque, le fils du Mikoto sanglota ses remords inutiles. Pour la première fois, il sentit combien son cœur changeant était indigne de ce cœur inébranlable. Pour la première fois, il se reconnut déloyal et lâche, en dépit de ses éclatants exploits et de sa hardiesse dans les périls...

Mais le soleil rayonnait de nouveau sur la mer. Les vagues étincelèrent de reflets dansants. Les eaux riaient, dans une heureuse indolence. Et Yamato, rendu, quelle que pût être la sincérité de sa douleur, à la vie ardente et lumineuse, vogua vers d'inconnus désirs.

Ototachibana, pourtant, ne mourut point en vain. Car les amoureuses apprirent sa belle mort de la bouche des Poètes...

Allons jusqu'aux Rivages de la Mer

Nadeshiko⁵¹, triste comme le soir qui tombait, relisait un rouleau dont les caractères étaient délicatement tracés au pinceau sur une feuille de soie. Les ténèbres entraient par les fenêtres. Nadeshiko respirait sans trouble l'odeur frêle des glycines. Ses rêves allaient avec une désolée tendresse vers son Amie préférée, Tsouyou-no-inochi⁵². Elle se repentait d'avoir fait souffrir la créature qu'elle aimait. Et elle entrevoyait obscurément, dans sa petite âme japonaise, cette vérité cruelle : que toujours nous faisons souffrir l'être qui nous est cher.

Consciemment ou inconsciemment, nous sommes les tortionnaires de l'être aimé. Nadeshiko devinait d'autres vérités tout aussi douloureuses que celle-là. Mélancolique, elle écoutait les souffles du soir à travers les bambous.

« Tsouyou-non-inochi est triste par ma faute, » réfléchit-elle. « Et pourtant je l'aime d'un amour passionné. »

Elle relut le poème que son amie, après l'avoir composé pour elle, avait tracé au pinceau.

Je suis triste de t'aimer,
Et le chant du coucou
Me fait verser des larmes.

Je suis triste
De voir les camélias
Se balancer dans le vent.
Je suis triste
De voir les bambous
Fleuris de lucioles,
Et mon existence ressemble
Au songe obscur d'une longue nuit.

Je suis si triste
Que je voudrais reposer
Sous l'ombre des herbes.

Les yeux obliques de Nadeshiko s'embrumèrent...

« Je fais souffrir celle que j'aime, » pensa-t-elle, « et moi-même je ne suis point heureuse. »

Elle évoqua toute l'ardente histoire. Hina⁵³, menue et puérile comme son nom gracieux, dominait seule dans l'âme de Nadeshiko, lorsque celle-ci entra dans le temple de Kwannôn. Elle venait implorer Celle dont le regard plane au-dessus du son des prières.

51 Œillet.

52 Goutte de rosée.

53 Poupée.

Tsouyou-no-inochi était agenouillée, pieuse et rêvant. C'était une fleur de félicité, un chant d'eau et de coucou. Elle était splendide autant que la Kwannôn dorée.

Songeuse, Nadeshiko la considéra. Lorsqu'elles sortirent du temple, les yeux des deux jeunes filles se croisèrent. Et, comme obéissant à un ordre intime, l'inconnue tendit à Nadeshiko les chrysanthèmes qu'elle apportait à l'autel de Kwannôn.

... Tous les jours, Nadeshiko retournait au temple du Kwannôn, afin de contempler la jeune fervente. Un matin, elle fut suavement émue de recevoir une jonchée de chrysanthèmes fauves. Quelques paroles étaient tracées au pinceau sur le mince papier de riz qui enveloppait l'envoi :

« Oureshiki ma wa wazouka nité, mata
Kanashimi to henzourou; oumarésou mono
Wa kanarazou shizou. »

« Les songes du printemps sont brefs,
La douleur porte le masque de la joie,
et tout ce qui fleurit doit périr. »

Nadeshiko sentit à travers ces paroles une vaste tristesse. Elle aima l'inconnue pour sa mélancolie.

... Et, dès cette heure, se leva dans leurs deux âmes l'aube de la tendresse. Mais une angoisse oppressait Nadeshiko... Sa nouvelle amie implorait, exigeait presque, la rupture avec Hina, menue et puérile autant que son nom gracieux.

... Comment trouver la force de faire souffrir Hina, ce petit être trop délicat et trop frêle? Hina demandait d'elle si peu de chose, - une aumône de rares caresses, la plus humble place dans son ombre. Comment lui retirer ce pauvre bonheur et la plonger dans la nuit d'une complète absence?

Nadeshiko était indécise. Elle avait, comme toutes les âmes tendres, le culte du passé. L'amour d'autrefois lui était cher d'être lointain... Et pourtant ne fallait-il point venir vers Tsouyou-no-inochi, le cœur pur de toute autre image que la sienne?

... Sa méditation se suspendit. Une petite main écarta la cloison, et Hina apparut, menue et puérile.

« Nadeshiko », dit-elle, - et une douleur rendait sa voix plus harmonieuse, -
« je suis venue te dire un long adieu. Tu ne m'aimes plus... Tu aimes celle qui t'envoya les chrysanthèmes. De quel air de regret tu les vis s'effeuiller tous!... Et moi, je suis pour toi plus vaine et plus oubliée que les lucioles dont la lumière s'est éteinte... Adieu, toi qui me fus aussi douce que le sourire de Kwannôn lui-même! »

Et, dans l'envol de son kimono bleu où pâlisait, brodé féériquement, un clair de lune sur la neige, Hina disparut...

L'ancien amour élevait en Nadeshiko sa plainte tenace. Le passé lui fit oublier le présent. Elle se vêtit, en signe de deuil, de blanc funèbre. Pendant de longues nuits, elle pleura en écoutant le chant mélancolique de la cigale.

Triste jusqu'à la mort de la tristesse de sa compagne, Tsouyou-no-inochi alla consulter le magicien Koussa-Hibari... Car ce magicien était célèbre dans tout le Japon pour sa connaissance des choses présentes et à venir.

Tsouyou-no-inochi entra, non sans appréhension, dans la demeure de Koussa-Hibari.

C'était une demeure presque royale. Sur les écrans, s'argentait des pagodes et des lacs irréels. Des ornements de jade rose jetaient leurs lueurs d'aurore. Toutes les splendeurs de l'art éblouissaient les yeux. Elles traduisaient noblement la patience d'un infini labeur, la force et la foi d'un infini amour.

... Et, parmi ces magnificences, était accroupi un homme vêtu de haillons misérables. Il vivait pauvre au milieu de tout ce faste... Il semblait le vivant reproche de toute cette précieuse beauté.

« Pourquoi vis-tu si misérablement au milieu de tes richesses? » interrogea la jeune fille, étonnée et curieuse.

« Je connais de la sorte les joies des riches tout en gardant les vertus des pauvres, » répondit le magicien. « Ainsi je suis à la fois vénéré par les hommes et chéri par les Dieux. »

Lorsque Tsouyou-no-inochi eut dévoilé au magicien la cause de ses souffrances, le magicien sourit avec une indulgence triste.

« Ni la félicité ni la douleur ne sauraient être durables, » dit-il « Seuls, l'ennui et la paix ne changent point. Ni la paix ni l'ennui ne périssent sous leurs rides immuables. Leur vieillesse est immortelle. Mais la joie dure plus longuement que la douleur. De toutes les choses éphémères la douleur est la plus fuyante et la plus brève. Elle rentre dans l'oubli comme le fleuve dans la mer. »

Il s'arrêta avant de répéter très lentement: « ... Comme le fleuve dans la mer... »

Il reprit: « La mer est le grand symbole. Elle est le commencement et la fin du monde. Elle est l'infini où se perdent les douleurs. Elle est la vie et la mort. Elle recèle en ses profondeurs des paysages plus beaux que les paysages terrestres. Ses horizons sont illimités. Elle possède des abîmes et des étoiles. La mer est le commencement et la fin du monde. Etant incertaine et changeante, elle est éternelle. »

Tsouyou-no-inochi ne comprit point ces paroles. Et, parce qu'elle ne les comprenait point, elle les dédaigna.

Elle rentra dans la fragile demeure d'écrans et de cloisons de papier... Nadeshiko dormait, étendue sur des coussins. Elle dormait... Deux larmes filtraient, lentes, à travers les paupières dorées, coulaient le long de ses joues.

Tsouyou-no-inochi la contempla, si proche et si lointaine, si mystérieuse surtout! Tsouyou-no-inochi songea gravement à l'énigme du sommeil, aussi incompréhensible, aussi fatale que l'énigme de la mort. Elle savait que celles qui dorment laissent voyager leur âme en d'étranges régions. Elle savait que, pendant leur absence du corps, les âmes des dormeuses peuvent rencontrer des pensées mauvaises, qui leur deviennent néfastes et parfois mortelles. Et

Tsouyou-no-inachi tremblait en songeant à tous les périls qui guettent l'âme vagabonde d'une dormeuse.

... Nadeshiko se réveilla, belle sous les larmes, comme un chrysanthème sous la rosée. Et Nadeshiko dit à son amie:

« Si tu m'aimais, Tousyou-no-inachi, tu me suivrais, afin de chercher avec moi la trace de la fugitive disparue. Je t'aime, mais je ne puis oublier qu'autrefois j'ai aimé Hina. J'ai aimé Hina, la petite poupée, pour sa fragilité et sa douceur plaintive. Et je m'attriste de la savoir errante et affligée. Jusque dans ma joie, je m'attriste pour la petite disparue. Car on n'abolit jamais ce qu'on aime. On garde toujours, en les ténèbres du cœur, le souvenir de ce qui fut jadis la poignante joie et la douleur suave. Les souvenirs sont les seuls Dieux qu'on ne brise jamais. »

Elle s'arrêta, les yeux dans les yeux de Tsouyou-no-inachi.

« Je ne sais point oublier chère entre toutes. Je ne sais point l'art cruel de devenir étrangère et hostile à mon passé. Il coule obscurément dans le flot de mes veines. Il dort au fond de mes sommeils. Il ressuscite avec mes aubes. Je le chéris de s'être fait impalpable comme l'avenir. Je ne sais point oublier, dans les joies du présent, les angoisses de jadis. »

Tsouyou-no-inachi se pencha, douloureuse, sur l'âme douloureuse de son amie. Et toutes deux partirent à la recherche de l'errante, de la disparue, Hina.

Elles traversèrent en vain des forêts, des montagnes et des torrents dont la brume et les arcs-en-ciel les émerveillèrent par leur immatérielle beauté.

Vainement, elles traversèrent les cités et les villages. Nadeshiko s'assit enfin sous un bambou et pleura.

Tsouyou-no-inachi se rappela les paroles étranges du magicien. Elle dit à Nadeshiko: « Allons jusqu'aux rivages de la mer. »

Toutes deux allèrent vers les rivages d'Ejima. La lune blanchissait la grève. Et les flots nocturnes étaient aussi radieux que le ciel ivre d'étoiles. La nuit reposait, à la fois voluptueuse et sereine. Elle se recueillait dans la force calme de la félicité.

Les coquillages brillaient féeriquement sous la lune. Leur nacre apparaissait d'un irisement plus fluide. Ils semblaient plus rares et plus délicats. Les tchidori⁵⁴ ne tourbillonnaient plus. La mer était amoureuse du silence.

... Soudain, Nadeshiko jeta un cri d'extase et de stupeur. Car, mêlée aux courants et aux remous Hina ondoyait au gré des brises changeantes, algue parmi les algues, flot mouvant parmi les flots...

Nadeshiko mit, dans son appel à l'Amie des heures passées, tout le regret et tout le souvenir de son âme tenace... Et Hina, obéissant à cette impérieuse évocation de ce qui fut, se laissa entraîner par la marée vers sa compagne d'autrefois...

Celle qui fut Hina, la petite poupée, ondoyait, algue parmi les algues... Elle répondit ainsi à l'étonnement de Nadeshiko:

« Benten m'a souri Benten la Déesse de la mer, en qui les hommes adorent la beauté et la musique, Benten, la souveraine des serpents et des dragons.

Voyant ma détresse elle me sourit Car, étant l'amour, elle est pitoyable autant que perfide.

« Benten, qui daigna abaisser jusqu'à moi ses regards eut pitié de mon humaine douleur. Elle m'accorda la grâce d'une autre existence sous un aspect nouveau. Et, m'unissant à elle-même, elle fit de moi un remous de la mer, une onde parmi les ondes. Mon corps fluide est pareil à la substance fugitive de l'eau : c'est pourquoi elle me nomma Konami⁵⁵. »

Aux clartés de la lune indécise, Nadeshiko vit s'évanouir son Passé, frisson de vague dans les lueurs d'étoiles...

Les deux Amies, Tsouyou-no-inachi et Nadeshiko, étant, comme la plupart des mortels, inhabiles à séparer le songe de la réalité, crurent que, grâce à Benten compatissante, Hina était devenue une vague parmi les vagues de la mer... Elles crurent que Benten, la Déesse propice aux amours, l'avait unie à elle-même, au profond des flots...

Et, dans l'immense ignorance où nous tâtonnons tous avec une égale incertitude,, qui donc oserait affirmer que les deux Amies furent les dupes d'une chimère?

Sagesse de la Mer
Poème japonais

Les vagues sont plus blanches
Que les rameaux du prunier:
Ne t'attarde pas sur la grève
Pendant la tempête,
Qui réjouit les Ningio⁵⁶.

Elles ont les écailles d'un poisson,
La chevelure et le visage d'une femme.
Elles ont aussi la queue d'un dauphin.
Elles écoutent éternellement
Le murmure d'une conque.

Et la conque leur apprend
La sagesse de la mer,
Et le secret des profondeurs.

Les Ningio sont plus sages
Que les Dieux
Ayant écouté les conques.

Elles t'offriront de partager avec toi
La sagesse des conques
Et les trésors de la mer.

Elles te diront :
« Nos algues sont plus belles
Que les chrysanthèmes
Et que les nénuphars. »

Elles te diront aussi :
« La Mer a ses étoiles
Et tu verras étinceler
La clarté des méduses. »

Elle te diront encore,
En tendant leurs mains:
« Ecoute auprès de nous
Le murmure des conques. »

Or ceux qui s'attardent
Sur le rivage, le soir,
Ayant entendu leurs paroles,

56 Sirènes japonaises.

S'abîment sous les vagues.

Ils ne reviennent jamais
Enseigner aux mortels
La sagesse de la mer.

Fuis le sable pâle
Où se couchent les Ningio.
Elles ont la chevelure
Et le visage d'une femme.
Elles ont aussi la queue d'un dauphin.
Elles écoutent éternellement
Le murmure d'une conque.

L'Étrangère dans le Miroir

O Koyo était née amoureuse. Mais, comme nul être désiré n'avait encore traversé son chemin, elle était amoureuse de son reflet dans le miroir d'argent poli.

O Koyo n'était point riche de souvenirs. Quelques jours heureux brillaient seuls en sa mémoire. C'était la Fête des Poupées qui se renouvelait tous les ans. Tous les ans, les amis de son père et de sa mère venaient lui apporter, en grande pompe, des kimonos, des boîtes de laque et des éventails pour ses poupées. Assises solennellement sur les coussins de soie, les poupées contemplaient les visiteurs et leurs offrandes d'un regard immuable. C'était aussi le jour où elle avait ceint pour la première fois l'obi⁵⁷, en signe de son passage de la puérité à l'adolescence gracile.

Lorsque la petite fille atteignit l'âge de sept mois, sa mère mourut. A sa dernière heure, elle lui avait légué son miroir d'argent.

« L'âme du samouraï est pareille à une épée, et l'âme d'une femme est pareille à un miroir, » dit l'antique proverbe.

Le miroir de la morte était étrangement clair. Toutes choses s'y reflétaient en beauté. Il était à la fois illusoire et véridique. O Koyo y contemplait ardemment ses yeux obliques sous les paupières ambrées. Et, parfois, elle croyait voir une étrangère lui sourire. Son propre regard la pénétrait d'un trouble singulier. En se contemplant elle-même, elle s'était éprise d'une autre, d'une étrangère, d'une inconnue. Ayant posé ses lèvres sur l'irréel visage, si proche de son visage réel, elle pleurait amèrement de n'aimer qu'elle-même en désirant une inconnue, une étrangère.

Les années coulèrent ainsi, dissemblables et pareilles à la fois, comme, dans une forêt de pins, un arbre diffère d'un autre, tout en lui ressemblant. O Koyo tomba malade d'une mystérieuse langueur. Elle se sentait mourir tout doucement, presque amoureusement. Elle se réjouissait d'être chaque jour plus faible, plus éloignée de la terre, plus près d'être réunie à ses songes.

Mais cette faiblesse croissante alarma le père de la vierge. Et, devinant que, seul, le peu de goût qu'elle trouvait à vivre alanguissait ainsi la jeune fille, il voulut la rattacher à l'existence par les liens de l'affection charnelle. Un époux et des enfants la retiendraient sur la terre, pensait-il.

Mais vainement il tenta de persuader l'amoureuse mystique. Vainement, il amena devant elle les jeunes hommes les plus haut réputés de la région. O Koyo méprisa leurs visages et leurs voix rudes qui heurtaient la paresse de son rêve. Tous, elle les dédaignait, tous, elle les renvoyait avec un ferme refus.

La volonté du vieux père s'exaspéra. De la menace, il passa à la violence. Et la désolée O Koyo, navrée jusqu'à l'âme et pleurant comme une délaissée, dut servir, en des tasses de porcelaine le thé nuptial.

L'époux était un jeune homme qui ressemblait à tous les autres jeunes hommes. O Koyo détourna les yeux de ce visage, trop différent de son rêve. Elle le haïssait pour la laideur masculine...

... Vint, après l'attente angoissée, l'horreur de la nuit nuptiale. Les ténèbres enveloppaient toutes choses de leurs voiles miséricordieux. Epouvantée, hostile, O Koyo dut abandonner à la volonté de l'époux son petit corps farouchement replié...

Mais, au lieu de l'étreinte brutale, au lieu de la douloureuse meurtrissure, ce fut l'effleurement d'une caresse légère... Ce fut le baiser de lèvres pareilles aux siennes, des lèvres fraîchement tenaces... Ce fut le frôlement d'un corps lisse et doux comme son propre corps. Ce fut le frémissement de seins inquiets contre ses propres seins...

O Koyo se livra toute à l'incompréhensible extase. Elle se livra, fiévreuse à la fois et apaisée. Il lui semblait que son jeune sang bourdonnait comme une musique voluptueuse. Elle mourait, comme un accord. Elle renaissait, comme un chant repris avec ardeur. Jamais elle ne s'était sentie vivre avec autant de merveilleuse jeunesse.

La nuit coula, de même qu'un flot de flammes obscures charrié à travers l'infini. O Koyo, divinement lasse, s'endormit avant l'aurore. Divinement lasse, elle s'assoupit dans les bras de sa compagne lassée.

Benten, la Déesse compatissante aux amoureuses, apparut à O Koyo, endormie entre les bras de sa compagne. Benten étincelait toute d'écailles glauques. Car elle était moitié femme et moitié dragon. Des coquillages paraient ses cheveux, de la couleur des algues. Et Benten dit à O Koyo émerveillée :

« Vois, je suis la Déesse compatissante aux amoureuses et la protectrice de celles que tourmente la chimère. Et, te voyant éprise de ton rêve reflété dans le miroir, je résolus d'incarner pour toi le plus brûlant de tes vœux. J'ai métamorphosé, pour te plaire, le mâle que t'avaient imposé les lois, en une compagne aussi belle que toi-même, et telle enfin que tu t'es vue, aimée et désirée dans le miroir. Tu ne connaîtras ni la profanation ni la souillure du désir viril. Car ton heureux partage est la passionnée tendresse féminine. »

Et Benten s'inclinant vers la dormeuse, dit encore :

« Orne mon autel du miroir qui jadis te fut cher. Car je t'ai accordé celle que tu aimais en ton reflet, l'autre, l'inconnue, l'étrangère qui est devenue pour toi la compagne, l'amante et l'amie... »

Benten disparut. L'aube s'était levée, l'aube d'une nuit d'amour. O Koyo, se réveillant entre les bras de l'aimée, vit son long sourire languissamment penché sur elle...

FIN